



DE CHAMPRIS

Les Héroïques
ET
Les Tristes



Bibliothèque Nationale du Québec

Les Héroïques

ET

Les Tristes

DU MÊME AUTEUR

CRITIQUE

SUR QUELQUES IDÉALISTES. (Essais de critique et de morale. *Couronné par l'Académie Française.*)

E. AUGIER ET LA COMÉDIE SOCIALE. (*Couronné par l'Académie Française.*)

LE TEXTE DES "EFFRONTÉS".

ANNIVERSAIRES ET PÉLERINAGES. (*Couronné par l'Académie Française.*)

THÉÂTRE

PETITE COUSINE, 4 actes en prose.

LE RACHAT, 3 actes en prose.

UNE ÉLÈVE DE CORNEILLE, 1 acte en prose.

MONIQUE, 3 actes en prose, d'après le roman de Paul Bourget.

ROMAN

UN PÈRE.

DIVERS

LA RÉFORME DE L'ÉDUCATION NATIONALE ET L'ÉCOLE DES ROCHES.

UNE GRANDE ŒUVRE CANADIENNE-FRANÇAISE : L'Université Laval.

AUTOUR DE MGR DE LAVAL (sous presse).

H. GAILLARD DE CHAMPRIS

LES HÉROÏQUES
ET
LES TRISTES
(NOUVELLES)



QUÉBEC
Editions du "Soleil"
1924

Tous droits réservés pour tous pays



Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires sur papier Carlyle Japan, numérotés de 1 à 25, et non mis dans le commerce.

PQ
2613
A285 #47
1924

A PAUL BOURGET

Le public, dit-on, ne veut plus de "nouvelles".—Eh ! bien, tant pis.

A une objection du même genre, un ancien répliquait : " Mihi cano et Musis ".—Et un moderne écrivait " To happy few ".

Je ne m'approprierais pas ces paroles présomptueuses.

Mais il s'est trouvé des directeurs de revues ou de journaux pour accueillir ces récits ; il s'est trouvé des lecteurs pour les remarquer et me le faire savoir.

C'est à ces juges indulgents que j'offre ce recueil, avec l'expression de ma sincère gratitude.

Le Secret Enseveli

LE SECRET ENSEVELI

Pour la troisième fois, François Dolmer était candidat à l'Académie française. Après deux échecs honorables, son succès paraissait assuré, quand une candidature surgit, singulièrement dangereuse.

Le comte de Beaumont-Vatel n'était pas un écrivain. A peine avait-il jadis publié les Mémoires de son arrière-grand-oncle, cardinal, ambassadeur et académicien ; et, au su de tout le monde, la préface, les notes et les appendices n'étaient pas plus de lui que le texte même.

M. le comte de Beaumont-Vatel estimait qu'un grand seigneur ne s'abaisse pas à faire de la littérature. Non content de railler le comte de Carenzac-Vanitou, auteur des *Orchidées Noires* et des *Pétales du Cœur*, il s'attristait de voir un Vogüé travailler comme un simple Bourget. Il ne consentait même pas à débiter des conférences, fût-ce sur la Grâce de la Parisienne, ou les Origines de l'Elégance masculine.

Mais il daignait protéger les lettres. Il avait à ses gages un maître de ballet, quelques musiciens, deux ou trois apprentis-poètes, et surtout un journaliste propre à mettre à la scène les inventions des autres. Grâce à eux, il pouvait, chaque année, donner, dans sa "folie" d'Epinay, des fêtes magnifiques où se pressaient le faubourg St-Germain, l'Institut et le Boulevard. Et, mettant d'accord ses préférences personnelles avec celles de ses invités, sur son théâtre, il produisait surtout des danses légères et des comédies libertines.

Le succès de ces "manifestations d'art" lui fit prendre conscience de lui-même. Il vit qu'il avait un rôle à jouer, magnifique à la fois et glorieux. Il se mit à subventionner les revues d'art, les théâtres nouveau-nés, les syndicats d'écrivains : il fonda des prix, découvrit des "étoiles" et lança des génies méconnus. Ces prodigalités habiles lui assurèrent une clientèle nombreuse et puissante, dans les coulisses, les salles de rédaction, et jusque dans certains conseils d'administration. Car Isaac Lazare, qui adaptait périodiquement pour l'élégant théâtre d'Epinay les

contes de Crébillon fils, présenta son noble patron dans le monde de la banque, et les barons de la finance rendaient au gentilhomme ce qu'il payait à leurs modestes coreligionnaires de la littérature.

Gouvernement et corps constitués ne demeuraient pas en reste de générosité. Pour avoir, tout comme un calicot parvenu, envoyé au Louvre quelques toiles qu'il payait cher et prisait peu, M. le comte de Beaumont-Vatel reçut successivement le ruban rouge, la rosette et la cravate. Entre temps, l'Académie des Beaux-Arts sollicita l'honneur de sa présence. Un peu plus tard, un immortel besogneux lui rappela qu'au XVIII^e siècle, le cardinal de Beaumont-Vatel, ambassadeur de France à Rome, n'avait pas dédaigné de paraître à l'Académie française. Aussitôt, le châtelain d'Epinay jugea qu'il devait perpétuer les traditions de son illustre famille, et à la première vacance, il posa sa candidature.

N'ayant pas de titres, il se créa des droits. Il s'était toujours dit républicain, il devint radical-socialiste ; il avait fait travailler M. Isaac Lazare, qui cachait son origine et son

talent sous les pseudonymes de Raoul d'Aunoy, Linguet, Bergeret ; il reçut triomphalement chez lui M. de Pauper, que quelques esprits étroits refusaient de proclamer supérieur à Shakespeare, Racine et Wagner réunis ; enfin, des cagots hypocrites ayant dénoncé la pornographie d'un journal fameux, l'arrière-petit-neveu du Cardinal organisa pour venger l'Art persécuté, un banquet magnifique...

Dès lors, les vaudevillistes, les politiciens et les journalistes qui se glissent, malgré tout, à l'Académie, lui furent tout acquis.

Pour gagner le groupe d'honnêtes gens que sa candidature étonnait un peu, il se fit au contraire tout modeste. Il ne prétendait pas à la gloire. Il désirait seulement seconder l'illustre Compagnie dans sa mission bienfaisante. Il aimait les Lettres, il admirait la Vertu. Sa joie serait grande—et sa fierté—qu'on voulût bien lui permettre d'augmenter en leur faveur le patrimoine de l'Institut. Et les braves académiciens ne se reconnaissaient pas le droit de repousser un Mécène plus magnifique que M. de Montyon.

Seuls, le parti des ducs, quelques vrais écri-

vains, plus soucieux pour leur Compagnie d'honneur que de richesses, et deux ou trois universitaires à l'âme antique demeurèrent irréductibles. Mais leur opposition, si intransigeante fût-elle, ne pouvait rien contre le candidat du Boulevard.

Les amis de François Dolmer s'émurent. Ils l'invitèrent à la lutte ; mais honnête, timide, il se sentait impuissant contre les mensonges de la réclame et les trahisons de l'intérêt. Et puis, sa candidature n'était pas de celles qui forcent l'attention du grand public. Sa vie même par son étrangeté, son œuvre, par sa diversité, risquaient de déconcerter. Seuls, de rares artistes, de rares savants, quelques intimes plus rares encore, appréciaient la valeur de l'écrivain et les vertus de l'homme.

Il avait débuté dans la littérature d'imagination. Après quelques volumes de vers distingués, il s'était imposé par des romans émouvants, à la fois, et réfléchis. Il créait des personnages vivants, passionnés, inventait des cas de conscience douloureux, trouvait des péripéties dramatiques, et toujours invitait

à penser. Jeune, son œuvre n'était jamais frivole ; hardie, elle n'était jamais malfaisante ; grave, jamais ennuyeuse. Elle charmait les artistes sensibles à la nouveauté des images comme à la musique des phrases ; elle retenait les psychologues curieux de l'âme humaine et de conflits moraux. Et le succès s'affirmait, solide et brillant, célébré par *le Mercure* et *la Revue des Deux-Mondes*.

Puis, un beau jour, François Dolmer avait disparu. Quelques mois plus tard, on le sut en Suisse, gravement malade. Guéri, il fut chercher, dans un coin du Forez, une retraite silencieuse. Après la mort de sa femme seulement, il rentra à Paris. Mais ce n'était plus le même homme. Parti jeune, aimant la vie et la faisant aimer, il revenait, à quarante ans, tout blanc, maigre, les traits durcis, le regard triste et défiant ; ne parlant jamais de son passé, cherchant de toute évidence à s'évader de lui-même par le travail, ne s'enthousiasmant plus que pour la science.

Car l'objet de ses études avait aussi changé, son talent s'était transformé ; et si ses amis avaient hésité à le reconnaître, leur stupeur

fut plus grande encore quand ils reçurent de lui un *Essai sur les Guerres de Religion dans les Cévennes*.

Sa métamorphose faillit le rendre célèbre. Il refusa de l'exploiter. Fermant sa porte à tous les indiscrets, il fit beaucoup de mécontents, acquit la réputation d'un original un peu ridicule, et retrouva dans l'agitation bruyante de la capitale l'isolement de sa province.

Passionné de travail, exempt de besoins, volontiers misanthrope, fidèle seulement à deux ou trois amis, dont son vieux camarade l'éditeur Roby, il ne sortit plus de la Nationale ou des Archives. Avec la régularité d'un bon artisan, il publia : *Une Histoire des comtes du Forez.—Le Forez sous la Révolution.—Grandeur et décadence d'une capitale provinciale* (Montbrison).—*La fortune d'une ville moderne* (Saint-Etienne). Et à chaque volume, il surprit les historiens les plus graves, les critiques les plus rébarbatifs par l'étendue, la solidité de son savoir, la nouveauté, quelquefois la profondeur et la portée de ses aperçus. Mais c'étaient des livres austères ; et plus d'un

remarqua que, si les romans de Dolmer avaient été presque tous des romans d'amour, aucune femme maintenant ne traversait plus son œuvre.

Un jour, cependant, il connut un vrai succès de librairie, et ses *Provinciaux d'autrefois*, par leur verve, leur esprit, leur grâce, leur pathétique aussi et leur vigueur, rappelèrent au public que l'historien François Dolmer s'était montré d'abord un brillant romancier.

C'est alors que ses amis songèrent pour lui à l'Académie française, et, après les épreuves traditionnelles, leur légitime ambition se fût enfin réalisée, sans la brusque intervention de M. le comte de Beaumont-Vatel.

Celui-ci sentait l'importance de son rival, que son indépendance même rendait inaccessible. Impuissant à l'acheter, il essaya de le séduire. Un émissaire habile fit valoir à François Dolmer que la candidature de M. le comte de Beaumont-Vatel n'était pas une candidature littéraire ; il désirait seulement, pour maintenir la tradition de sa maison, occuper, comme ami des lettres, le fauteuil qui avait été celui de son aïeul. Sa candidature,

dès lors, n'avait rien dont pût s'offusquer M. Dolmer. Il tenait, au contraire, à l'assurer de son estime ; sûr même de sa bonne volonté, il lui offrait de faire cesser honorablement une concurrence fâcheuse pour l'un et l'autre. Ses chances étaient sérieuses ; mais il serait désolé que son succès devînt un échec pour le galant homme et l'excellent historien qu'était M. Dolmer. Si donc celui-ci voulait se désister, cette démarche ferait grand honneur à sa courtoisie, et lui vaudrait l'efficace reconnaissance de M. de Beaumont : son concurrent d'aujourd'hui deviendrait, pour l'élection prochaine, son plus chaud partisan, son patron le plus dévoué. A maintenir sa candidature, au contraire, M. Dolmer courait le risque d'une nouvelle défaite, celle-là sans doute irréparable.

L'historien eut grande envie de jeter à la porte l'audacieux émissaire ; il se contenta de l'éconduire.

Il n'eût pas payé plus cher un outrage public. Les journaux dévoués à Beaumont le criblèrent de leurs traits. Un jour, il était le type de l'historien soporifique ; le lende-

main, on soupçonnait ses travaux scientifiques de n'être pas plus véridiques que ses anciens romans ; une autre fois, on se demandait si le romancier avait fait faire ses travaux historiques, ou l'historien, ses romans ? On ne respectait même ni sa personne, ni sa vie : on raillait sa timidité, on cherchait à sa disparition de jadis des causes romanesques ou ridicules ; on expliquait le maintien de sa candidature contre M. le comte de Beaumont-Vatel par je ne sais quelle jalousie de cuistre envers un grand seigneur. Et chaque matin, épigrammes, entrefilets, articles, lui parvenaient ponctuellement, encadrés de crayon bleu, " envoyés par un ami ".

Ces manœuvres l'ulcéraient. Il s'indignait de voir son œuvre, probe à tout le moins et sincère, sacrifiée au bon plaisir d'un riche ambitieux, par des mercenaires ignorants. Sa loyauté surtout se révoltait de voir la vérité travestie et son nom d'honnête homme alimenter une querelle misérable.

Une dernière attaque devait lui être particulièrement douloureuse. Dans le journal qui dit tout, le critique à la mode, Ferdinand Lévy,

daigna s'occuper de M. François Dolmer. D'une plume courtoise et perfide, il vantait les qualités " honorables " de son œuvre consciencieuse. Il appréciait l'historien, il ne méprisait pas le romancier. Il s'étonnait cependant—et il regrettait—que des amis imprudents eussent engagé M. Dolmer dans une affaire dangereuse. Il lui conseillait donc—dans son intérêt—d'abandonner une lutte trop inégale, et lui laissait entendre que " les Inscriptions " ou " Les Sciences Morales " se feraient un honneur de le dédommager.

Cet article exaspéra Dolmer ; pour la première fois, devant quelques intimes, il dit son dégoût et sa colère ; et malgré lui, répétant tout haut une phrase qu'il ne s'était encore dite qu'à lui-même, il frappa du poing une liasse de papiers et s'écria : " Ah ! si je voulais ! si je voulais ! . . . "

Ses amis le regardèrent ; l'un d'eux comprit, le plus ancien, le plus dévoué, l'éditeur Roby :

—" Un manuscrit ? "

Dolmer ne répondit pas.

—" Un livre d'histoire ? "

Il fit signe que non.

—“ Un roman ? ”

—“ Oui ”, murmura-t-il d'une voix imperceptible.

—“ Et tu ne le disais pas ? Mais c'est insensé. Allons, donne-moi ça : une belle œuvre, bien sûr. En quinze jours, je t'imprime, je te lance. Et dans trois semaines, tu es de l'Académie française ”. Et défiant l'ennemi comme s'il était présent :

“ M. le comte de Beaumont-Vatel, à nous deux ”.

Pressés autour de la table, tous applaudissaient Roby et réclamaient de Dolmer le manuscrit mystérieux.

Mais, celui-ci s'était ressaisi. Très pâle, le bras tendu, le regard inflexible, il repoussait les prières comme des attaques :

—“ Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible ! ”

Ce fut de la stupeur.

Roby comprit qu'il n'obtiendrait rien devant tout ce monde.

—“ Laissez-nous ”, commanda-t-il.

Puis, seul à seul :

—“ Voyons, mon vieux, vas-tu m'expliquer ? ”

—“ Non, oublie ce que j'ai dit... Un instant de faiblesse. Ce Beaumont me fait tant de mal ! ”...

Et sur la face maigre de l'historien, Roby vit couler des larmes.

Alors, il s'approcha, et tendrement, adoucissant sa grosse voix : “ Tu n'es pas raisonnable. Comment, voilà un individu qui, non content de s'acheter un fauteuil académique, t'insulte, te vilipende parce que tu as le tort d'être un bon écrivain, et l'audace de ne pas t'effacer devant lui. Mais il mérite un soufflet; tu peux le lui donner, et sonore ! Je ne demande qu'à t'y aider... Il ne faut pas lâcher l'occasion... Tu as peur d'un échec ? ”

Dolmer hocha la tête en signe d'acquiescement.

—“ Non, un homme honnête, un timide comme toi, ne se trompe pas aussi grossièrement. Tu crois à la beauté de l'œuvre qui est là : ton cri de tout à l'heure le prouve.

Eh bien, je me charge de faire valoir sa beauté; tu sais si je m'y entends. . . ”

—“ Je n'ai pas le droit. . . ”

—“ Pas le droit ! Ce livre est-il à toi, oui ou non ? ”

—“ Sans doute. . . ”

—“ Alors ? ”

Dolmer garda le silence. Roby continua :

—“ Veux-tu, du moins, me le confier ? Je t'en dirai mon avis franchement, et nous ne le lancerons que s'il en vaut la peine ”.

L'historien hésitait encore.

—“ Tu te défies de moi ? ”

Cette fois, Dolmer protesta :

—“ Comment peux-tu supposer ?—Non, je t'en ai trop dit pour garder désormais mon secret. Je n'exige de toi qu'une promesse : tu ne diras rien à personne, tu m'entends, à personne, avant de m'avoir revu.—Maintenant, merci pour ton affection, la seule qui m'ait jamais vraiment fait du bien.”

Et avec un élan qui disait toute la jeune passion de son cœur longtemps comprimé, François Dolmer embrassa Roby.

* * *

Celui-ci s'enfuit, avide de découvrir non seulement une belle œuvre, mais—il le devenait maintenant—le secret douloureux de toute une existence.

Le livre s'appelait *Giaccomo Sandro* ; l'histoire était simple.

Au XVI^e siècle, à Florence, vivait un jeune sculpteur. Fortuné, déjà célèbre, il avait épousé par amour une jeune fille riche de sa seule beauté. Des années, il n'avait vécu, travaillé que pour elle et par elle. Chacune de ses œuvres était un hommage passionné rendu à son modèle, et s'il savait varier à l'infini les représentations de sa beauté, il ne concevait plus de beauté en dehors d'elle.

Puis il apprit un jour que des lèvres rieuses peuvent mentir, des yeux limpides cacher une âme de trahison. Et ce fut l'effondrement...

Il ne cria, ne pleura, ni ne frappa. Seul dans l'atelier lugubre, il anéantit tout ce qui restait du passé : triomphantes statues de marbre, maquettes de plâtre simples et familières, esquisses de terre glaise toutes frissonnantes encore de belles caresses. Puis, fermant

la maison déserte, il s'enfuit dans la montagne... Des moines le recueillirent, malade, délirant. Après des années de souffrance morne, presque stupide, il reconquit le calme. Pour payer ses hôtes, il reprit l'ébauchoir, sculpta pour la chapelle tout un chœur d'apôtres, de martyrs, de pontifes et de docteurs. Mais quand le prieur lui demanda la statue de sainte Claire, "sœur" de leur patron saint François, il se heurta à un refus. Sandro ne consentit même pas à glorifier la Vierge.

— "Je ne sais faire que les hommes", répétait-il avec un entêtement farouche.

Et les moines s'inclinaient sans comprendre.

Mais leur scandale fut grand, quand, à son dernier jour, après une bonne confession cependant, Sandro fut pris de délire et mourut en murmurant : "Graziella ! Graziella !"

C'était bien banal cette histoire d'amour que n'enjolivait nul artifice. Mais on y sentait vivre et palpiter une âme. Sans phrases, un homme avait mis là tous les rêves de sa jeunesse ardente, toute la joie de son amour

confiant et dévoué, tout le désespoir de son cœur méconnu et de son œuvre ruinée.

Et, soudain, Roby comprit. Giacomo Sandro, c'était François Dolmer. La vie de l'un éclairait l'existence de l'autre d'une clarté tragique. Alors, pour l'honnête homme un peu étrange qu'il estimait et qu'il aimait sans le comprendre toujours, Roby se sentit ému d'une fraternelle pitié.

Aussitôt, cette pitié réveilla son ardeur. Oubliant le long silence où Dolmer avait d'abord enseveli son œuvre, les résistances qu'il venait d'opposer à sa publication, trop simple aussi et trop fruste pour s'embarrasser de scrupules, Roby résolut d'agir sans retard.

Il calcula le format du livre, le délai nécessaire à l'impression, choisit un papier de luxe, des caractères tout neufs, rédigea un projet de contrat, prenant à sa charge tous les frais, assurant à l'auteur la moitié des bénéfices. Puis, pour apporter à Dolmer un jugement plus sûr, il reprit à tête reposée la lecture de "Giacomo Sandro". Luttant contre son émotion, il chercha, plume en main, les défaillances, les imperfections. Pour affir-

mer l'indépendance, la sûreté de son esprit, il biffa quelques phrases, regratta quelques mots. L'œuvre restait entière, solide et belle de sa seule sincérité...

Alors, tout à la fois joyeux, fier et compatissant, il écrivit à Dolmer une lettre enthousiaste et impérative :

“ Mon pauvre Ami, comme tu as dû souffrir ! On n'invente pas, sinon une histoire, du moins une douleur pareille à celle de ton Sandro. Je comprends maintenant ce qui m'avait jusqu'alors échappé. Je te plains, je t'aime, je t'admire d'avoir tant souffert en silence ; je t'en veux aussi, car si tu l'avais permis, voilà beau jour que j'aurais eu la joie de te tendre la main.

“ Mais le temps n'est pas aux regrets ni aux récriminations. Deux fois j'ai lu ton livre : hier d'abord, avec une émotion dont je ne fus pas maître, aujourd'hui encore, de sang-froid, avec un parti-pris de critique chicanière, mais avec une admiration croissante. Il n'y a pas de doute ni d'hésitation possible : *Giacomo Sandro* est une belle œuvre, et voilà venu le moment de prendre ta revanche, non

pas seulement sur un Beaumont-Vatel, mais sur la destinée.

“ Tu dois ce succès à toi-même, à ceux aussi qui t'ont fait confiance et qui t'aiment. Je te le demande pour moi surtout : ne me refuse pas la joie, la fierté d'éditer en ma vie un chef-d'œuvre qui soit le chef-d'œuvre d'un ami. Ce serait ma revanche, à moi aussi, sur tous les imbéciles prétentieux que j'ai dû sacrer grands écrivains.

“ P. S.—Tu trouveras ci-joint un projet de contrat qui ne prêtera, j'espère, à aucun débat. Un mot de toi, et nous paraissions dans quinze jours ”.

* * *

Cette lettre bouleversa Dolmer.

Elle lui apportait le témoignage le plus précieux : elle l'assurait que le livre écrit par lui au moment le plus douloureux de son existence, avec son cœur plus qu'avec son talent, était bien son chef-d'œuvre. Elle lui offrait le moyen de prendre sur ses ennemis, sur le sort, presque sur lui-même une revanche éclatante. Par la cordialité de son dévoue-

ment, elle le dédommageait de quinze années de silence, elle le libérait d'une contrainte étouffante, le rappelait à la vie normale.

En même temps, Roby s'infligeait à lui-même le plus irréfutable démenti et n'apportait, sans le savoir, que d'irréalisables promesses !

Malgré lui, Dolmer revenait sans cesse aux premières phrases de la lettre : " Mon pauvre Ami, comme tu as dû souffrir ! On n'invente pas une douleur comme celle de ton Sandro." Et cette plainte, cet éloge lui semblaient sa condamnation.

Ce secret, qui n'était pas seulement le sien, d'autres le devineraient comme Roby. Entre la destinée de Sandro et celle de Dolmer, la ressemblance était trop grande pour ne pas frapper le lecteur. Les circonstances mêmes où paraîtrait le livre forceraient l'attention : l'enthousiasme des uns, la colère des autres, provoqueraient d'inévitables indiscretions. La querelle déjà grave risquait de dégénérer en scandale.

On l'accuserait, sans doute, d'exploiter son infortune conjugale au profit de son ambition ;

on le rendrait odieux, on le rendrait ridicule. Il ne put supporter l'idée de jeter en pâture sa vie à la malignité publique, et le silence lui parut préférable, dans lequel pourtant il avait cru si souvent étouffer.

Il en écrivit à Roby stupéfait (cet homme d'action, ce brave ami ne comprenait rien aux subtilités du cœur), et il ajouta :

“ Il s'agit bien, en effet, d'une question d'honnêteté. Ma souffrance était jusqu'ici demeurée inconnue. Ai-je le droit de la révéler aujourd'hui, puisque je ne peux le faire sans déshonorer une morte? Dût-on même ne pas deviner mon secret, n'y a-t-il pas quelque indécatesse à profiter maintenant d'une faute que je n'ai pas voulu pardonner...? Car, tu le sais, je suis parti aussitôt après; j'ai assuré son existence, mais je n'ai jamais voulu la revoir ni lui écrire, et c'est au dernier jour seulement, quand, de son lit de mort, elle m'a fait demander pardon, que je lui envoyai une parole de pitié. Mais cette simple démarche encore ne m'impose-t-elle pas le silence, à défaut de l'oubli?

“ Et puis, je ne puis retenir aujourd’hui l’aveu que je m’étais toujours interdit. Je l’aime encore, je n’ai jamais cessé de l’aimer. Autour de moi, il est vrai, j’ai détruit tout ce qui pouvait réveiller son souvenir ; j’ai déchiré ses lettres, lacéré ses portraits, et jamais, jamais, depuis le triste jour, je n’ai prononcé son nom. Je croyais affirmer ainsi mon courage, sauvegarder ma dignité. En réalité, je trahissais ma faiblesse ; j’avais peur de me rappeler non seulement ma souffrance dernière, mais le reste aussi : mes années de bonheur, mon amour surtout, que mon orgueil pouvait bien réduire au silence, mais que rien ne pouvait étouffer, pas même la colère, pas même le mépris.

“ Et c’est pourquoi je n’ai plus voulu faire de romans ; c’est pourquoi j’ai choisi dans l’histoire des sujets austères d’où fût absent l’amour, d’où fussent exclues les femmes, tant je craignais qu’entre le modèle et moi s’interposât la figure qui m’avait si longtemps séduit.

“ Alors, pourquoi ce manuscrit précieusement conservé durant quinze ans ? Tendresse

d'écrivain pour le livre de sa douleur ? Désir de garder près de moi la preuve d'un talent auquel les autres ne croyaient plus ? Peut-être. Mais surtout faiblesse et contradiction d'un cœur toujours épris. Je croyais, en gardant ce livre que je ne lisais jamais mais que je savais par cœur, entretenir en moi une résolution d'intransigeant mépris, d'indifférence transcendante, et, parce que je ne m'attendrissais pas, je me croyais libéré. En fait, pour m'être donné—trop laborieusement—trop de raisons d'oubli, j'entretenais dans mon cœur le souvenir qui ne voulait pas mourir.

“ Tout cela, je ne voulais pas me l'avouer. J'avais intérêt à me mentir, et l'accoutumance favorisait mon mensonge. Aujourd'hui le cas de conscience qui s'impose à moi m'oblige d'abord à respecter la vérité, et la vérité, je te l'ai dite : j'ai toujours aimé, j'aime encore Madeleine. Dès lors, je la trahirais à mon tour en révélant sa faute ; attenter à sa mémoire serait un sacrilège. . .

“ Je ne puis donc accepter ton magnifique

et fraternel dévouement. Faute de mieux, je te paye, tu le vois, d'une confiance absolue, et c'est vers toi que, de la solitude où je vais de nouveau m'enfermer, je viendrai chercher un affectueux réconfort.

“Après ce qui va se passer, je ne puis pas rester à Paris. Devant un homme comme M. de Beaumont-Vatel, après la campagne outrageante qu'il dirigea contre moi, je ne me désisterai pas. Ce serait une lâcheté. Je serai donc battu : il ne me restera qu'à disparaître. Car tu ne penses pas qu'à la prochaine vacance, j'aie sollicité la voix de mon vainqueur, ou que je me contente, faute de mieux, d'un fauteuil aux Sciences Morales. Je retournerai dans mon Forez, et, cette fois, je tâcherai d'y vivre en sage.

“C'est la ruine de tous mes espoirs : les Lettres, comme l'Amour, m'auront trahi. Mais, dans ce renoncement même, je trouve une dernière consolation. De la foi de mon enfance, voilà longtemps que j'ai tout perdu. Mais Madeleine avait cru, elle aussi ; et je sais qu'avant de mourir, elle fit venir un

prêtre. Je souhaite que sa religion dise vrai, et que nous puissions mériter pour les autres. Car alors, c'est pour elle, pour le salut de son âme, que j'offrirais à son Dieu le sacrifice qu'exige notre amour . . .”

M. Albéric Variot,
professeur

M. ALBÉRIC VARIOT, PROFESSEUR

Avant de se hasarder dans le soir brumeux, Albéric Variot s'arrêta sur le seuil du lycée et, d'un regard inquiet, inspecta les alentours; puis, rassuré sans doute, il s'élança dans la rue.

Le col relevé, les épaules arrondies, la tête en avant, il trottinait dans le brouillard, quand, au coin de la rue des Ardilliers, ces deux cris retentirent :—" Ohé ! Ma thèse ! Ohé, Ma thèse ! "

Le professeur tressaillit, pensa se retourner, chercher les polissons qui l'insultaient et leur tirer fortement les oreilles. Puis, se rappelant maints incidents du même genre, ses vaines poursuites à la recherche du coupable, et les sourires moqueurs qui, le lendemain, l'accueillaient en classe, il continua son chemin.

N'était-il pas habitué, d'ailleurs, à l'imbécile impertinence de ses élèves ? Pourquoi s'affecter aujourd'hui du sobriquet stupide qu'il avait résolu de dédaigner ?

Mais, tandis qu'il s'exerçait à l'indifférence, le même cri le poursuivait, multiple, varié d'intonations, semblant partir de derrière les bornes, des portes entrebâillées, du haut même des réverbères, comme si toute sa classe conjurée s'acharnait contre lui :

—“ Ma thèse ! Ohé, ma thèse ! ”

Il pressa le pas, frémissant de colère et de honte, et, le brouillard aidant, finit par échapper à ses persécuteurs. Mais son chagrin ne le lâcha pas. Vainement il entra à la bibliothèque municipale, se plongea dans la *Revue Universitaire*, s'acharna sur des copies ; sans cesse bourdonnait à ses oreilles le cri qui lui rappelait, avec l'ingratitude de ses élèves, toutes les tristesses de sa vie manquée :

—“ Ma thèse ! Ohé, ma thèse ! ”

* * *

Vers 1890, il avait débarqué à Saint-Etienne, jeune agrégé des lettres, confiant et ambitieux. La grande ville, étroite, bruyante et sombre, ne l'avait pas rebuté. Tout à sa tâche nouvelle, à ses livres, qui lui semblaient

encore neufs, à ses élèves, dont il souhaitait devenir l'ami, il s'inquiétait peu du fracas des voitures et de la poussière de charbon. Sans doute, il ne dédaignait pas la belle route sinueuse aux splendides frondaisons qui mène à Rochetaillée, ni le charme tranquille de la plaine forézienne, mais, jusque dans ses promenades, il demandait à sa profession l'aliment de ses rêves.

Il admirait la nature à travers les poètes et pensait à une "explication de texte", en contemplant des fleurs. Il pensait surtout à son avenir, qu'il voyait avec une netteté parfaite : quelques années seulement d'enseignement secondaire, puis l'enseignement supérieur avec tout ce qu'il comporte de considération et de laborieux loisirs. Il n'osait penser à une chaire en Sorbonne, mais il dédaignait volontiers Poitiers, Aix ou Clermont, pour porter ses ambitions sur Lyon, Toulouse ou Nancy.

Quelque temps, il se contenta de ses rêves. Après le dur effort de la licence et de l'agrégation, il éprouvait un invincible besoin de repos. Mais bientôt, il comprit que les

loisirs d'une Faculté s'achètent par le travail, et il songea sérieusement à sa thèse.

Le choix d'abord l'embarrassa. Il ne pouvait pas tenir compte de ses seules préférences. Si certains sujets, trop ardu, répugnaient à sa délicatesse de lettré, d'autres, trop agréables, serviraient mal son avancement, d'autres enfin étaient déflorés, ou exigeaient des recherches interminables, voire des voyages dispendieux.

Après des mois de consultations et de lectures en tout sens, il se décida pour *L'Astrée et le Roman pastoral sous Louis XIII*. Tout proche du Forez, il pourrait étudier sur place son auteur, fouiller dans les archives locales, recueillir les traditions et, en contribuant à l'histoire régionale, préparer de loin sa candidature à l'Université de Lyon.

Son choix fixé, il se mit au travail sans relâche. Si vieillot, si désuet que fût par endroits son auteur, il se laissait prendre à la délicatesse des sentiments, à la grandeur des passions, à ce charme romanesque et précieux qui avait séduit naguère le pieux François de Sales, le docte Huet, l'éloquent Patru et le

sévère Boileau. Travaillant par goût autant que par ambition, il se refusait tout loisir, jusqu'à ces lectures désintéressées, ces flâneries devant une gravure, un tableau, si bien-faisantes pourtant aux manœuvres du professorat.

Il s'interdisait de même les répétitions, les besognes de librairie, si recherchées des universitaires sans fortune. Il se privait, par suite, des plaisirs les moins dispendieux, ne fumait pas, résistait aux sollicitations des collègues, qui résignés à une vie médiocre, se distrayaient, au café, d'une manille ou d'un domino.

A plus forte raison ne faisait-il à l'amour aucune place dans sa vie ; et, comme on s'étonnait de sa claustration, il répondait mystérieusement : " Je travaille. "—Un jour, il ajouta : " Je prépare ma thèse. "

Dès lors, il grandit, aux yeux du Proviseur, de ses collègues, de ses élèves même.— " C'est un bûcheur ", disait-on ; ou encore : " Il ira loin ! " Certains échos flatteurs parvenaient jusqu'à lui, le payant de toute ses peines et stimulant son ardeur.

Sa vie laborieuse lui valut bientôt un autre hommage. Il occupait une chambre modeste chez un épicier de la Rue-Grande. Maître Rouillard prêta d'abord peu d'attention à son locataire. Commis des postes, de l'enregistrement ou professeurs, il en avait vu bien d'autres, et ne leur avait jamais rien demandé que le respect des échéances.

Mais il avait une fille, et qui marchait sur ses vingt ans. Bien qu'assez vulgaire, elle dédaignait l'épicerie paternelle et rêvait d'une existence distinguée. Finaude avec cela, elle songeait depuis longtemps qu'un des locataires de la maison paternelle finirait bien par se fixer près d'elle, ou mieux, par l'emmener loin du pays noir. Elle avait attendu d'abord des hommages spontanés ; mais nul ne l'ayant remarquée, elle résolut, malgré les railleries de ses parents, de faire ses affaires par elle-même.

Albéric Variot lui parut l'homme qu'elle espérait. Agrégation, doctorat, grands mots dont elle ignorait le sens ! Mais le professorat lui imposait, depuis qu'à une distribution de prix, elle avait vu tous ces messieurs en robe

noire, avec épitoge, jaune ou rouge, bordée d'hermine.

Et M. Variot semblait un si bon jeune homme, tranquille, travailleur, économe ! Ni café, ni guilledou. L'aubaine était trop rare pour ne pas la saisir.

Dès lors, comme une araignée patiente, Mademoiselle Adèle Rouillard, tendit ses filets. Sur le seuil de la porte, au tournant de l'escalier, Albéric la rencontrait dix fois par jour.

—“ Bonjour, M. Variot.—Vous allez bien, M. Variot ? Vous n'avez besoin de rien ?—Vous devez vous ennuyer. Venez donc voir mes parents. Ils seront si heureux ! ”

Les Rouillard ne voyaient pas sans dépit le manège de leur “ demoiselle ”. Leur épicerie était de bon rapport, et ils auraient voulu qu'elle ne sortît pas de la famille. Mais leur résistance eût été vaine, et bientôt ils invitèrent leur locataire à dîner.

Variot se déroba plusieurs fois. Il était timide et, sans dédaigner personne, recherchait peu la compagnie des boutiquiers. Mlle Adèle se montra affectée de ce qu'elle appelait son mépris. Un jour qu'il partait

pour sa classe, elle s'en plaignit à lui dans l'escalier et, pour ne pas être en retard au lycée, il promit en hâte de ne plus l'affliger.

Le dîner fut cérémonieux et succulent. M. et Mme Alcide Rouillard ne parlaient guère. Le professeur les intimidait. Mais Mlle Adèle se multipliait :—“ Un doigt de vin blanc, M. Variot ?—M. Variot, vous reprendrez bien un peu de cette crème ; c'est moi qui l'ai faite. . . ”

Et elle énumérait tous les petits talents qu'elle avait mis en œuvre pour honorer leur hôte. C'est elle qui avait brodé les napperons et les dessous de bouteille, communiqué à la cuisinière une recette inédite pour les croquettes de volaille, et, sans parler de la sauce mousseline, préparé certaine liqueur de prunelles supérieure, on pouvait l'en croire, à tous les Cointreau, à tous les Rochet des deux mondes.

Ses aptitudes, d'ailleurs, n'étaient pas que culinaires. Elle appréciait les beaux-arts, faisait de la pyrogravure et chantait des romances de Rosemonde Gérard sur musique de Mlle Chaminade.

Cette diversité de talents consolait, malgré tout, le ménage Rouillard du dédain de leur fille pour les harengs-saurs et la moutarde ; ils entrevirent que, peut-être, n'était-elle pas faite pour le comptoir et, quand on se sépara vers dix heures et demie, ils eurent pour leur locataire un sourire complaisant avec une poignée de mains familière.

Albéric rentra dans sa chambre légèrement étourdi. Ce n'est pas qu'il eût commis d'excès. Du vin blanc de M. Rouillard et de la liqueur de Mademoiselle, il avait pris juste ce qu'exigeait la politesse ; il avait même refusé de fumer, à la grande surprise de ces dames, à qui le cigare ou la pipe semblait un attribut indispensable de la dignité virile... Cependant il se défendait mal contre une griserie mi-physique, mi-sentimentale. Pensionnaire d'une gargote, il ne savourait jamais de ces gigots dorés et saignants, de ces crèmes délicates que Mlle Adèle venait de lui révéler ; et il sentit que, pour quelques jours du moins, le restaurant lui serait odieux.

Il trouva sa petite chambre bien maussade

aussi. Jamais le garni ne lui était ainsi apparu dans sa banalité froide et, si balourds qu'il jugeât les Rouillard, il s'attendrit jusqu'à se les rappeler confortablement assis dans le velours rouge de leur petit salon ; lui, chauffant dans sa main repliée un petit verre de "fine", elle, couvant du regard sa fille au piano.

Les attentions, enfin, dont on l'avait entouré lui donnaient de sa valeur une idée nouvelle. Le célibat, avec ses sacrifices et ses servitudes, lui parut indigne de son mérite, et pour la première fois depuis longtemps il eut, cette nuit, un rêve où Honoré d'Urfé et Diane de Châteaumorand ne tenaient pas la première place.

Les jours suivants furent mornes. Il n'osait aller trop tôt remercier ses hôtes, craignant à la fois l'indiscrétion et la servilité. Il eût souhaité, du moins, rencontrer leur fille et d'une poignée de mains, d'un regard, lui exprimer des sentiments que des mots auraient mal définis. Mais, hasard ou calcul, la demoiselle ne se montrait plus, et, tout en pestant

contre sa faiblesse, M. Variot tremblait de retomber dans l'isolement.

Il se rejeta éperdument à sa thèse. Il passait ses journées entières à la bibliothèque municipale, et Mlle Adèle qui l'avait vu partir le matin avant huit heures, ne l'entendait rentrer le soir qu'à dix heures bien passées. Repris par la Dame d'Honoré d'Urfé, il faillit même oublier les règles élémentaires de la politesse, et, le huitième jour seulement, il se souvint qu'il devait à ses propriétaires une visite de digestion.

Soucieux d'être aimable sans perdre de sa dignité, il fut parfaitement gauche et malheureux. Les Rouillard, le trouvant un peu bête, regrettèrent leur dîner ; mais leur fille s'expliqua mieux sa maladresse et le proclama charmant.

De nouveau, elle surgit constamment devant lui, prévenante, aguichante. Elle s'enhardit jusqu'à frapper à sa porte pour lui monter une lettre ; un jour, elle entra dans la chambre, apportant de la part de sa mère, disait-elle, quelques fleurs qu'elle distribua sur le bureau, sur la cheminée. Confus, rougissant,



Albéric ne savait où se mettre et, quand il voulut la reconduire, il renversa une chaise chargée de livres. Elle l'aida à les ramasser et s'enfuit en riant.

Pour ne pas demeurer en reste, il offrit à Madame Rouillard un gros bouquet, à Rouillard de gros cigares et, malgré son horreur du tabac, risqua la nausée pour fumer avec lui.

Ces attentions délicates lui ramenèrent les sympathies de ses propriétaires ; les rapports se firent plus fréquents et, trois mois après, M. et Mme Rouillard annonçaient à tout le quartier le mariage de Mlle Adèle Rouillard, leur fille, avec M. Albéric Variot, Agrégé des Lettres, Professeur au Lycée.

Adèle triomphait. Mais, le jour même de son mariage, elle subit une cruelle déception. A la mairie ou à l'église, son mari put lui présenter tous ses collègues et même M. le Proviseur, flanqué de M. le Censeur. Mais, bien que mariés pour la plupart, ces messieurs étaient venus seuls, et l'insistance de quelques-uns à s'en excuser rendit plus sensible l'absence de leurs femmes. L'affluence des clients

de la maison Rouillard dédommagea mal la jeune mariée, qui aspirait précisément à changer de monde. . . Albéric, lui, ne remarqua rien. Sûr d'une vie confortable et d'un travail paisible, il n'en demandait pas davantage.

Il fit trêve cependant à ses ardeurs laborieuses, et profita des vacances de Pâques pour emmener Adèle en voyage. Pendant quinze jours, celle-ci put se croire une femme du monde.

Dès la rentrée, les choses changèrent. Dotée de quelque dix mille francs, épouse d'un professeur, Adèle souhaitait une bonne à tout faire. Albéric estimait qu'une maîtresse de maison ne doit pas demeurer inactive, et prétendait faire des économies pour l'impression de sa thèse. Il ne consentit qu'une femme de ménage.

Les visites furent un autre sujet de désaccord. Adèle brûlait de se faire adopter par par "ces dames". Albéric répugnait à toute corvée protocolaire, et déplorait le temps ainsi perdu pour son travail. Elle lui reprocha de vouloir la confiner dans sa cuisine et le rendit responsable de toutes ses déconve-

nues. Plusieurs femmes de fonctionnaires qui se servaient chez les Rouillard se souciaient peu de recevoir la fille de leur épicier ; elles accueillirent froidement le jeune ménage ou même firent répondre qu'elles étaient sorties. A peu près aucune ne rendit aux Variot leur visite. Certaines même changèrent de fournisseur, et les Rouillard, frustrés, exhalèrent leur mécontentement de concert avec leur fille.

Ces menus déboires ramenèrent Albéric au travail, dont Adèle l'eût plus facilement détourné avec un peu de bonne humeur. Plus qu'une sauvegarde contre la routine professionnelle, il cherchait dans l'étude un dérivatif à ses ennuis domestiques.

En épousant une toute petite bourgeoise, il avait espéré une femme docile qui, à défaut de collaboration ou même d'amitié intellectuelle, lui assurerait la paix nécessaire à son travail. Il pressentit bientôt son erreur et, qu'au lieu d'une brave créature satisfaite de servir un mari intelligent et d'ailleurs débonnaire, il avait mis près de lui une petite personne prétentieuse, autoritaire et sotté.

Il défendit contre elle l'indépendance de

son travail, et ne fut pas toujours adroit. Volontairement condamné à un travail incessant, il ne croyait pas faire tort à sa femme en refusant de l'accompagner en promenade ou même de lui accorder, après les repas, un peu d'intimité cordiale.

Il restait près d'elle, le soir, à la veillée; mais c'était pour économiser l'éclairage, et pendant qu'elle raccommodait ses chaussettes, il corrigait des copies à grands coups de crayon rouge.

De cette attitude, Adèle ne voyait que ce qu'elle avait de désobligeant pour elle. Que son mari fût sobre, rangé, économe, doux, poli, travailleur, légitimement ambitieux; qu'elle dût un jour bénéficier la première de ses succès universitaires, elle ne s'en félicitait guère. Mais qu'il fût un rustre, un sauvage, elle en gémissait sans cesse et se plaignait à sa mère, qui, pour la consoler, lui reprochait d'avoir voulu faire un beau mariage.

Privée de tout conseil, la jeune femme se jugeait malheureuse et prit en grippe ces bouquins, ces paperasses que son mari lui préférait.

Elle eut bientôt une autre raison de les détester. Elle voyait quelquefois la femme d'un collègue de Variot. Celle-ci, bonne personne médiocre, se félicitait que son mari,—“M. Caron”,—disait-elle toujours, eût de bonne heure abandonné toute ambition frivole pour tirer du métier professoral le maximum d'avantages matériels. Il acceptait des “heures supplémentaires”, faisait des cours de vacances, donnait d'innombrables répétitions, prenait au besoin quelques pensionnaires, et arrivait ainsi à doubler son traitement.

Du coup, M. Caron fit aux yeux d'Adèle figure de grand homme.— “En voilà un qui travaillait, lui aussi, du matin au soir; mais il savait pourquoi, et s'il n'avait pas le temps, lui non plus, de sortir avec sa femme, sa femme du moins touchait, à la fin du mois, la forte somme. Mais travailler pour rien, préparer un livre qui coûterait à imprimer les yeux de la tête, et en vue d'un avancement incertain; vivre pendant cinq ans, dix ans, dans la médiocrité, dans la gêne, c'était folie pure ! ” — Ainsi, tandis que grandissait l'irri-

tation d'Adèle, son estime pour Albéric diminuait : jusqu'alors elle comprenait peu ses ambitions, mais sans les favoriser, elle les subissait ; désormais, elle les jugea puérides et résolut de les combattre.

Pour troubler son travail, elle rôdait autour de lui en traînant ses savates, faisant claquer les portes, heurtant les meubles, bousculant la vaisselle, déchainant de furieux courants d'air qui entraînaient les papiers dans une sarabande folle.

Cette méchanceté, cette inintelligence fortifièrent Albéric dans une résistance passive mais obstinée.

D'autorité, il s'adjudgea, au fond de l'appartement, une petite pièce que Madame honorait du nom de boudoir, C'était un cabinet étroit, sombre et froid, mais qui lui parut splendide comme le sanctuaire de son labeur, le refuge de ses rêves.

A le conquérir, à s'y installer, à le capitonner d'une double porte, à le fermer d'un verrou de sûreté, il mit une décision telle qu'Adèle ravala son dépit et subit en silence cette violation de ses droits.

Alors, dans ce réduit sans feu et presque sans air, le professeur coula des heures exquises. A cette thèse qu'on méconnaissait, qu'on détestait près de lui, il consacrait une ferveur enthousiaste, éperdue ; victime lui-même de l'injustice, il en souffrait surtout pour son œuvre, et, en se donnant à elle, il prétendait réparer le tort fait aux héros de son cœur.

En même temps, le besoin d'une revanche éclatante exaltait son ambition. Il fixait un terme à ses travaux, marquait leur aboutissement, développait leurs conséquences. Dans trois ans au plus tard, vers la fin de l'année scolaire, il pénétrerait en Sorbonne dans la salle de doctorat. Il serait en habit, assis à une petite table, face à un jury célèbre. Il y aurait là, sévère mais bonhomme, le doyen Himly, balançant sa tête chauve sur son cou maigre : l'excellent Petit de Julleville à la voix chaleureuse, à la barbe distinguée ; M. Gazier si érudit, si chicaneur aussi, mais si juste et si bon ; Gebhart, à la tête ronde, bossuée, joviale et finaude, espèce de Socrate rabelaisien ; Faguet, pétulant et pétillant,

d'autres encore moins connus, venus là précisément pour se faire connaître.

Tous ces Messieurs, après les compliments d'usage, passeraient au crible sa thèse ; affectant de posséder à fond un sujet que plusieurs ignoraient la veille, ils discuteraient la composition de son livre, les idées, le style, l'orthographe au besoin et l'impression même ; leur désir de le prendre sans vert ne s'embarrasserait ni des sophismes ni des contradictions.

Quelques-uns même, des jeunes venus de Toulouse, anciens ou futurs candidats à la députation, méconnaissant les traditions courtoises de la maison, s'oublieraient peut-être jusqu'à chercher à ses dépens un succès de mauvais goût. Mais aucune objection, si insidieuse fût-elle, ne lui ferait perdre son sang-froid ; ses réponses calmes, précises, tour à tour vigoureuses et spirituelles, feraient courir, dans l'auditoire, un murmure approbateur, et quand, sur les six heures, M. le Doyen solennellement le proclamerait docteur ès lettres, avec mention très honorable, des bra-

vos enthousiastes déferleraient de tous les bancs.

Alors ses examinateurs ,maintenant tout sourire et tout sucre, se pencheraient du haut de leur tribune et le féliciteraient en l'appelant mon cher collègue ; ses amis se précipiteraient pour lui donner l'accolade ; des inconnus, jeunes étudiants ambitieux ou vieilles dames sensibles, lui tendraient leurs mains toutes chaudes encore d'applaudissements. Les Rouillard seraient là, ahuris et fiers ; près d'eux, Adèle illuminée par la révélation de son mérite, ne songerait plus qu'à réparer sa longue erreur.

Le lendemain, les journaux importants rendraient compte de sa soutenance ; un peu plus tard, dans les *Débats*, dans le *Temps*, dans la *Revue des Deux-Mondes* même, de longs articles élogieux prolongeraient son succès ; la critique étrangère s'en mêlerait et, pendant des semaines, on ne prononcerait plus nulle part le nom d'Honoré d'Urfé sans y associer aussitôt celui d'Albéric Variot.

Il en profiterait pour faire quelques démarches auprès de ses anciens maîtres comme

au ministère. A la rentrée suivante, il quitterait le Lycée pour une Faculté, et après un simple stage comme maître de conférence, il pourrait, sur de belles cartes en bristol, faire graver ces mots prestigieux

ALBÉRIC VARIOT

Professeur de Littérature Française à l'Université de . . .

Ainsi il rêvait entre ses heures de classe, tandis qu'à l'autre bout de l'appartement, Adèle, en peignoir et en savates, houspillait, de sa voix aigrette, une petite bonne ahurie.

Si cet enthousiasme préalable témoignait de quelque naïveté, de quelque vanité aussi, il entretenait le courage d'Albéric et décuplait ses forces. Malgré deux ou trois heures d'enseignement, la préparation de ses classes et ses corrections de copies, Albéric consacrait à sa thèse près de cinq heures par jour.

Les feuillets s'amoncelaient sur sa table, tandis que, dans un tiroir secret, s'accumulait la somme nécessaire à l'impression. Quand

il voyait les piles de cahiers dépositaires de sa pensée ou les écus bien alignés dans sa caisse, Variot les caressait avec amour.

Il crut bientôt pouvoir rompre le secret, jusqu'alors jalousement scellé dans son cœur. D'Honoré d'Urfé, il parla d'abord à mots prudents, puis avec force détails, confiant à chacun ses découvertes et ses espoirs, tâchant de communiquer à tous son enthousiasme. En classe, il ramenait tout à l'objet de sa passion : histoire littéraire, explication de textes, correction de devoirs. Toujours un exemple inattendu, une allusion transparente, une citation ingénieuse ramenaient sur ses lèvres ces syllabes chantantes : l'Astrée, Honoré d'Urfé, Céladon, Thamyre, Parthénopée, surtout Diane de Châteaumorand.

Déjà ses collègues commençaient à sourire, ses élèves ne retenaient plus les expressions de "rasoir" et de "bateau", quand quelques succès opportuns vinrent consolider sa réputation et surexciter son ardeur.

Une ou deux conférences, plusieurs articles dans des revues locales attirèrent sur lui l'attention des érudits : la *Diana*, société archéo-

logique de Montbrison, lui décerna une médaille; les Foréziens de Paris le proclamèrent membre honoraire; *La Revue d'Histoire Littéraire* sollicita sa collaboration. Ces modestes honneurs, comblant ses vœux, lui faisaient presque oublier qu'un exemplaire de sa première conférence, dédié par lui à sa femme, traînait au fond d'un cabinet noir, parmi les papiers et chiffons à vendre !

Près d'un an, il vécut ainsi dans la double fièvre d'un travail intense et de menus succès prometteurs de triomphe...

Puis, ce fut la débâcle.

Pour avoir trop présumé de ses forces, il se réveilla un jour la tête lourde et vide. Il voulut se lever : ses jambes fléchirent et, d'une masse, il s'abattit au pied du lit. Anémie cérébrale, repos absolu de plusieurs mois, régime fortifiant, tel fut l'arrêt du médecin.

Albéric demeura atterré. Il obtint sans peine un congé de trois mois avec solde entière. Mais comment remplir des journées vides de travail, et que l'hiver maussade rendait plus longues encore ? La pluie, le brouillard rendaient toute promenade presque impossible.

Au musée, il contractait d'effroyables mi-graines ; à la bibliothèque, il pouvait se distraire à regarder des images, mais la chaleur l'incommodait rapidement et il devait regagner son logis. Il trouvait Adèle plus renfrognée que jamais. Elle se félicitait presque d'un accident qui, en attestant la sottise de son mari, justifiait ses propres sentiments et son attitude envers lui ; mais en même-temps, elle s'irritait de voir réduit à l'impuissance un homme qui aurait pu gagner tant d'argent. Quant à le plaindre ou à le soigner, elle n'y songeait même pas. Son hostilité stupide, au contraire, inventait pour lui des supplices nouveaux. Elle le chassait de la salle à manger bien chauffée, où elle travaillait, de leur chambre, où dormait un enfant, du petit salon, qu'il aurait pu salir.—“ Il avait accaparé pour lui seul toute une pièce de l'appartement, il n'avait qu'à s'y tenir ! ”—Par horreur des discussions, il s'enfermait dans son réduit où le manque d'air et de lumière achevaient de l'étioler.

Là, après de vains efforts pour lire, il s'enfonçait dans un vieux fauteuil, fermait les yeux

et, suivant l'état de ses nerfs, reprenait ses rêves magnifiques ou repassait amèrement ses déconvenues d'intellectuel et d'époux.

Les grandes vacances survenant après son congé, il put enfin goûter un vrai repos. Laisant ses enfants et sa femme aux mains de ses beaux-parents, il accepta l'hospitalité d'un ami dans un village de la montagne, et, à la rentrée, il put reprendre ses classes.

Mais le travail personnel lui était encore interdit ; à peine pouvait-il, de-ci de-là, relire son manuscrit, corriger quelques phrases, ou recopier quelques pages.

Sur ces entrefaites, sa fille aînée contracta la typhoïde. Ce ne furent pas seulement des heures angoissantes passées près du lit, à consulter le thermomètre, à épier un souffle, à tenir dans sa main tremblante une petite main moite et blanche ; ce fut, pour payer le médecin et le pharmacien, la dispersion de toutes les économies, la fuite de ses écus, de ses louis même, si péniblement gagnés, si jalousement réservés pour le grand jour de la thèse. La guérison de son enfant adoucit pour Variot l'amertume de la ruine, et pour

subvenir aux exigences d'une convalescence longue et dispendieuse, il accepta courageusement le fardeau des heures supplémentaires et des répétitions.

Malheureusement, ce travail ingrat lui enlevait plus de forces encore que de loisirs, et quand, le soir après dîner, il voulait reprendre sa thèse, un invincible sommeil l'abattait sur la table...

D'autre part, les enfants grandissant, les charges augmentaient, et leur mère se gardait bien de pratiquer les économies qui eussent allégé la tâche paternelle. Albéric, disait-elle, n'avait que trop tardé à comprendre son devoir ; maintenant qu'il gagnait un peu d'argent, elle pouvait bien en profiter.

Elle ne se montrait pas plus avenante pour cela. Des années de privations ne lui permettaient-elles pas de mener un peu rudement celui qui les lui avait infligées ? Elle s'autorisait également des nécessités ménagères pour négliger sa propre toilette ; et si, sa vanité persistant, elle s'affublait au dehors de chapeaux prétentieux et de bijoux en toc,

elle traînait chez elle une robe de chambre effilochée et des savates éculées.

Quant aux enfants, élevés à la diable, ils promettaient de devenir de parfaits galo-pins.

Variot, qui les aimait, déplorait leur tenue débraillée, leur paresse, leur irrespect. Parfois, il se reprochait de les avoir négligés. Mais, avec l'autorité, il lui manquait le goût de l'action et il ne se reconnaissait plus à leur égard qu'un devoir impérieux, le travail. Pour eux, il reprendrait un jour sa thèse ; pour eux, il s'acharnait dès maintenant aux besognes lucratives et fastidieuses.

Sa fille, qu'il avait dû envoyer à Berck, revint à peu près guérie. Mais si délicate encore que le docteur conseilla, imposa presque le Midi. Une villégiature, surtout prolongée, était impossible. Variot sollicita un changement et fut nommé à Nice.

La joie d'Adèle fut violente et puérile. Autant qu'à la santé de l'enfant, elle songeait à ces Fêtes de fleurs, à ces carnavals qu'elle connaissait par les petits prospectus bariolés du P. L. M., aux violettes, aux mi-

mosas, aux tubéreuses, qui allaient désormais parfumer sa vie.

Albéric se félicitait d'assurer à sa chère petite une convalescence facile et souriante ; pour lui-même il espérait un renouveau de santé qui lui permettrait de reprendre ses travaux, et ne pensa pas d'abord aux inconvénients possibles d'un pareil changement de vie.

Le départ approchant, il devint inquiet. En enveloppant de papier, en emballant lui-même ses chers livres, il pensa les ensevelir ; et quand il vit dépouillée la misérable petite pièce où il avait si souvent grelotté, mais où son ardeur laborieuse l'avait soutenu jusqu'à l'exaltation, ses regrets furent déchirants. Brusquement, il ferma la porte et, jusqu'à son départ, ne rentra plus dans le réduit, lugubre et froid désormais comme un tombeau vide.

A Nice, il accueillit comme une promesse de succès, le sourire du soleil ; et la perspective d'avoir pour lui tout seul un bureau bien clair, en plein midi, lui fit à nouveau concevoir de radieuses espérances. Ce serait le

bureau idéal, le sanctuaire laborieux où la peine se change en joie, où s'élaborent le succès solide et la gloire souriante. Mais les prétentions budgétaires d'Adèle, les exigences d'un proviseur soucieux de plaire aux familles laissaient au professeur peu de loisir. D'autre part, ni les bibliothèques ni les archives de la ville n'offraient plus à Variot les instruments de travail que lui avait prodigués le Forez. Il se voyait contraint à des achats onéreux, il entrevoyait la nécessité de voyages hâtifs et fatigants. A toutes ces difficultés, il n'opposait plus qu'une force amoindrie. Son travail devenait routinier, sa régularité morne et peu féconde.

D'autres cependant utilisaient ses travaux. Un archiviste forézien qui avait été son confident, profita de son départ pour se substituer à lui. Hâtivement, il dépouilla et publia les papiers dont Albéric lui avait signalé l'importance.

Ainsi déflorée, la thèse de Variot perdait singulièrement de son intérêt. Il eut la faiblesse de confier à sa femme sa mé-

venture et son découragement. Ce fut une belle chanson :

— “ Elle l’avait assez dit que ses espoirs étaient chimériques et ses ambitions ridicules. Elle n’avait pu prévoir pourtant cet excès de sottise : révéler à un inconnu ses secrets les plus précieux et les conditions mêmes de son succès ! Du moins, puisqu’il n’était qu’un grand enfant, userait-elle désormais d’autorité. Elle ne lui passerait plus ces fantaisies coûteuses qui condamnaient à la misère sa femme et ses enfants. Elle brûlerait, au besoin, ses bouquins et ses paperasses ! . . . ”

Que de fois Albéric n’avait-il pas entendu pareille antienne ! Jusqu’alors il s’était contenté de hausser les épaules. Cette fois, la patience lui manqua. Déceptions innombrables, colères étouffées, rancunes concentrées, tout cela déborda avec violence, et un flot d’injures s’abattit sur Adèle stupéfiée.

De cette rage tardive, les résultats furent lamentables. Adèle, son étonnement passé, se trouva plus hostile que jamais envers un homme qui avait osé l’appeler “ fille d’épicier ”. Elle regretta tout haut de n’avoir

pas épousé un commis de son père et reprocha à Variot d'avoir jadis circonvenu sa naïveté !

Quant à lui, il découvrit non sans stupeur, l'écroulement de son foyer. Certes, depuis de longues années, il n'avait plus d'illusions, et vivait moralement loin de sa femme. Mais la communauté d'intérêts, la présence des enfants, maintenaient entre eux un dernier lien fragile, et, le soir, il éprouvait malgré tout, un certain bien-être au milieu de ce groupement qui simulait une famille. Les paroles qui venaient de lui échapper lui révélèrent la vanité de ces apparences ; il comprit qu'à exprimer tout haut ses sentiments profonds, il venait de consommer une rupture plus irréparable qu'un divorce légal.

Il se sentit également méconnu de ses enfants. Ceux-ci, il est vrai, n'avaient jamais pris parti contre lui ; ils supportaient même avec impatience les incessantes récriminations de leur mère ; mais, s'ils s'en plaignaient comme d'une gêne, ils n'en concevaient pas l'injustice et ne soupçonnaient pas le silencieux martyr de leur père. Sa révolte soudaine les avait plus surpris que touchés et,

craignant le retour d'incidents du même genre, ils avaient quitté la salle à manger, en déclarant la maison inhabitable.

Une femme sotte et méchante ; des enfants égoïstes et légers !

Dès lors, pourquoi des ambitions et des sacrifices ? Devant l'hostilité persistante de la fortune et des hommes, ne valait-il pas mieux abandonner la lutte, et, dans le renoncement à l'action, chercher la liberté du rêve ?

De fait, la vie extérieure n'eut plus d'importance aux yeux de M. Variot. Un ennui morne voilait son regard ; sa voix lente et monotone débitait en classe des mots sans intérêt. Sa tenue, jusqu'alors correcte, devenait misérable.

Ses collègues s'étonnaient d'une pareille déchéance. Les meilleurs d'entre eux tâchèrent de s'informer, essayèrent d'être secourables ; il les écouta d'un air distrait ou, quand ils parlèrent de sa thèse, leur opposa un silence hargneux qui les découragea. Les autres, les oisifs, les impuissants, les envieux se réjouirent du drame qu'ils devinaient. Sur le pauvre bonhomme en redingote râ-

pée, qui s'en allait maintenant le cou tendu, le dos rond, ils lancèrent des regards dédaigneux et des épigrammes méchantes. Ils ne se retenaient même pas devant les élèves, et leurs mots, précieusement recueillis, faisaient le tour des classes.

Ainsi, l'un d'eux ayant baptisé Variot "le Père Ma Thèse", le lycée tout entier adopta ce sobriquet. Il s'en irrita d'abord, puis finit par s'y résigner, comme il se résignait à n'être plus chez lui qu'un pensionnaire mal servi par une gouvernante acariâtre et sordide.

C'est qu'il avait son refuge inaccessible à la méchanceté des hommes, d'où sa chimère aux grandes ailes l'emportait souriant au royaume de l'oubli.

Dans son bureau silencieux, il prenait son "*Astrée*", une édition princeps découverte par hasard chez un brocanteur ignorant, caressait de la main le dos à fortes arrêtes, les plats luisants, les fers délicats, couvait du regard les frontispices allégoriques et touchants, les titres, les culs-de-lampe, les vi-

gnettes, les capitales. Puis il se lisait à lui-même ses pages préférées. Sa voix, d'abord un peu sourde s'échauffait, vibrait ; il accompagnait sa déclamation de gestes enthousiastes, la coupait d'exclamations admiratives ou de méditations quasi-religieuses. Et, tour à tour, il arpentait fièvreusement la vaste pièce ensoleillée, ou, enfoncé dans son fauteuil, s'abandonnait à une volupté silencieuse.

Il ne se contentait pas, d'ailleurs, de rendre à son héros un culte dévotieux mais stérile. Il revenait à ce qui aurait dû être sa thèse, et qui demeurerait pour lui, avec le monument de ses rêves, la preuve de sa valeur méconnue. Dédaigneux d'une documentation désormais inutile et impossible, il ne se souciait plus que d'écrire un de ces livres pleins d'intelligence, d'esprit, de délicatesse, à la langue élégante et souple, si chers aux honnêtes gens d'autrefois.

Il y apportait des soins scrupuleux, biffant, corrigeant sans cesse, recommençant deux, trois fois un chapitre, avant de le transcrire — avec quelle lenteur complaisante ! — sur un beau cahier de vergé superfin. Et, quel que fût, parfois, son mécontentement devant une

page mal venue, il n'éprouvait plus jamais l'angoisse du professionnel à la tâche. Libéré de toute ambition personnelle, il n'avait plus d'obligations qu'envers son maître Honoré, et sa dame, Diane la toute belle. Qu'importaient, dès lors, les retards dans son travail et même le manque d'argent ?— Il mourrait peut-être avant d'avoir publié son œuvre ; mais il lèguerait ses manuscrits à une société savante, à *la Diana*, par exemple ; et ses collègues foréziens se feraient — il en était sûr — un honneur et une joie de devenir, à leurs frais, ses exécuteurs testamentaires. Et, le grand jour venu, ce n'est pas seulement à d'Urfé que s'adresseraient leurs hommages ; leur gratitude irait aussi au modeste serviteur qui, pendant des années, aurait, à la gloire du Maître, consacré toutes les puissances de son esprit, toutes les ardeurs de son amour. Les circonstances mêmes de cette publication piqueraient les curiosités ; sa vie obscure et douloureuse s'auréolerait de je ne sais quelle gloire romanesque et, là-bas, par delà la tombe, il goûterait, sans amertume, la joie d'une réhabilitation totale.

Son secret lui devint si cher qu'il n'aurait pu vivre sans lui ; pour le garder tout à lui, il finit par renoncer à la publication. Il relisait indéfiniment des chapîtres qu'il savait par cœur, et saisisait le prétexte le plus futile pour recommencer les pages sur lesquelles il avait le plus peiné.

Sa femme le jugeait gâteux ; lui, savourait en silence la volupté du sage installé dans le mépris des choses fortuites. Il ne s'effrayait même pas de la mort. D'avance, il savait que pour lui, elle se ferait discrète et douce.

Un soir d'hiver, après des heures de claustration laborieuse, il éprouva le besoin de sortir. Mais la promenade aggrava sa fatigue et quand il rentra, il avait la tête lourde, la poitrine oppressée ; il refusa pourtant de se coucher tôt. Il voulait, à tout prix, terminer son commentaire, maintes fois recommencé, des douze prescriptions qui résument la morale amoureuse de l'Astrée : "Il faut aimer à l'excès.—N'aimer qu'une seule personne,—N'avoir point d'autre passion que son amour, etc..."

Aussi, ayant placé près de lui, un grand pot

de café très fort, il se remit à son "testament littéraire". Le travail lui fut pénible d'abord, puis une alacrité lui vint qu'il ne se connaissait plus. Les idées affluaient à son cerveau, les mots accouraient sous sa plume ; sur le beau papier blanc, sa main glissait légère et souple. Aussi, le chapitre achevé, il voulut en offrir l'hommage immédiat à celui qui l'avait inspiré.

Debout devant l'image de son Maître, il eut, pour lire ces pages qu'il jugeait magnifiques, des gestes d'offrande pieuse et des intonations d'amour. Et même sa lecture achevée, il demeura comme en contemplation, une demi-heure, une heure peut-être, jusqu'à ce que la fatigue l'abattit sur son lit.

Il était bien étroit ce lit, bien étroit et bien dur. Mais juste en face, un portrait de femme souriait et, chaque soir, le dernier regard d'Albéric était pour Diane de Châteaumorand. Ce soir-là, son regard fut plus que jamais respectueux et tendre ; celui de la Dame sembla répondre au sien ; et le bon serviteur s'endormit heureux et fier d'avoir bien travaillé.

Le lendemain, il ne se leva pas à l'heure habituelle. " Il tire sa flemme", grogna Adèle qui n'osa pas d'abord le réveiller. Mais quand, vers dix heures, elle jugea sa paresse excessive et prétendit le secouer, elle le trouva couché sur le dos, immobile et froid.

Cette mort, qu'elle avait tant de fois souhaitée, l'émut à peine ; pourtant elle s'étonna d'avoir sous les yeux autre chose qu'un cadavre. La figure était comme détendue ; le grand front avait perdu ses rides ; les yeux entr'ouverts regardaient doucement au loin, la bouche souriait. Albéric s'était évanoui dans un rêve, et son rêve l'avait transfiguré ! Sans comprendre un mystère trop beau pour elle, Adèle, saisie de respect, pressentit vaguement qu'une âme avait passé par là. Elle se mit à genoux, fit un signe de croix, murmura une prière.

Mais elle se ressaisit bientôt. Les regrets étaient inutiles ; de gros frais allaient lui incomber. D'un pas délibéré, elle marcha droit au secrétaire où Albéric serrait ses économies.

Le Cadet

LE CADET

En partant pour l'Amérique où l'appelaient ses affaires, le marquis de Boismorand avait dit à son jeune frère Henri :

— Bien entendu, tu ouvriras mon courrier. Notre intimité, nos intérêts communs t'en donnent le droit; tu m'obligeras même en répondant pour moi, toutes les fois que ma signature ne sera pas absolument indispensable.

De fait, pendant deux mois et demi, le comte Henri avait, en parfait secrétaire, remplacé son frère absent; et, tout fier de la confiance que lui témoignait son aîné, il s'était réjoui surtout de pouvoir lui être utile.

Mais par ce matin radieux d'avril 1905, avec quelle amertume douloureuse il se félicitait de remplacer Philippe; avec quelle âpreté frémissante il serrait entre ses mains la lettre qui venait de lui faire tant de mal, mais qui, du moins, n'atteindrait pas son véritable destinataire!...

Dès les premiers mots, il avait pensé la déchirer avec mépris; puis le sentiment d'un malheur à prévenir lui avait donné la force de surmonter son dégoût et, avec un tremblement de tout son être, il avait lu jusqu'à la fin:

"10, rue Pierre-Charron.

20 avril 1905.

Monsieur le Marquis,

"Monsieur le marquis m'excusera de lui causer de l'ennui, mais c'est pour lui en éviter un plus grand. En effet, j'ai été, voilà longtemps, à son service et, ayant toujours conservé le souvenir de ses bontés, je serais heureux de témoigner à Monsieur le marquis toute ma reconnaissance.

"Je crois donc pouvoir lui apprendre que, presque tous les soirs, vers cinq heures, Madame la marquise se rend mystérieusement 10, rue Pierre-Charron, au premier étage au-dessus de l'entresol. Là, elle retrouve M. le baron de Valplan qui a loué cette garçonnière sous le nom de M. de Montbrun.

“Je n’aurais pas osé le faire savoir à M. le marquis si M. le baron, apprenant que M. le marquis allait revenir d’Amérique, n’avait parlé de lui avec une insolence que ne pouvait souffrir un de vos anciens serviteurs. C’est donc pour défendre votre honneur que je me suis décidé à vous faire connaître dès maintenant ce que vous auriez toujours fini par savoir, mais sans doute trop tard. Peut-être, en effet, n’y a-t-il encore rien eu d’irréparable.

“J’espère que Monsieur le marquis ne m’en voudra pas de ma franchise, en tout cas bien désintéressée, et je le prie de vouloir me croire.

Son très respectueux,
et très dévoué serviteur.

EMILE VICAUD.

“P. S.—Si Monsieur le marquis avait besoin d’autres renseignements, il voudrait bien m’écrire 8 rue de Passy, où je serai à partir de demain.”

Depuis une heure qu’il tenait l’infâme papier, Henri de Boismorand demeurait at-

terré. Il eût voulu nier, douter... Mais la précision des détails, la signature impudente ne laissaient aucune place à l'incertitude. Il était facile même de deviner quel motif avait fait agir le dénonciateur. Congédié pour un secret surpris, il se vengeait par une trahison.

Et lorsque, contre toute vraisemblance, le jeune homme traitait de calomniateur le signataire de la lettre, le post-scriptum mettait en déroute toutes ses résistances.

"Si Monsieur le marquis avait besoin d'autres renseignements, il voudrait bien m'écrire 8 rue de Passy, où je serai à partir de demain."

Cette offre cynique de services policiers dénonçait un effronté mais non pas un menteur, et Henri se heurtait à l'évidence comme aux pointes acérées d'une cage de fer.

Alors, toute son honnêteté, toute sa tendresse, tout son orgueil se révoltaient.

Elevé sévèrement par sa mère, puis par son frère, avec le concours de prêtres choisis; demeuré, très jeune et sans défaillance, fidèle

à la plus noble conception de l'amour, il ne pouvait s'expliquer que, tout près de lui, une jeune femme eût pu méconnaître le plus impérieux, le plus sacré de ses devoirs. La faute de sa belle-sœur infligeait à ses illusions un invraisemblable démenti et, dans son désarroi soudain, il eût volontiers accablé de son mépris toutes les femmes et l'amour même.

La personnalité de Valplan achevait de rendre incompréhensible pour lui la conduite d'Anne-Marie. Le baron touchait à la quarantaine, il épaississait, prenait des rides, des cheveux blancs, et l'on ne parlait plus guère que de ses succès passés. Quant à sa réputation, elle se fanait plus vite encore que sa figure; et plus d'une histoire scandaleuse rendait suspecte sa délicatesse en amour aussi bien qu'en affaires. L'indignité de cet individu aggravait la déchéance d'Anne-Marie et le comte Henri, déconcerté, se perdait en vaines conjectures sur les sentiments de sa belle-sœur.

Mais il n'avait pas le temps de pleurer

sur son propre désenchantement. L'outrage fait à son aîné épuisait toutes ses puissances de souffrance et de colère.

Entre son frère et lui, il y avait plus qu'une bonne camaraderie, plus même qu'une affection cordiale. Leur père était mort en 1890, et c'est à Philippe qu'était alors échue la mission d'élever Henri, son cadet de quinze ans. Pour mieux s'acquitter de sa tâche—direction d'études et gestion d'intérêts—il avait bientôt quitté l'armée et vécu sur ses terres. Plus tard, il avait accompagné Henri dans un voyage autour du monde, et attendu sa majorité pour épouser une jeune fille qu'il aimait depuis plusieurs années. Encore avait-il exigé que sa femme acceptât son frère à leur foyer, et la présence d'Anne-Marie n'avait en rien troublé ni diminué l'intimité des deux hommes.

Henri éprouvait donc pour son grand frère une tendresse profonde, faite de gratitude, de respect et d'admiration. Il reconnaissait en lui son père, son chef, son maître; le servir était tout son orgueil.

Et voilà qu'à cet aîné trois fois cher, un

camarade félon, une femme perfide infligeaient l'affront le plus sanglant! La trahison d'Anne-Marie s'aggravait pour Henri d'une ingratitude monstrueuse, d'un aveuglement sacrilège; et des idées d'impitoyable vengeance traversaient son esprit, tels des éclairs sanglants dans un ciel de ténèbres.

Il se rappelait, avec la devise familiale: "Nul souci, fors l'honneur", cette affirmation, ce précepte aussi que, de générations en générations, se transmettaient les Boismorand: "Nul homme couard, ni félon; nulle femme infidèle." Il songeait qu'au dix-huitième siècle, un cadet de sa famille avait refusé la main d'une bâtarde de sang royal qui lui apportait, avec une fortune considérable, la promesse d'un titre princier; que, vers 1540, Françoise de Boismorand avait préféré le cloître à la faveur du dauphin; que, lors des croisades, Yolande de Châteauneuf, toute jeune marquise de Boismorand, avait, pendant dix ans, gardé les armes à la main le château et l'honneur de son mari et fait pendre, haut et court, sur la

terrasse de son donjon, un puissant voisin qui lui avait manqué de respect.

Ces fiers souvenirs lui rendaient plus incompréhensible et plus odieuse la faute d'Anne-Marie; il s'épouvantait de connaître seul l'opprobre de sa race, et d'avoir peut-être à le venger.

Il passa la matinée entière dans un absolu désarroi, et quand un premier coup de cloche annonça le déjeuner prochain, il crut sortir d'un cauchemar. Ce fut pour apercevoir une réalité plus insupportable encore: Anne-Marie l'attendait au petit salon; ils allaient, comme tous les jours depuis deux mois et demi, déjeuner seul à seul...

Il sentit l'impossibilité de ce tête à tête, sonna son valet de chambre, et prétexta une migraine violente pour ne pas descendre à la salle à manger.

Puis, quand il jugea que tout le monde devait être occupé à l'office, il s'enfuit.

Le grand air calma ses esprits. Présentant qu'il allait avoir besoin de tout son sang-froid, de toutes ses forces aussi, il eut le courage d'entrer au restaurant, et,

déployant un journal pour distraire sa pensée, il s'appliqua à manger lentement.

Puis, sachant que le Bois, désert à cette heure, serait hospitalier à son besoin de solitude et de recueillement, il se fit conduire à la Muette par l'avenue Henri-Martin. Renvoyant alors sa voiture, il erra par les petites allées silencieuses.

Peu à peu, sa douleur, sans cesser d'être aiguë, devint moins tumultueuse et lui laissa discerner les difficultés à résoudre. Un fait dominait tous les autres : le retour imminent de Philippe, l'absolue nécessité de régler l'incident avant son arrivée, et de telle façon qu'il l'ignorât à jamais.

Il ne suffisait pas, en effet, de rompre coûte que coûte un engagement criminel, et de ramener la jeune femme au mari qui éprouvait pour elle une si vive tendresse, une si absolue confiance. Pour qu'elle eût le courage de briser avec Valplan, pour que son effort fût efficace et que Philippe ne sût jamais rien d'un affront qui, même dix ans, vingt ans plus tard, désespérerait son cœur aimant et loyal, égarerait peut-être sa

raison, il fallait abolir le passé, enfouir son secret.

Et le jeune homme cherchait avec anxiété qui pouvait connaître la faute d'Anne-Marie. Que le dénonciateur se fût déclaré, il s'en félicitait, heureux de ne pas sentir dans l'ombre un ennemi inconnu, insaisissable, dont il eût fallu redouter sans cesse la perfidie. Mais Emile Vicaud était-il seul à savoir? N'avait-il pas bavardé déjà? Ou même, Anne-Marie et Valplan ne s'étaient-ils pas trahis par quelque imprudence? Les yeux toujours guetteurs du monde n'avaient-ils rien surpris?

Henri chercha vainement, avec minutie, avec âpreté. Il ne se rappela aucun indice révélateur. En public, Anne-Marie et Valplan semblaient parfaitement étrangers l'un à l'autre; et, de la part de leurs amis, le jeune homme n'avait jamais constaté de ces clins d'œil malicieux, de ces sourires indulgents, de ces allusions ou de ces mots à double entente qui témoignent que l'on sait, et que l'on approuve ou l'on envie.

Il se retrouvait donc en présence de ces

trois personnages seuls: Emile Vicaud, Valplan, Anne-Marie. Si méprisable que fût, paraît-il, le baron, il ne pousserait jamais l'ignominie jusqu'à livrer le secret d'une femme; Henri comptait bien, d'ailleurs, le réduire au silence par les moyens les plus efficaces. Pour Anne-Marie, elle avait trop d'intérêt à se taire, et même si le remords devait un jour la pousser aux aveux, on lui ferait comprendre que le silence était pour elle le moyen de réparer.

Restait Emile Vicaud. Celui-là, sa condition, son caractère, sa démarche même permettaient de l'acheter. Il en coûtait bien au jeune comte de s'aboucher avec un valet traître à son maître. Mais il n'avait pas le choix des moyens, et l'intérêt de son frère, l'honneur même de son nom lui interdisaient les délicatesses excessives.

Il fallait donc s'attaquer d'abord au dénonciateur et le réduire à l'impuissance.

Sûr que cette démarche devait devancer toutes les autres, Henri de Boismorand gagna tout aussitôt la rue de Passy. Vicaud était chez lui et se présenta au petit salon

de l'hôtel, la figure luisante, le regard fuyant, le sourire papelard. Le comte reconnut un ancien domestique de son père, renvoyé pour inconduite. C'était maintenant un homme de cinquante ans environ, visiblement fatigué par le plaisir plus encore que par le travail. Il ne reconnut pas le jeune homme, qu'il n'avait vu que tout enfant, et, devant ce monsieur distingué qui venait le voir chez lui, il comprit qu'il ne s'agissait pas d'une offre d'emploi. Embarrassé, inquiet, il demeura debout, les bras pendants.

Face à cet individu qui tenait entre ses mains l'honneur de sa famille, Henri eut un sursaut de dégoût et de colère. Mais il se rappela sa mission, et aussi que d'autres, plus coupables ceux-là, avaient livré leur réputation à la merci d'un domestique. Il jugea par ailleurs que Vicaud devait être facile à dominer, et c'est d'un ton très calme, très froid même qu'il déclara :

—Vous avez écrit hier au marquis de Boismorand, mon frère.—Le valet tressaillit légèrement.—En son absence, et chargé par lui d'ouvrir son courrier, c'est moi qui ai

reçu votre lettre. Je ne vous dirai pas ce que je pense de votre conduite...

Vicaud protesta:

—M. le baron m'a chassé et traité de voleur pour quelques malheureux cigares. Je me suis vengé.

—En déshonorant une femme, en frappant un innocent. C'est, encore une fois, ce que je ne veux pas qualifier. Aussi bien, vous ne comprendriez pas. Mais puisque le hasard m'a livré un secret que mon frère doit ignorer à jamais—à jamais, vous entendez, Monsieur?—il m'appartient de prendre pour cela les mesures nécessaires.

Vicaud n'avait pas prévu cette intervention contre lui d'un tiers impitoyable. Il balbutia, penaud:

— Je n'avais pas l'intention d'offenser Monsieur le marquis...

Henri de Boismorand s'impatia:

—Laissons-cela, je vous prie, et répondez à mes questions. Avez-vous révélé à qui que ce soit, à l'office ou ailleurs, le secret que vous avez surpris?

—A personne qu'à M. le marquis.

—Et croyez-vous que d'autres soient également informés?

—Je ne crois pas.

Henri réfléchit un instant. Puis, d'un ton qui fit pâlir le valet de chambre:

—Je ne vous livrerai donc pas à la police correctionnelle. Avec votre lettre, rien ne m'était plus facile, et vous n'échappiez pas à la prison. Mais je ne veux pas que votre nom soit prononcé, même secrètement, devant les tribunaux, et vous pouvez être tranquille.

Par contre, j'exige—vous entendez, j'exige— que vous quittiez immédiatement Paris. — Cela vous gêne ? — Je regrette, mais votre départ m'est absolument indispensable. Je vais, d'ailleurs, vous le faciliter singulièrement.

Emile Vicaud, assis au bord de sa chaise, regardait le comte avec stupeur. Boismorand poursuivit:

—Vous n'êtes plus tout jeune. Vous vous reposeriez volontiers. Oui. Mais vos économies sont médiocres. Eh bien! je vous assure une retraite. Ne me remerciez pas;

je le fais sans plaisir, et sous les conditions que voici :

Je vous garantis douze cents francs de rentes, payables par mois, retenez bien : par mois. Si donc vous aviez l'imprudence de révéler à qui que ce soit ce que vous savez, votre pension serait aussitôt supprimée.

Vicaud respirait maintenant avec une satisfaction mal dissimulée. Une crainte lui vint cependant, touchant cette rente sur laquelle il se croyait déjà des droits.

— Mais si Monsieur le comte venait à . . . ?

Henri eut un sourire de mépris.

— Si je venais à mourir, n'est-ce pas ? Soyez tranquille, un notaire vous verserait tous les mois la même somme et aux mêmes conditions. J'avertirais, en effet, la personne que vous avez dénoncée et, le jour où elle aurait à se plaindre de vous, votre sort serait entre ses mains.

Voilà qui est compris, j'espère. Vous partirez dès demain, en me laissant votre adresse. Mon notaire se mettra en relation avec le vôtre, et celui-ci devra vous remettre chaque

mois, en mains propres, la somme convenue.

Vicaud trouvait bien rigoureuses ces dernières conditions; mais, à voir se réaliser, de façon si soudaine et si inattendue, son rêve de repos bourgeois, il n'osa protester. Il se confondit même en remerciements et, jusqu'à la porte, poursuivit le visiteur de son odieuse obséquiosité:

—Monsieur le comte est trop bon... Je n'avais pas voulu faire de peine à Monsieur le comte... Monsieur le comte n'aura pas à regretter sa générosité...

Une fois dans la rue, Henri de Boismorand respira profondément, comme pour chasser loin de lui des miasmes impurs. Il se sentait écœuré, presque souillé par ce contact avec un misérable.

Encore n'était-il qu'au début de sa pénible mission; car, s'il avait muselé—il l'espérait, du moins — le dénonciateur, il lui restait à aborder les coupables eux-mêmes.

L'idée d'un duel avec Valplan s'offrit aussitôt à lui. Il la repoussa bientôt, redou-

tant le scandale, et aussi la vanité d'un expédient qui pouvait n'être pas un remède.

Mieux valait, pensait-il, s'adresser directement à Anne-Marie. Sans un reproche, sans un mot même, il lui tendrait la lettre. Elle lirait dans ses yeux sa douleur, son angoisse fraternelle, sa confiance aussi et son désir de la rendre à elle-même. Alors, sans fausse honte, avec la joie de se libérer, de se purifier, elle ferait l'aveu de sa faiblesse, dirait son repentir, sa volonté de relèvement, et quand, trois jours plus tard, Philippe descendrait de wagon, tous deux l'accueilleraient avec un amour plus ardent, une résolution plus généreuse de se vouer à son bonheur.

Ainsi rêvait-il en descendant l'avenue du Trocadéro, sous les marronniers fleuris. Le fracas des tramways qui sillonnent la place de l'Alma martela douloureusement son cerveau et le ramena aux dures réalités.

Le projet dont il venait de se bercer lui paraissait maintenant folie pure. Oserait-il seulement tendre l'infâme papier à celle

qui lui avait toujours tant imposé, en qui il respectait encore la femme de son frère et la marquise de Boismorand? Était-il sûr aussi de ne pas oublier brusquement sa timidité, sa déférence, de n'avoir pas malgré lui, des paroles maladroitement qui la blesseraient inutilement? Le mépris pouvait rendre calme devant un valet méchant et lâche; mais pourrait-il maîtriser sa douleur devant la femme qui avait trahi son frère bien-aimé?

Et puis, quand il serait sûr de lui-même, de son sang-froid, de sa mansuétude, de son habileté, il ne pouvait l'être d'Anne-Marie. Comment répondrait-elle à sa confiance? Si elle allait nier, malgré tout, jouer la comédie de l'indignation, l'accabler de ses reproches, de son mépris?... Si, au contraire, elle allait reconnaître, proclamer sa faute, revendiquer sa liberté, ou seulement avouer son incurable faiblesse et, avec le regret de son péché, son impuissance à ne plus le commettre?...

Le jeune homme reconnaissait tout ce que de pareilles hypothèses pouvaient com-

porter d'injustice envers une femme qui, malgré sa défaillance, n'était sans doute pas un monstre d'hypocrisie ou de cynisme. Mais, dans l'amertume de sa désillusion, il se défendait mal contre un pessimisme universel, absolu et, volontiers, il eût de nouveau porté contre toutes les femmes, parce que femmes, une condamnation sans appel.

Surtout, il se rendait compte, que, de sa belle-sœur, il ne savait à peu près rien. Depuis cinq ans qu'il vivait à ses côtés, il l'avait respectée naturellement, aimée fraternellement, mais sans qu'aucune intimité eût rapproché leurs âmes. Il avait bien reporté sur elle quelque chose de sa tendresse de son dévouement pour Philippe; mais elle n'avait pas les mêmes raisons de l'aimer, et il craignait soudain de n'avoir jamais été pour elle qu'un étranger, peut-être même un intrus...

De quel droit, dès lors, intervenir auprès d'elle? Ne le renverrait-elle pas, dès le premier mot, à ses affaires? Son intervention même, en irritant Anne-Marie, ne compromettrait-elle pas les intérêts de Philippe?

Devant son impuissance, il en venait à regretter que l'épouse coupable ne fût pas la sienne. Il aurait eu, à son gré, le droit de parler ou de se taire, d'imposer ses conditions ou d'offrir un pardon sans réserves. En tout cas, il ne se fût agi que de lui seul; il n'eût pas tenu entre ses mains le bonheur, l'honneur aussi de l'homme qu'il aimait plus que tout au monde, sans rien pouvoir auprès de celle qui les avait compromis. . .

Il en était là de ses réflexions, quand il arriva devant l'hôtel qui, depuis deux siècles et demi, abritait, rue de Lille, le bonheur familial des Boismorand. En franchissant le seuil, il eut la sensation de pénétrer dans une maison mortuaire et de porter lui-même le deuil d'une antique tradition d'honneur. "Nul homme couard ni félon", songeait-il; il ne pouvait plus ajouter: "Nulle femme infidèle!"

Dans la cour, le vieux concierge à favoris blancs promenait fièrement sa livrée bleu-de-roi. Il eût, avec un salut respectueux, un sourire presque familier pour le jeune homme qu'il avait connu tout enfant. Celui-ci

feignit de ne pas voir, pressa le pas, baissa la tête, comme si les domestiques allaient, à sa mine défaite, deviner la honte de sa race...

Rentré dans sa chambre, la même idée l'obséda, implacable: "Philippe sera ici dans deux jours; il faut en finir avant son arrivée." Il revint donc à son projet primitif: se retourner contre Valplan. C'était évidemment le principal coupable; c'était aussi le seul accessible.

L'affaire, il est vrai, serait dangereuse. Valplan était plus qu'un escrimeur réputé, un duelliste fameux; et la crainte de son épée expliquait seule la tolérance des honnêtes gens à son égard. Mais des risques à courir, le comte Henri ne s'inquiétait guère. Il se félicita même qu'il ne pût s'agir d'un duel sans résultat. Résolu à châtier Valplan, à le mettre hors d'état de nuire, il acceptait fièrement que la tâche fût périlleuse. D'ailleurs, il était, lui aussi, sûr de son épée. Mais plus encore que son habileté aux armes, le sentiment d'un devoir à remplir, l'orgueil de suppléer son frère, lui donnaient la certitude de la victoire.

Restait à provoquer la rencontre.

Par quels prétextes justifier les conditions impitoyables, la précipitation aussi qu'Henri prétendait imposer? Comment surtout ne pas éveiller autour d'eux une dangereuse curiosité? Henri et Valplan se connaissaient assez peu, ils étaient d'âges assez différents pour que leur rencontre étonnât, suscitât des commentaires de toute sorte. Si un indiscret, un maladroit allait plus tard faire naître chez Philippe des soupçons qui rendraient inutiles toutes les démarches de son cadet?...

La querelle, qu'elle précédât ou suivît une explication plus sérieuse et plus franche, devait donc être publique.

Valplan était un joueur effrené, heureux et susceptible. Henri trouverait facilement le moyen de le piquer au vif; et, si leurs amis voulaient absolument découvrir à sa provocation des raisons secrètes, il laisserait entendre qu'une rivalité plus intime les mettait aux prises.

La seule idée de ce mensonge coûtait particulièrement au jeune homme. Il ne se

vantait pas de n'avoir pas de maîtresse; mais il en était fier pour lui-même. Il rougissait donc de s'attribuer faussement des aventures dont d'autres se fussent enorgueillis. Il lui répugnait surtout de s'abaisser jusqu'à paraître le rival d'un coureur quadragénaire et mal famé.

Mais, ici encore, il n'avait pas le choix des moyens. Exposant pour son frère sa vie, son salut même—car il était chrétien—il pouvait bien lui sacrifier quelque chose de sa réputation.

Une fois résolu à ne rien réserver de sa personne, il se sentit comme un homme nouveau. Il demeurait triste, douloureux, humilié pour Anne-Marie, pour Philippe, pour tous les siens, vivants ou à venir. Mais il se félicitait que la révélation déshonorante n'eût pas atteint son frère; il remerciait Dieu qui lui permettait de prévenir une catastrophe; et, s'il fallait, malgré tout, une victime, il s'offrait avec une fierté joyeuse.

Ainsi content de lui, et pour ne pas éveiller les soupçons de sa belle-sœur, il résolut de

dîner le soir même avec elle. A sept heures tapantes, il entra au petit salon, rasé de frais, en habit, prêt à sourire. Anne-Marie n'était pas encore là; il le regretta, désireux qu'il était de l'affronter le plus tôt possible; l'attente l'énerva et, quand elle parut, en grande toilette, rayonnante, il se sentit pâlir.

Elle s'approcha de lui et, gentiment:

—Vous avez l'air encore fatigué, vous n'auriez pas dû descendre.

—Je ne voulais pas vous laisser seul tout le jour, répondit-il simplement.

Et ils se mirent à table.

Anne-Marie mangeait à belles dents et babillait à plaisir. Elle avait été au Salon des Treize, au vernissage des Peintres Sérieux, à deux ventes de charité, à quatre thés, et elle se sentait toute fraîche, toute vigoureuse pour aller tout à l'heure à l'Opéra.

“Philippe, conclut-elle, sera bien heureux, samedi, de me trouver en si belle forme.”

Cette évocation souriante de l'homme qu'elle trahissait fit sur Henri l'effet d'un attentat sacrilège; il faillit lui imposer silence brutalement. Il réussit à se contenir, mais

pendant qu'elle bavardait, son visage exprimait une telle souffrance qu'elle finit par s'émouvoir :

— Henri, vous avez du chagrin ?

Il secoua la tête. Elle insista :

— Un chagrin d'amour, peut-être. Confiez-le moi ; je vous consolerais.

L'innocente cruauté de ces paroles le mettait au supplice. Il résolut d'en finir et répliqua :

— Oui, je souffre ; mais pour des chimères. Vous ne pourriez pas comprendre.

Et son ton fut si bref, son sourire si amer, son regard—sans qu'il le voulût—si méprisant, qu'Anne-Marie baissa la tête, confuse, presque inquiète.

Il craignit de l'avoir blessée, et fidèle à sa résolution d'impassibilité aimable, il reprit :

— Cela ne m'empêchera pas, si vous le voulez bien, de vous accompagner ce soir à l'Opéra.

Elle accepta, et ils commencèrent à parler de musique.

Quand ils rentrèrent, vers minuit un quart,

elle insista pour qu'il prit du repos. Il se défendit :

—La musique m'a distrait, reposé. Je vais faire un tour au Cercle.

Et tout souriant, il eut le courage d'embrasser sa belle-sœur, qui multipliait ses conseils de prudence.

Il sortit, le cigare à la bouche, la canne en l'air, le cœur joyeux. Il était sûr de rencontrer Valplan au Cercle des Arts, sûr de le pousser facilement à une querelle, et la joie de châtier bientôt cet individu endormait sa souffrance.

Le baron était à la table de baccara, jouant gros jeu avec un adversaire de première force, subissant avec un flegme magistral, des alternatives de chance prodigieuse et de déveine accablante. Un groupe d'amateurs suivait son jeu avec une attention passionnée.

Henri de Boismorand se mêla à eux et, petit à petit, se glissa jusqu'à la chaise de Valplan. La partie s'aggravait; un silence anxieux pesait sur toute la salle quand, sur

un coup hardi et malheureux du baron, Henri lança tout haut :

— Quel maladroit !

Valplan sursauta sur sa chaise, les curieux reculèrent, inquiets et réjouis d'une querelle inévitable. Mais, quand le baron eut reconnu le jeune homme, il se contenta de rire.

— Ah ! c'est vous, Boismorand ! Bien gentil de vous intéresser assez à mon jeu pour signaler mes erreurs. Je tâcherai de n'en plus commettre.

Et faisant face au tapis vert, il reprit ses cartes.

Les groupes se reformèrent, stupéfaits. Henri, pâle de dépit, méditait sa revanche.

Une demi-heure se passa, dans un silence obstiné que troublait à peine le glissement des cartes battues ou l'arrivée d'un nouveau venu, amortissant ses pas sur le tapis épais.

La chance sourit définitivement à Valplan, et l'on compta autour de lui le chiffre de ses gains : plusieurs centaines de mille francs. Les jeunes s'émerveillaient, leurs yeux bril-

laient de convoitise. Henri rabattit leur enthousiasme :

— Il a de la chance, c'est vrai ; mais il a moins de scrupule encore. Il ne triche pas ; mais le jeu est pour lui un métier, et, quand il tient entre ses mains un adversaire assez fou pour s'obstiner contre la malechance, peu lui importe de ruiner une femme et des enfants. Rappelez-vous Cantuzac réduit au suicide, et les siens à la misère. Il faut avoir une âme de négrier pour vivre de pareils profits.

Henri parlait haut et franc, sans chercher le scandale, sans éviter non plus le voisinage de Valplan. Celui-ci ne parut pas entendre ; mais quelques instants après, il faisait appeler le jeune homme et, l'entraînant dans un salon désert :

— Boismorand, dit-il, vous m'êtes très sympathique. Vos taquineries mêmes m'amusez. Pourtant certaines plaisanteries pourraient passer la mesure.

— Qui vous dit que ce soient des plaisanteries ?

— Alors, il s'agit d'une querelle ?

—Il me semble.

—Je ne comprends pas.

—Cela m'étonne.

Et sur un sourire ironique du baron :

—Ne perdons pas de temps, je vous prie. Le nom que je porte et qu'il m'appartient de défendre vous fournit à lui seul les raisons de ma provocation. Le respect que je dois à certaines personnes m'interdit de préciser davantage. Aussi bien, M. de Montbrun pourra vous renseigner. Je tiens seulement à régler, dès maintenant, les conditions d'une rencontre dont nos témoins eux-mêmes doivent ignorer le véritable motif.

—Et si je refuse ? Car vous vous mêlez, il me semble, de ce qui ne vous regarde pas.

—L'honneur des miens est à moi comme à eux.

—Savoir ?...

—Il est vrai que pour vous, l'honneur...

—Monsieur !

—Seriez-vous moins lâche que je ne croyais ?

—Mes témoins seront chez vous ce matin vers onze heures. Mais je vous préviens que je leur imposerai des conditions rigoureuses.

—J'allais vous le demander. Car il ne s'agit pas—vous commencez à vous en rendre compte—d'une rencontre banale et sans conséquence. Croiser le fer avec vous n'est pas si honorable que je puisse m'en contenter; je compte bien vous tuer.

—Si je vous laisse faire...

—En tout cas, je suis pressé. Tout doit être fini avant samedi matin. C'est la seule condition qui m'importe, avec le secret absolu. Pour le reste, vous êtes libre.

Les deux hommes se séparèrent, Valplan, un peu surpris, malgré tout, de l'aventure; Henri, rayonnant comme un jeune officier appelé à son premier combat.

Après quelques heures d'un excellent sommeil, il écrivit plusieurs lettres, parut à la salle d'armes, fit un tour au bois, reçut les témoins de son adversaire, déjeuna avec Anne-Marie et passa l'après-midi aux courses.

Le soir, sa belle-sœur qui s'attendait à le trouver encore fatigué lui fit compliment de sa bonne mine et de sa belle humeur. Il la remercia de son intérêt et ajouta:

—Le retour de Philippe m'aurait guéri de la plus grave maladie.

—C'est vrai, vous aimez tant votre frère!

—Comment pourrait-on ne pas l'aimer ?
répliqua-t-il.

Mais il craignit de s'attendrir, d'éveiller les soupçons d'Anne-Marie et, se mettant au piano, attaqua la valse de la *Veuve Joyeuse*.

Le lendemain matin, les adversaires étaient en présence. Les témoins, ignorant au juste les causes d'une rencontre qu'ils devinaient impitoyable, suivaient avec anxiété les péripéties du combat. Ils avaient cru d'abord à l'inévitable supériorité du baron. Mais la tactique de Boismorand forçait bientôt leur admiration. Bien assis, très calme, l'œil sûr, la main rapide, il surprenait, fatiguait Valplan par la sûreté de ses parades, la promptitude de ses ripostes. Il gagna du terrain accula Valplan à sa limite et, d'un coup droit, l'atteignit à l'épaule.

La blessure ne fut pourtant que superficielle, et le baron, malgré les instances de ses témoins, reprit aussitôt son épée. Humilié, avide de vengeance, il commença un jeu

violent, brutal, singulièrement imprudent. Il fonçait en furieux, se découvrant sans cesse devant un adversaire demeuré parfaitement maître de soi. L'issue n'était pas douteuse et l'on s'étonnait déjà qu'Henri de Bois-morand n'eût pas transpercé le baron, quand on vit le jeune homme s'offrir à un coup droit, tourner sur lui-même et s'abattre, la poitrine transpercée, les bras en croix.

Ce fut de la stupeur. Valplan lui-même demeurait immobile, et ses témoins l'entendirent murmurer :

—C'est à croire qu'il l'a fait exprès.

Il l'avait fait exprès.

Son frère ne put s'en douter le lendemain, quand, débarquant à Marseille, il reçut ce billet :

“Mon grand,

“A la suite d'une querelle stupide, je me bats avec Valplan. Ce ne sera, j'en suis sûr, qu'une escarmouche et j'y vais bien tranquille. Mais on ne sait jamais, n'est-ce pas ? et je t'adresse, à tout hasard, une pensée qui pourrait être la dernière.

“Je t'ai toujours aimé plus que tout, je

t'aime plus fort que jamais et, en songeant à une mort possible, je n'éprouve qu'un regret : celui de ne pas mourir pour toi.

Ton cadet,

HENRI DE BOISMORAND.

Mais Anne-Marie ne pouvait s'y tromper, elle qui, au moment même où le jeune homme s'abattait sur la sable lisait, folle de douleur, ces mots qui lui semblaient baignés de sang :

"Anne-Marie,

"Je meurs pour Philippe, à cause de vous. Le nom de mon adversaire vous dira ce que je ne puis vous écrire. J'ai appris par hasard. D'autres pouvaient apprendre. Je n'avais qu'un moyen de prévenir cette catastrophe. Ne m'en veuillez pas de l'avoir saisi. En mourant, c'est encore vous que je sers.

"N'ayez pas, non plus, de remords à mon sujet. Je vous pardonne de tout mon cœur. Bien plus, je suis heureux, je suis fier de faire à Philippe, à notre nom, le sacrifice de ma vie. Je ne vous demande que deux choses : priez pour moi ;—aimez-*le* bien toujours et que jamais, jamais, *il* ne sache rien.

“En ce qui vous concerne, j’ai pris, pour assurer le secret, les mesures que je vous indique par ailleurs.

Votre frère,

HENRI.

Anne-Marie lut et relut cette lettre avec une honte et des remords mêlés d’angoisse. Effrayée des conséquences que n’avait pas prévues sa légèreté, elle demeurerait déconcertée par la mort de son beau-frère. Elle eût compris, en le maudissant, qu’il eût tué le baron. Elle ne comprenait pas qu’il se fût sacrifié et, pour ainsi dire, suicidé.

Cette résolution désespérée, cependant, ne résultait pas d’un coup de tête.

Jusqu’au dernier moment, Henri était demeuré fidèle à sa volonté de venger, par la mort de Valplan, son frère et sa famille. Il se vantait aussi que, le baron disparu, sa belle-sœur l’oublierait bientôt et pour jamais.

Puis, le matin même, à son lever, il avait pressenti la fragilité de son espoir. Si Anne-Marie aimait vraiment Valplan, cesserait-elle de l’aimer après sa mort ? Ne devinerait-elle

pas, au contraire, les raisons de ce duel ? Ne se croirait-elle pas obligée de demeurer, par delà la tombe, fidèle à l'homme dont elle aurait causé la perte ? Et, alors, ne détesterait-elle pas, avec le meurtrier de son amant, celui-là même dont Henri aurait défendu la cause ?

“Ainsi, raisonnait le jeune homme, mon intervention demeurerait vaine, dangereuse même, puisqu'ayant tué l'amant, j'aurais ravivé l'amour.”

Or, s'il demeurerait sensible à la joie de la vengeance, il poursuivait surtout une œuvre de réparation. Plus que contre Valplan, il voulait agir pour Philippe, et peu lui importait que l'un demeurât impuni, pourvu que l'autre fût heureux et respecté.

Un seul moyen lui restait, mettre entre les coupables un fossé de sang. S'il tuait Valplan, Anne-Marie pouvait demeurer fidèle au souvenir de son amant. Mais s'il tombait lui-même sous les coups du baron, pourrait-elle aimer encore le meurtrier de son beau-frère ?...

Il lui dirait, d'ailleurs, les raisons de sa

mort volontaire. Devant son sacrifice, elle comprendrait la gravité de sa propre faute; elle discernerait son devoir et reviendrait à Philippe, ne fût-ce que par pitié.

A l'idée de quitter son frère sans l'avoir revu, le jeune homme faillit faiblir. Il s'épouventa du chagrin qu'éprouverait son aîné en se heurtant, le lendemain, à son cadavre.

Mais valait-il mieux qu'il se heurtât à la faute de sa femme?

Henri se ressaisit donc, acheva rapidement sa toilette, déchira ses lettres de la veille, en écrivit d'autres, remit à son valet de chambre celle qu'il destinait à sa belle-sœur, et fut à Sainte-Clotilde exposer à Dieu les motifs de sa désobéissance et implorer son pardon.

Un heure plus tard, le cœur léger, le sourire aux lèvres, il partait pour la mort...

Un Homme d'Honneur

UN HOMME D'HONNEUR

Le huit reflète légèrement incliné sur l'oreille, une cigarette fine au coin de la bouche, cambré, fringant, le comte Elzéar de Pontaillac franchit la lourde porte cochère avec une allégresse qui fit s'extasier le vieux concierge bedonnant : " Ma parole, M. le Comte rejeunit ! "

De fait, malgré la cinquantaine bien passée, Elzéar de Pontaillac semblait redevenu l'élégant cavalier dont le prestige avait, vingt ans durant, ébloui les salons, le boulevard et les coulisses, et que, depuis quelques années, on n'apercevait plus que de loin en loin, toujours correct, certes, mais maussade et terne. Cette résurrection eût paru pourtant plus surprenante encore à qui en eût connu la cause, modeste et un peu ridicule.

L'ancien camarade de Gallifet, l'ami et le rival de Sagan souriait à la vie, parce que dans son portefeuille s'écrasaient quelques billets de mille francs, dans son porte-monnaie

sonnaient quelques louis d'or. C'est que la vie lui était devenue dure. Il avait perdu, avec son patrimoine, la fortune de sa femme, celle même de ses enfants. Seules des interventions charitables les avaient, les uns et les autres, sauvés d'une misère honteuse. La comtesse de Pontaillac recevait de la chanoinesse de Remiremont, sa tante, une rente de cinquante mille francs ; son vieux cousin de Nonancourt, les logeait, elle et tous les siens, au premier étage de son hôtel, rue Monsieur ; enfin, grâce à des combinaisons délicates, de vieux camarades assuraient à Elzéar lui-même, quelque argent de poche et son maintien au Cercle Royal.

C'était, sans doute, beaucoup de chance, car Pontaillac avait été un gaspilleur effréné, et, plus encore, un mari cruellement léger, un père résolument détaché.

Mais il ne s'en doutait guère. Fidèle seulement au souvenir de sa jeunesse éblouissante, il estimait injuste que la fortune cessât de lui sourire, à lui le plus souriant des séducteurs.

Il ne comprenait rien surtout aux senti-

ments de sa femme. Après l'avoir éperdu-
ment aimé, aimé jusqu'aux pardons multiples
et humiliants, elle s'était déprise totalement.
Séparation de biens, rapports tout officiels et
encore réduits au minimum : bref, le divorce
des âmes sous les apparences de la vie com-
mune.

Aussi avait-il été stupéfait autant que
joyeux quand, après un héritage inattendu de
cinq cent mille francs, sa femme lui en avait
fait tenir dix mille, pour ses besoins ou plai-
sirs personnels. Mais son étonnement ne
dura guère.

N'était-il pas tout naturel qu'elle pût l'aimer
encore et que son amour payât tribut, à la
fois au maître de son cœur et au chef du nom ?

Subitement ramené aux meilleurs jours
de son passé, il ne songea pas que cinq cents
louis lui eussent paru jadis une misère, ni
que cette aubaine inespérée demeurerait
sans doute sans seconde. Doucement grisé, il
n'eut pas même à se défendre contre les ten-
tations d'une inopportune sagesse.

D'un coup d'œil, il vit l'emploi de sa jour-

née et de sa petite fortune ; visites à son tailleur, à son bottier, à son fleuriste (envois de fleurs rares, dont une gerbe à sa femme) déjeuner au cercle, courses à Longchamp, diner au cabaret avec quelques vieux camarades, théâtre ou music-hall, puis retour au cercle pour le jeu.

Ce programme lui réussit, et de gros gains au pari mutuel compensèrent, et au delà, les dépenses généreuses dont il fit bénéficier ses amis. Aussi rayonnait-il d'espoir quand, vers une heure du matin, il s'assit au tapis vert du Cercle Royal.

Sa présence au jeu, si rare depuis des années, fit sensation. Les anciens habitués évoquèrent le souvenir de soirées fameuses ; les jeunes, mi-curieux, mi-sceptiques, s'entassèrent, eux aussi, autour de la table, et la partie s'engagea comme un spectacle passionnant.

Elzéar, redevenu grande vedette, retrouva ce mélange d'ardeur et de lucidité qui avait assuré sa réputation de joueur redoutable. Stimulé, fouetté par les attentions concentrées sur sa personne, il s'amusait à multiplier les émotions autour de lui, tout en affirmant

sa maîtrise; et, pendant des heures, il parut tenir entre ses mains la fortune de ses adversaires et l'âme même des spectateurs.

Cependant une sensation inconnue l'envahit : une sorte de torpeur obscurcissait sa vue, en même temps que sa volonté, tour à tour languie et surexcitée, n'obéissait plus que par saccades. Tendue, crispé, il s'acharnait à dissimuler son malaise et parfois l'audace tranquille de ses coups stupéfiait les assistants ; puis son jeu devenait incohérent et rageur. Après une heure d'alternatives extravagantes, il finit par s'affoler ; sur un coup particulièrement malheureux, et comme hanté par un chiffre, celui de l'héritage, qui depuis vingt-quatre heures, hantait sa pensée, il dit, cria presque : Quitte ou double !

Son adversaire ne répondit pas, battit, donna, puis, après un coup d'œil rapide, sur ses cartes, abattit le roi.

Pontailiac perdait cinq cent mille francs, dont il n'avait pas le premier centime.

* * *

Madame de Pontaillac s'habillait pour aller à la messe, quand sa femme de chambre vint lui annoncer :

—“M. le Comte fait demander à Mme la Comtesse si elle veut bien le recevoir tout de suite. ”

—“ Tout de suite ” ?

La domestique hocha la tête, à la fois pour maintenir son affirmation et marquer son étonnement d'une démarche aussi inusitée.

La comtesse, pour couper court à toute curiosité indiscrete, répondit simplement : “ Priez M. le Comte de m'attendre au petit salon. Je l'y rejoindrai dans cinq minutes. ”

Mais, restée seule, elle sentit son cœur battre violemment et ses membres trembler. Depuis dix ans bientôt, elle ne voyait plus son mari qu'aux repas et n'échangeait avec lui que les paroles les plus banales. Pour qu'il désirât la voir en tête à tête, et à pareille heure, il fallait qu'il eût besoin d'elle, et après quelles sottises, quelle faute peut-être !

Elle se rappela les innombrables prières auxquelles elle avait cédé jadis, malgré ses colères, ses dégoûts, ses inquiétudes pour l'ave-

nir ; elle revit son mari tour à tour confus et fier, suppliant et séduisant ; elle réentendit sa voix impérieuse et caressante ; elle crut éprouver elle-même les mêmes mouvements de répulsion et d'attrait.

Effrayée d'avoir si peu changé, au fond, malgré dix ans d'implacable indifférence, elle se rappela les circonstances qui lui avaient imposé son intransigeante sévérité, la ruine de ses enfants succédant à la sienne propre, et sa conscience de mère se révoltant contre ses faiblesses d'épouse.

Aussitôt, elle recouvra son sang froid ; un peu d'eau sur la figure, un coup de peigne, et prête à la lutte, elle gagna le petit salon.

Le comte, qui avait eu le temps de se composer un maintien, la salua de l'air le plus naturel. Mais ses traits tirés, son habit de soirée révélaient, avec l'emploi de sa nuit, la nature de sa démarche. A l'attitude de sa femme, il comprit que biaiser serait inutile et, renonçant à toute précaution, il avoua :

— Marie-Thérèse, je suis un grand coupable.

Il attendait une question qui ne vint pas.

Il dut continuer :

—C'est un peu votre faute. Vous m'aviez gâté ; redevenu riche grâce à vous, je suis redevenu jeune aussi, j'ai joué aux courses et j'ai gagné ; aux cartes et j'ai gagné encore, puis j'ai perdu, perdu, et je dois...

Son regard enveloppait la femme qui l'avait tant aimé, sa voix un peu sourde vibrait, et, à celle qui devait le juger, ses aveux mêlés d'excuses semblaient s'adresser comme à une chère complice.

Elle n'en fut pas touchée, et ne prononça qu'un mot :

—Combien ?

Plus rapide, plus directe qu'il ne s'y attendait, la question l'embarrassa :

—Beaucoup, se contenta-t-il de répondre.

—Combien, insista-t-elle ?

Il ne pouvait plus se dérober.

—Cinq cent mille, avoua-t-il.

Marie-Thérèse tressaillit. Le chiffre dépassait, et de beaucoup, tout ce qu'elle avait pu imaginer de pire. Mais par son énormité même, il rendait impossible toute concession dangereuse.

Elle s'interdit donc tout reproche et se borna à constater :

— Vous ne pourrez jamais vous acquitter.

— J'espère bien que si, au contraire.

— Et grâce à qui, s'il vous plaît ?

Pontailiac paya d'audace.

— Mais grâce à vous.

Marie-Thérèse, outrée de son cynisme, eut la force de se contenir et se contenta de hausser les épaules. Lui, le premier coup porté, ne connut plus de scrupule et, avec une audace dont la rouerie n'était peut-être pas sans sincérité, poursuivit :

— Je devine vos sentiments et, rougissant d'être resté si pareil à moi-même, je n'ose protester. Mais je ne suis pas seul à n'avoir pas changé. Vous-même, vous avez livré contre votre cœur une lutte impuissante, et tandis que j'ai gardé, hélas ! tous mes défauts, vous n'avez pu, vous, dépouiller les vertus dont je fus si longtemps l'indigne bénéficiaire ; et c'est parce que je vous sais, parce que je vous vois telle encore que je vous ai connue au moment même de mes pires erreurs, qu'après une dernière faute, je recours à vo-

tre indulgence, non seulement pour me sauver d'un désastre matériel, mais pour sauvegarder l'honneur de notre maison.

—Vous vous trompez, Monsieur, répondit la comtesse, se raidissant contre elle-même : je ne suis plus celle que vous avez connue, et le pourrais-je, que je ne ferais rien pour vous ; mais la question est beaucoup plus simple : je ne puis rien, absolument rien.

—Cependant votre héritage ?...

—Ne m'appartient pas, il est tout aux enfants.

—Je ne comprends pas.

—Voici : sans prévoir un accident qui passe l'imagination, j'ai voulu prendre toutes mes précautions contre le hasard, et, pour nos filles, contre nos filles mêmes. Mon sort est assuré jusqu'à ma mort ; mais je ne laisserai rien à ces petites, puisque je vis de charité. Ma tante le savait et, en m'instituant son héritière, ce sont mes enfants qu'elle a voulu sauver de la misère. Pour assurer le respect de ses intentions comme de ma volonté, je suis allée, dès hier, chez mon notaire, et j'ai pris des dispositions rigoureuses. Si Antoi-

nette et Yvonne se marient, elles auront une petite dot ; sinon, elles toucheront une rente dont le capital leur reviendra...

Ici, Marie-Thérèse recula devant les mots qui lui venaient aux lèvres, et après une hésitation, elle ajouta simplement :

—... plus tard.

Mais le comte avait compris, Il s'emporta :

—Plus tard ! Plus tard ! Dites donc après ma mort ! Car c'est cela que vous avez pensé. Votre haine est si féroce, si prévoyante aussi, que vous refusez à vos filles mêmes le droit de m'être secourables. Elles me veraient ruiné, déshonoré, et voudraient-elles me sauver, qu'elles ne pourraient me tendre la main. Ah ! vous avez bien travaillé, et vous triomphez au-delà de tout espoir Car il ne s'agit plus d'hypothèses : ruiné, déshonoré, je le suis bel et bien dès aujourd'hui, et cela grâce à vous, en qui j'avais tant de confiance !

—Tant de confiance ! C'est-à-dire qu'avec moi, vous vous croyiez tout permis. Elle est si bonne, pensiez-vous, si éprise de moi et par conséquent, si bête !

Vous vous trompiez. Eprise de vous,

bonne et bête, je l'ai été, oui et trop longtemps. Aujourd'hui, c'est fini. Cela vous étonne ? Voilà dix ans pourtant que nous n'avons plus rien de commun. Sous la menace d'un désastre, vos anciens sentiments se réveillent. Les miens dorment toujours sous un amas de déceptions, de rancœurs et de mépris. Je ne vous connais plus.

Debout, frémissante, Marie-Thérèse jetait à son mari stupéfait toute sa souffrance de vingt ans. Il s'inclina et supplia :

—Pardon, Marie-Thérèse, pardon pour des paroles injustes. Je découvre en ce moment l'erreur de toute ma vie et l'énormité de ma dernière faute. Mais vous ne pouvez me condamner sans appel. Songez qu'il y va de notre honneur.

—Croyez-vous ?

—Vous savez bien qu'une dette de jeu est une dette sacrée.

—Plus sacrée que l'avenir même de nos enfants ?

—Mon Dieu ! pourquoi tout pousser au tragique ? L'avenir de nos enfants, comme vous dites, c'est l'avenir, c'est-à-dire une

chose éloignée, incertaine, à laquelle nous avons le temps de songer, que nous avons le temps de préparer. Tandis que mon besoin est immédiat, mon déshonneur imminent... Si, si, vous savez bien que dans notre monde, l'honneur a ses exigences particulières. Les bourgeois s'en moquent, mais c'est notre noblesse, à nous, d'être plus scrupuleux sur ce point. Un homme qui me connaît à peine, me fait crédit parce que je suis de son monde; il accepte que, sans formalité aucune, je contracte envers lui une dette que ne reconnaît pas la loi, mais qui relève de ce tribunal supérieur qu'est le tribunal de l'honneur. Tromper la confiance de cet homme, manquer aux prescriptions de notre code, serait de ma part une félonie. Indigne de reparaitre devant mes pairs, je consentirais peut-être à m'en aller, et pour toujours ; mais ma mort même ne sauverait pas notre maison du déshonneur. Au contraire, en proclamant ma faute, elle vous associerait à ma honte, vous, Marie-Thérèse, vous et vos enfants. Croyez-vous qu'après cela, il vous serait facile de les éta-

blir, même avec la dot ridicule que vous prétendez leur assurer ?

—Je songe surtout à leur assurer du pain.

—Croyez-vous qu'elles en manqueront jamais, même si vous sacrifiez pour moi ces malheureux cinq cent mille francs ? Leur avenir ne me semble pas si compromis. Même, si comme vous le craignez, les jeunes gens de notre monde doivent se montrer plus sensibles à leur pauvreté qu'à leur grâce et à leurs vertus. Antoinette a de la piété, des goûts simples : la vie religieuse la dédommagera de la vie mondaine. Quant à Yvonne, intelligente, hardie comme elle l'est, elle n'aura, croyez-moi, besoin de personne pour se débrouiller. Qu'un Américain se présente, elle fera mieux que lui apporter son nom et sa jeunesse, elle deviendra sa collaboratrice et, au lieu de gaspiller sa fortune, l'aidera à la décupler. Tandis que si, en me discréditant, vous nous enlevez à tous la seule vraie valeur qui nous reste, l'entrée d'Antoinette dans un couvent digne de nous, devient impossible, Yvonne devra renoncer à ses plus légitimes

ambitions, et, en dépit de toute votre sagesse, notre maison cessera d'exister.

—Ainsi ce sera moi la coupable ! protesta Marie-Thérèse révoltée.

—Qui songe à vous accuser ? Nous n'avons pas la même conception de l'honneur, voilà tout.

—Voilà tout ! De quel ton vous avez dit cela ! Comme si le désaccord qui nous a séparés depuis le premier jour ne tenait pas précisément à cette divergence de pensée !... L'honneur ! l'honneur d'un gentilhomme ! Mais ce mot n'a jamais cessé de retentir à mes oreilles d'enfant, et je ne savais pas lire que, grâce aux leçons de mon père, grâce à ses exemples surtout, j'avais de nos obligations une idée complète et magnifique. Ne jamais mentir, ne jamais manquer à un engagement, être d'abord et scrupuleusement fidèle à la loi commune ; puis mettre sa fierté à faire plus qu'on ne doit, avoir des scrupules raffinés et généreux, tendre à se dépasser toujours, cela pour l'honneur du nom et pour le bien des autres ; voilà l'idéal dont on enchantait ma jeunesse ! Hélas ! on ne m'ap-

prit pas en même temps que les mêmes mots n'ont pas le même sens sur toutes les lèvres. Je crus que la noblesse du sang commandait la noblesse de l'âme, et je vous épousai. J'étais si romanesque, dans mon esprit et dans mon cœur, que, refusant de voir la réalité, je souffris longtemps sans comprendre. Cependant l'évidence était là : pour vous, la noblesse confère des privilèges avant d'imposer des devoirs, et, méprisant les scrupules bourgeois, votre aristocratie met son élégance à violer la vulgaire honnêteté. Puis, par vanité, vous vous fabriquez une morale de caste, et vous servez vos préjugés avec une dévotion d'autant plus farouche que vous avez plus effrontément trahi vos devoirs véritables.

— Peste, quel réquisitoire ! goguenarda Elzéar qui voulait en finir.

Mais Marie-Thérèse entendait aller jusqu'au bout. Non qu'elle prît le moindre plaisir à humilier son mari, mais à celui qui l'avait indignement méconnue, elle éprouvait le besoin de se révéler tout entière, et, en même temps, de justifier le refus irréductible qu'elle

opposerait désormais à ses prétentions comme à ses prières.

—Ne plaisantez pas, je vous prie; ne rabaissez pas à une querelle de ménage l'explication suprême qui doit fixer nos destinées à tous ; et si certaines de mes paroles vous sont pénibles, songez au long silence que j'ai su m'imposer malgré bien d'autres souffrances.

Pontailiac, qui s'était levé, se rassit. Il se résignait à une sermonce comme lui en avaient tant infligé jadis sa mère et son oncle l'évêque; et, le souvenir de ces algarades réveillant celui de ses fredaines, la résignation lui devenait facile. Bien plus, se rappelant par quels artifices il transformait en attendrissements les colères, et les menaces en promesses, il se flattait que, satisfaite et fatiguée par son effort oratoire, Marie-Thérèse ne saurait pas résister à l'assaut suprême de ses prières et de ses larmes. Il la laissa donc continuer.

—Nous n'étions pas mariés depuis six mois, que vous retourniez à vos maîtresses. Vous en aviez dans votre monde, vous en aviez

ailleurs. Vous y avez mis d'abord quelque discrétion ; et si vous m'avez alors beaucoup menti, vos mensonges ont dû vous paraître charitables. Puis, quand vous m'avez crue assez indifférente ou assez soumise, vous vous êtes dispensé de toute retenue. Est-ce qu'un gentilhomme doit quelque chose à celle qu'il a daigné prendre pour femme ?—Le serment qu'il lui a prêté devant les hommes et devant Dieu ?—Il importe moins que la promesse d'un collier faite à une fille ou la dette contractée envers le laquais d'un tripot !—Aussi, vous ne vous êtes pas contenté de me trahir, vous m'avez ruinée, vous avez ruiné vos enfants, pour combler des coquines et des aigrefins. Grâce à vous, le vivre, le couvert, et jusqu'à nos menus plaisirs, nous tenons tout de la charité !

Les Pontaillac mendiants, voilà qui doit flatter votre orgueil, vous si chatouilleux sur l'honneur ! Mais non, vous trouvez cela tout naturel. Votre nom, votre prestance, vos succès mondains ne vous permettent-ils pas d'être entretenu à votre tour ? Votre droit vous paraît si évident qu'il supprime, à vos

yeux, celui de tous les autres ; et quand, par miracle, les enfants que vous avez abandonnés pensent sortir de la misère, vous prétendez les dépouiller de nouveau. Que deviendront-ils ensuite ? Que l'une languisse dans un couvent, que l'autre contracte, sous le nom de mariage, un marché déshonorant ; peu vous importe. Vous aurez pu payer vos dettes de jeu ; et vos enfants devront se consoler en pensant que, grâce à leur malheur, leur père peut parader dans les bars à la mode. Cela je ne le permettrai pas ; de cet argent qui ne m'appartient plus déjà, vous n'aurez pas un sou. Mes précautions sont prises, et parce que je vous sais capable de tout, j'en prendrai d'autres, s'il le faut.

Au ton de Marie-Thérèse, à son regard implacable, plus encore qu'à ses paroles elles-mêmes, Elzéar sentit la vanité de tout espoir.

—Alors, c'est votre dernier mot ? fit-il en se levant.

—C'est mon dernier mot.

—C'est bien, je sais ce qu'il me reste à faire.

A son tour, il avait parlé fermement. Marie-Thérèse comprit sa menace et devina

qu'elle était sincère. Cet homme léger, égoïste et vaniteux jusqu'à la cruauté, retrouvait un reste de fierté, et fidèle, dans son erreur même, à sa conception de l'honneur, songeait à mourir.

La Comtesse réprima donc le haussement d'épaule et le sourire dont elle avait failli d'abord exprimer son scepticisme. A plus forte raison, réprouva-t-elle l'espoir de délivrance qui voulait naître en elle. Sûre d'être quitte envers ses enfants, elle se crut tenue encore envers celui dont elle portait le nom.

Elle entrevit un moyen de le sauver. Mais prévoyant ses résistances, elle usa de ruse et affecta de railler.

—Le Comte de Pontaillac ne se tue pas parce qu'il s'est fait gruger dans un tripot par un rastaquouère.

—Un tripot, un rastaquouère ! protesta Pontaillac. Sachez, Madame, que je n'en suis pas encore là. J'ai joué, oui, mais au Cercle Royal, et j'ai pour créancier mon ami le Duc de Montgomery.

Marie-Thérèse tenait le renseignement qui

lui était nécessaire ; mais fidèle à sa tactique, elle répondit négligemment :

—D'ailleurs, peu importe. De toute façon, n'est-ce pas, vous avez vingt-quatre heures ?

—Vingt-quatre heures juste.

—Demeurez donc tranquille.

—Que prétendez-vous faire ?

—Moi, rien.

—Alors ?

—Qui sait ? On a vu s'arranger tant de choses !. . .

Et se dérochant à toute explication, elle laissa son mari sur cet espoir incertain.

* * *

Rentrée chez elle, elle écrivit en hâte deux pneumatiques, l'un pour son notaire, l'autre pour proposer un rendez-vous au duc de Montgomerrie.

Puis elle se rendit à l'église où, non contente de confier à Dieu sa misère, elle implora la lumière et la force nécessaires pour accomplir ces devoirs contradictoires, défendre ses enfants contre leur père, et ne pas réduire au désespoir le père qui les voulait ruiner.

De son côté, Elzéar ne rêva pas longtemps aux paroles de sa femme. Plus qu'à ses conseils énigmatiques, il s'attacha à ses menaces, à son refus et résolut d'agir par lui-même, dût-il recourir aux mesures les plus hasardeuses.

Pas un instant, en effet, il n'admit l'idée d'un arrangement avec son créancier. Avouer simplement sa misère et solliciter une remise était insupportable à son orgueil. Manquer délibérément à un engagement qu'il n'avait pas le droit de prendre, mais qui ne l'obligeait pas moins, lui semblait une forfaiture. Et quelles conséquences : affiché à la porte de son Cercle, chassé comme un tricheur, ou du moins invité à une démission hypocrite ! Quelle honte ! Eloigné du "Royal", il lui restait bien le Petit Club, où l'on feindrait peut-être d'ignorer l'affaire, où l'on se contenterait, peut-être, d'une absence momentanée.

Mais trop de ses amis faisaient, comme lui, partie des deux cercles. Officiellement ignorée, son affaire serait connue de tous ; et, à défaut d'exécution publique, la réserve universelle, le vide qu'on ferait autour de lui de-

viendraient pour lui un odieux supplice de tous les instants. Pour y échapper, il ne reculerait devant rien ; et si la nécessité l'entraînait au delà de certaines limites, ceux-là l'ignoraient, et au besoin l'absoudraient, qui ne sauraient, au contraire, supporter la moindre atteinte aux prescriptions de l'honneur mondain . . . Que s'il échouait malgré tout, le sacrifice suprême le sauverait de la honte et l'imposerait peut-être même au respect de ses collègues.

Sa résolution prise, il se mit à l'œuvre.

Il recourut d'abord à ses filles, comptant qu'elles interviendraient auprès de leur mère, ou qu'elles pourraient elles-mêmes prendre, en sa faveur, je ne sais quelles mesures extrêmes.

Yvonne le reçut assez mal, en fille avertie des désordres paternels et lasse d'en subir les conséquences.

Antoinette fut plus compatissante : elle pleura, lui offrit ses économies de petite fille, mais dut se déclarer impuissante à faire davantage. Elle ignorait les arrangements conclus par sa mère en sa faveur même ; quant

à une démarche conciliatrice, elle la savait à l'avance aussi inutile que douloureuse.

Pontailiac dut se rendre à ses raisons. Il s'en irrita cependant, et confondit dans le même reproche d'ingratitude la charitable Antoinette et l'indocile Yvonne.

Rentré dans sa chambre, il dressa un inventaire rapide de ses biens personnels : meubles, tapis, tableaux, bijoux, livres, armes, souvenirs de toutes espèces et, par téléphone, sollicita la visite d'un antiquaire.

Celui-ci, habitué à flairer les désastres, fit des offres dérisoires, et Pontailiac, malgré son angoisse croissante, l'éconduisit rudement.

Et ce fut la course folle à travers Paris. Brocanteurs, agents d'affaires véreux, usuriers, vieux camarades de plaisir devant qui il pouvait ne pas rougir, anciennes amies qu'il imaginait reconnaissantes et crédules : il frappa à toutes les portes et, dans la diversité des accueils, subit partout le même échec. A quatre heures du soir, il ne pouvait compter sur cent mille francs.

Il se résolut alors à une démarche désespérée. Revenu chez lui, il écrivit longtemps,

avec un soin minutieux, déchirant toute une série de feuilles qu'il brûlait aussitôt. Enfin, il parut avoir trouvé la formule qu'il cherchait, scella l'enveloppe d'un gros cachet où les armes des Montalban s'accolaient à celles des Pontaillac, sortit de nouveau, et, d'un pas délibéré, se rendit chez le notaire de sa femme.

En route, il s'efforça de ne penser à rien, et se redressant de toute sa taille, bombant le torse, il fredonna un refrain à la mode. En arrivant chez maître Tabourin, il était bien un peu pâle, mais ni sa main ni sa voix ne tremblaient quand il tendit sa lettre au caissier, avec ces simples mots : De la part de la Comtesse de Pontaillac.

Le caissier, ayant lu la lettre, la porta à son patron. Celui-ci vint aussitôt à la rencontre de son client et l'introduisit dans son cabinet, dont il ferma soigneusement la double porte. Puis, s'abstenant de toute question, comme de tout commentaire, il déclara simplement :

“Monsieur le Comte, j'ai le regret de vous informer que, faute de disponibilités, Madame la Comtesse a dû, depuis vingt-quatre heures, suspendre tous ses paiements.”

Et sans laisser à Pontaillac le temps d'une réplique, il le reconduisait jusqu'à la porte de l'étude avec toutes les marques d'un parfait respect.

Dans la rue, Elzéar demeura d'abord atterré ; puis une colère sourde gronda en lui. Ainsi on le traitait comme un voleur ! Car il n'admettait pas que Marie-Thérèse fut réduite à laisser protester les traites de ses fournisseurs, ni qu'elle eût, dans la journée même, employé ou aliéné toutes ses ressources. Elle avait donné des ordres contre lui, contre lui seul. Le notaire, qui avait effecté tant de déférence, savait qui il était, ce qu'il voulait et par quels moyens. Aussi de quel air insolent lui avait-il débité la formule mensongère qui achevait sa ruine ! Vouloir, à tout prix, échapper au mépris de ses pairs et encourir celui d'un tabellion, quelle misère ! Et c'est sa femme qui lui valait cette avanie !... Il lui en voulait de la trouver si cruellement prévoyante, si habilement impitoyable, elle qui avait été si longtemps tout aveuglement, tendresse et docilité, et de qui, quelques heures plus tôt, il attendait son salut.

Il en frémissait encore quand, à l'heure du dîner, il franchit la porte de son hôtel. Mais il se rappela les conseils de patience, les assurances vagues que Marie-Thérèse, après l'avoir si durement traité, avait fini par lui prodiguer, et son optimisme de vieil enfant gâté reprenant le dessus, il s'imposa de demeurer calme et, au besoin, souriant.

De fait, le valet de chambre qui vint préparer son habit, l'informa que Madame la Comtesse, invitée à l'Opéra et désireuse de causer avec lui avant de partir, le priaient de vouloir être très exact pour le dîner.

Que sa femme allât au théâtre en un pareil jour ; qu'elle voulut d'abord lui parler, voilà qui était de bon augure. Aussi, apporta-t-il à sa toilette des soins complaisants et parut-il tout ragaillardi, quand il entra dans la salle à manger.

Le repas cependant fut pénible. La comtesse paraissait sans inquiétude et sans colère. Mais Yvonne et Antoinette, encore sous l'émotion du matin, dissimulaient mal, l'une son hostilité, l'autre sa tristesse. Leur

attitude agaça Pontaillac, qui n'acceptait pas d'être jugé par des petites filles. Il affecta une gaieté désinvolte qui froissa sa femme. Devant cette désapprobation nouvelle, il finit par garder le silence.

Heureusement le service fut rapide et les deux époux se retrouvèrent bientôt dans ce petit salon qui, quelques heures auparavant, les avaient vus si violemment aux prises.

De lourds rideaux damassés tombaient des hautes fenêtres, de grosses bûches flambaient dans la cheminée pétillante, de délicats abat-jours tamisaient la lumière, l'arôme du café brûlant s'exhalait des tasses fines : tout cela donnait une impression de confort solide et d'absolue sécurité. Enfoncé dans une bergère, Elzéar jouissait de ce bien-être avec l'entière certitude que Marie-Thérèse allait lui apporter les paroles du salut.

Il n'attendit pas longtemps.

—J'ai commandé une voiture pour neuf heures. Voulez-vous que je vous dépose au Royal en passant ?

Et sur un geste de son mari :

—Car vous allez au Cercle comme d'habi-

tude, n'est-ce pas ? Vous êtes sûr, en tout cas, d'y trouver le seul accueil qui vous convienne.

—Mais Montgomery ?

—Vous ne lui devez plus rien. On le sait au Royal. Vous pouvez, je le répète, y retourner la tête haute.

Si convaincu qu'il fût d'avoir droit à tous les sacrifices, et si habitué à une chance toujours fidèle, Pontaillac ne s'attendait pas, de Marie-Thérèse, à un revirement si complet et si généreux. Une joie immense et, après l'angoisse du désastre, l'orgueil de connaître une fois de plus la victoire, le poussèrent à un élan de gratitude.

—Vous avez fait cela, Marie-Thérèse ! Vous avez eu pitié de moi, vous m'avez sauvé ! Comment reconnaitrai-je jamais ?...

Et d'un geste qu'elle ne put prévenir, il porta à ses lèvres les mains qui avaient perdu l'habitude de se tendre vers lui.

Elle repoussa bien vite cet hommage qui s'égarait.

—Ne vous méprenez pas, protesta-t-elle. J'ai fait pour vous tout ce que je devais. Je vous ai sauvé, je crois, de ce que vous consi-

dériez comme un déshonneur. Mais je n'ai rien fait, absolument rien, que pût m'interdire l'intérêt des miens. La situation de nos enfants reste ce soir ce qu'elle était ce matin. Ne me remerciez donc pas de ce qui, à vos yeux, était un sacrifice nécessaire, mais qui m'apparaissait, à moi, comme une inexcusable trahison.

Stupéfait, Pontaillac n'eut d'abord pas la force de demander des éclaircissements. Marie-Thérèse continua :

—Ce n'est pas tout. Votre dernier accident m'impose une résolution à laquelle je songeais depuis longtemps, mais devant laquelle je reculais toujours à cause de vous.

Nous allons quitter Paris, nous y menons une existence médiocre, pénible pour tous, dangereuse pour vous ; vos filles ne sauraient y trouver un établissement convenable, et moi je suis lasse d'y faire les gestes d'une situation qui n'est pas la nôtre. J'ai trouvé en Gascogne un domaine suffisant ; nous y vivrons à l'aise ; Yvonne et Antoinette y prendront les habitudes qui doivent devenir les leurs ; peut-être rencontreront-elles, là-bas, de braves

gentilshommes capables de les apprécier. . Quant à nous, nous pourrions y retrouver le repos, peut-être plus, si vous vouliez. Voilà ce que je vous offre.

Libre à vous d'accepter. Pour moi mon parti est pris, et, à Pâques prochain, les enfants et moi serons à Montalban.

Sous cette parole froide, Pontaillac avait retrouvé ses esprits. Mais il ne s'appliqua pas à discuter une résolution qu'il sentait inébranlable. D'ailleurs que lui importait un avenir éloigné? Une seule question le préoccupait, d'un intérêt immédiat, urgent: comment Marie-Thérèse avait-elle pu désintéresser Montgomery sans aliéner une parcelle de son avoir? — Par quel prodige admirable, ou par quel subterfuge inquiétant s'était-elle procuré une somme aussi considérable? A moins que...

Il se refusa à une plus longue incertitude.

— Marie-Thérèse, dit-il, vous réglerez à votre guise votre existence et celle de vos enfants. Pour moi, j'ai le temps d'y songer. Aujourd'hui, une seule chose m'importe, que

j'ai le droit de savoir, que vous avez le devoir de me faire connaître sans restriction.

Hier, j'ai contracté une dette considérable.

Aujourd'hui, j'en suis, dites-vous, libéré. Je vous crois sur parole et ne veux pas d'autre preuve.

—En voici une pourtant, répondit-elle.

Et elle lui tendit un acquit parfaitement régulier, signé Montgomery.

—Cette preuve, insista Pontaillac, ne fait qu'aviver mon désir de savoir. Comment avez-vous pu vous acquitter ? Vous ne disposez d'aucun capital. Vous avez donc dû emprunter. A qui ? A qui, je vous le demande. Je veux savoir de qui je suis le débiteur.

—Vous n'êtes le débiteur de personne.

—Vous ou moi, c'est la même chose.

—Non.

—Si, puisque vous portez mon nom. Vos dettes sont les miennes.

—Ne cherchez pas, je vous prie, à rétablir une communauté supprimée depuis longtemps. Entre nous, il n'y a plus rien de commun que les apparences. Et encore, personne ne s'y trompe. Si, par respect pour le nom de mes

enfants, j'ai tenu à vous épargner une fâcheuse affaire, faites moi l'honneur de penser que je n'ai pas eu recours à des moyens déshonorants.

— Alors pourquoi les taire ?

— Je ne vous dois aucun compte.

— Je n'accepte pas de l'argent sans avoir d'où il vient.

— Vous n'avez pas été toujours si scrupuleux.

— Pardon, j'ai pu emprunter, j'ai pu vivre de complaisances généreuses...

— Dites d'aumônes.

— Je n'ai jamais rien fait qui ne fût admis dans notre monde. Mes sottises ont été sottises de gentilhomme; et quand elles m'ont obligé à recevoir des services, ceux qui m'ont aidé l'ont toujours fait en connaissance de cause, et j'ai toujours su de qui j'étais l'obligé. Je ne recevrai pas aujourd'hui un secours anonyme.

— Ce secours vous vient de moi.

— Par des voies que j'ignore.

— Les supposez-vous coupables ?

Il n'osa pas répondre d'abord, puis devant le silence persistant de Marie-Thérèse, il ne se posséda plus.

—Vous ne me ferez pas croire que votre famille est intervenue en ma faveur. Elle me hait trop pour cela. Et puis, vous me l'auriez dit, trop contente de m'écraser sous la magnanimité des vôtres. Il vous a donc fallu emprunter. Mais à qui? Une si forte somme! en si peu d'heures! avec si peu de garanties! On sait bien que vous ne pourrez jamais payer. Alors? Alors?...

—Et cependant ce reçu est là, régulier, signé Montgomery...

A peine ce nom prononcé, Pontaillac s'arrêta comme illuminé d'une clarté soudaine, puis repartit violemment:

—Le voilà le mot de l'énigme, mais le voilà! C'est lui, Montgomery. Il a signé sans avoir rien reçu, parce qu'il ne pouvait rien recevoir. Il a signé pour vous plaire. Je ne puis cependant pas supposer... Non, vous êtes incapable...

Si fugitif qu'eût été le soupçon, si hâtive la rétractation, Marie-Thérèse s'était dressée toute pâle.

—Misérable ! cria-t-elle.

Cette protestation acheva de convaincre

Pontaillac; mais rassuré sur un point, il sentait s'aviver, s'exaspérer d'autres inquiétudes.

—Oui, vous êtes au-dessus de cela, je le sais, je le répète. Mais alors, comment avez-vous fait ?

Vous seriez-vous abaisser à prier ? Auriez-vous livré le secret de ma misère ? Vous n'en aviez pas le droit.

Marie-Thérèse comprit qu'il valait mieux en finir par une explication totale.

—J'avais le droit et le devoir de ne pas vous laisser compromettre l'avenir de nos enfants; et, à vos criminelles fantaisies, j'ai opposé une résistance que vous avez pu apprécier. Mais j'avais le droit, peut-être encore le devoir, de vous arracher à vous-même; et c'est pourquoi je veux vous organiser, loin de Paris, l'existence digne et calme qui convient à notre âge, à notre situation. Mais je voudrais que vous quittiez Paris la tête haute, et, sans croire comme vous à la gravité d'un incident de cercle, j'ai voulu vous libérer de toute obligation, même imaginaire.

—Vous avez eu une belle idée!

—Je n'avais pas le choix. D'ailleurs, qu'ai-je

fait de déshonorant ou même d'incorrect? Montgomery est un vieil ami de la famille. Il m'a connue toute jeune, presque enfant.

—Et vous avez pleuré devant lui.

—Oh! je vous en prie, cette démarche me fut assez pénible, pour que vous n'en dénaturiez pas le caractère. Je l'ai faite pour vous.

—Oui, mais en étalant vos griefs contre moi.

—Je n'ai pas eu cette peine. Vous vous êtes assez peu gêné jadis. Montgomery, comme tout le monde, sait parfaitement ce que furent votre vie et ses conséquences pour nous. Aussi a-t-il, dès le premier mot, deviné l'objet de ma démarche ; il a compris même quelle responsabilité il avait contractée en s'associant hier à votre folie.

—C'était son droit de jouer avec moi.

—Non, puisqu'il vous savait ruiné. Vous exposer, même de votre plein gré, à une catastrophe où des innocents s'abîmeraient avec vous, c'est une faute qu'un gentilhomme aurait dû s'interdire.

—Voilà des idées nouvelles!

—Ce sont celles de Montgomery.

—Les aurait-il eues sans vous ?

—Peut-être ma démarche a-t-elle réveillé sa conscience. Mais autant que par amitié pour nous, c'est pour réparer son erreur qu'il a renoncé à un droit absolu. Sa résolution l'honore...

—En me déshonorant.

—Vous divaguez.

—Montgomery se figure que j'ai joué de vous.

—Il sait que vous ignoriez ma démarche.

—Il a fait semblant de le croire. Mais comment pourrait-il admettre que vous ayez osé pareille chose à mon insu ? Comment pourrait-il croire que je resterai jusqu'au bout dans l'ignorance ? que je pousserai l'aveuglement jusqu'à ne demander aucune explication, ou la faiblesse jusqu'à profiter d'un pareil compromis ? Et maintenant que je sais, comment reparaître devant lui ? Feindre de ne rien savoir, quelle lâcheté ? Remercier, quelle humiliation ! Mieux vaut la mort!...

Devant cette obstination, orgueilleuse et stupide, d'Elzéar à méconnaître à la fois son devoir et son intérêt véritables, Marie-Thérèse pensa se décourager. Epuisée, désarmée, elle se

tut et ferma les yeux, pendant que son mari, mâchonnant un cigare, tisonnait les bûches presque éteintes. Mais elle se rappela sa méditation du matin à l'église, les conseils de son directeur, et sa propre résolutoin de ne pas abandonner l'âme dont elle demeurerait la seule gardienne.

—Elzéar, reprit-elle, avec une gravité qui le fit tressaillir, ne prolongeons pas ce soir une discussion inutile. Mais si, après l'accueil que je vous ai fait ce matin, je n'ai pas cru pouvoir me désintéresser de vous; si, pour vous, j'ai tenté une démarche singulièrement pénible à ma fierté; si, ce soir encore, malgré votre persistante injustice envers moi, malgré votre indifférence pour vos enfants, je vous parle sans colère, croyez à la gravité de mes raisons et daignez me faire confiance.

Ces raisons, elle n'osait les formuler explicitement. Son souci chrétien d'une âme en danger toucherait peu son mari; elle-même taxait encore de faiblesse la pitié plus humaine qui renaissait en son cœur, et se refusait à une confiance au moins prématurée. Mais dans son regard, dans son geste, dans son

intonation, elle tâcha de mettre toute sa force persuasive :

—Ce que j'ai fait, acceptez-le pour aujourd'hui. Retournez au cercle pour sauver les apparences. Puis, dans quelques jours, venez avec nous à la campagne. Je ne vous importunerai pas; vous réfléchirez, et vous comprendrez sans doute que le moment est venu pour nous du repos et de la paix.

Elle évita les mots trop précis: la vieillesse, la mort. Mais la gravité de son accent fit impression sur Pontaillac. En lui-même, il murmura: "Qui sait?" et demeura un instant rêveur.

A réfléchir aux conseils de sa femme, il reconnut qu'il ne pouvait se dispenser de paraître au cercle. Quelque dut être l'avenir, il fallait utiliser et fortifier en même temps la situation créée en sa faveur par Marie-Thérèse et Montgomery. Il monta donc dans le coupé qui devait conduire sa femme à l'Opéra et se fit arrêter rue Royale.

Mais, au moment de franchir le seuil étincelant de lumière et gardé par des valets en culotte courte, il pensa commettre une

déloyauté. Ce club, dont il avait, en fait, violé les règlements, il n'avait plus le droit d'y pénétrer. Il bénéficiait aujourd'hui d'un subterfuge ; mais le jour où percerait la vérité, il n'aurait plus qu'à s'enfuir, s'il ne voulait pas se faire chasser . . .

A cette idée d'un scandale possible, il faillit rebrousser chemin ; mais une force instinctive triompha de son préjugé. Honteux, anxieux, il voulait sauver la face, quitte à se juger ensuite et à s'exécuter lui-même.

Il entra dans la salle de lecture, serra quelques mains, parcourut un journal du soir, passa à la bibliothèque, au billard, à la salle de jeu, mais sans s'arrêter nulle part. Il redoutait la rencontre de Montgomery et les soupçons de tous. Qui pouvait admettre que cet homme ruiné eût pu, dans les vingt-quatre heures, acquitter une dette d'un demi-million ? Il ne se faisait aucune illusion sur l'étonnement que devait provoquer sa présence. Quelques questions banales sur sa santé lui parurent d'indiscrètes allusions à la fatigue, aux émotions de la nuit précédente ; les poignées de main de quelques vieux camarades lui

parurent, les unes trop énergiques pour ne pas ressembler à d'ironiques félicitations, les autres trop molles pour ne pas exprimer la gêne et la désapprobation. Il faillit provoquer un jeune homme inconnu dont le regard l'effleura. Et toujours, dans chaque coin de salle, à chaque tournant de porte, il croyait apercevoir Montgomery, insupportable de condescendance ou déconcertant d'ignorance affectée. Il n'y put tenir et après une dernière station dans un salon presque désert, il partit, d'autant plus raide qu'il avait plus envie de courber la tête.

Il erra par les Champs-Élysées, furieux tout ensemble et désespéré. Pour la première fois de sa vie, il se sentait devant l'irréparable; et l'effondrement de sa situation mondaine lui paraissait plus grave qu'autrefois la ruine des siens, plus douloureux que jadis la mort du tout petit bambin qui aurait dû perpétuer son nom. Mais de sa déchéance, il accusait plus l'impitoyable égoïsme de sa femme que sa propre aberration. Même coupable, il se croyait des droits imprescriptibles; et du châ-timent le plus naturel, le plus indulgent aussi,

il s'indignait comme d'une injustice monstrueuse.

Par la grande avenue, les autos roulaient brillantes et silencieuses, évoquant aux yeux de Pontaillac toute une vie de splendeur et de plaisirs : théâtres, soupers, fourrures, bijoux, retours alanguis sur des coussins moelleux et parfumés.

Et, brusquement, une autre vision surgit devant lui : là-bas, dans le Midi, une gentilhommière pareille à une grande ferme, perchée sur un roc aride, et là, loin de tout, une existence pauvre et morne, parmi des hobereaux sans élégance.

Un passé prestigieux à jamais aboli, un avenir funèbre... Ce contraste lui fut si douloureux qu'en franchissant le pont de la Concorde, il entendit l'appel de l'eau noire et profonde.

Mais plus que l'horreur physique devant le froid et l'asphyxie, il éprouva la répugnance du gentilhomme devant un suicide sans distinction et forcément scandaleux. Il rentra chez lui, fit quelques rangements, écrivit deux ou trois lettres et, dans sa tasse de tilleul

journalière, versa quelques gouttes d'un mélange calmant.

Le lendemain, il ne se réveilla pas. Faute d'autres indices, le médecin conclut à une syncope cardiaque.

Cette mort subite provoqua bien quelques commentaires. Seul Montgomery sut toute la vérité, en recevant ce billet où le même homme qui avait violé les serments les plus sacrés, réduit les siens à la misère et finalement reculé devant une expiation facile, s'efforçait de faire revivre son aristocratique fierté :

Mon cher ami,

Sur l'intervention de Madame de Pontaillac, vous avez cru devoir m'accorder un traitement auquel je n'avais pas droit. Sans m'expliquer clairement les motifs de votre indulgence, je tiens à vous remercier. Mais je tiens plus encore à spécifier que j'ignorais, que je regrette et désapprouve la démarche tentée en ma faveur.

Il ne m'appartient pas, il est vrai, d'en supprimer les conséquences publiques. Mais je puis en refuser le bénéfice. C'est ce que je

fais en disparaissant sans bruit, et avec le seul regret d'avoir manqué au code qui, dans notre monde, règle les rapports des honnêtes gens. On m'a reproché d'avoir mal vécu ; vous êtes témoin que j'aurai su bien mourir.

Pontailiac.

Tant de délicatesse émut Montgomery qui se promet de réhabiliter discrètement la mémoire de cet ami méconnu.

Quand il s'en ouvrit à Marie-Thérèse, elle ne le détourna pas de son projet. Et pourtant à son tourment de veuve chrétienne, s'ajoutait la douleur d'avoir reçu comme adieu suprême une lettre où Elzéar-Melchior-Renaud, comte de Pontailiac, injurait "l'épouse vindicative et les filles ingrates" qui l'avaient trahi, et les accablait sous sa malédiction de gentilhomme seul fidèle à l'honneur !

L'Expiation

L'EXPIATION

Louis Dorfeuil était un homme heureux. A trente cinq ans, il avait acquis fortune et notoriété. A quarante, il allait entrer à l'Académie Française avec la même aisance que dans un salon. Journaliste spirituel, conteur aimable et libertin, il avait, de bonne heure, mérité la faveur du Boulevard ; ancien élève des Dominicains, il avait assez lestement dépouillé sa jeunesse cléricale pour gagner la confiance du monde officiel, cependant que, par prévoyance, il consentait à figurer sur la liste des "Anciens de Sorrèze".

Surtout il avait su gagner le cœur des femmes. Romancier, chroniqueur, dramaturge à l'occasion, il n'avait jamais écrit que d'elles et pour elles. Il connaissait leurs besoins, leurs vertus légères et leurs charmants défauts. A s'informer d'elles, il apportait la méthode et les scrupules d'un savant, passant du cabinet de toilette au salon et à la chambre à coucher, les suivant chez la modiste, chez le pâtissier, au champ de courses, au

théâtre et même au confessionnal. Il y avait en lui du couturier, du médecin et du directeur de conscience.

A l'observation patiente, il joignait l'expérimentation personnelle, et les aventures, pour lui, succédaient aux aventures. Il en parlait d'ailleurs avec modestie. "Je m'informe, disait-il, tout simplement."

Si désintéressée qu'elle fût, sa curiosité de moraliste faillit lui coûter cher. Un de ses "sujets", délaissé pour un autre, commit l'indiscrétion de décharger sur lui son revolver. Il en fut quitte pour une légère blessure. Son courrier sentimental s'en accrût d'autant et, d'autant, le tirage de ses livres.

Cependant des esprits maussades protestaient contre un succès qu'ils jugeaient scandaleux. Les grâces de Dorfeuil leur paraissaient apprêtées, ses contes un peu grêles, sa psychologie superficielle, son libertinage déplaisant.

—"Trop d'alcôves et trop de soutanes", grogna l'un d'eux.

Le mot fit fortune. Un danger menaçait, auquel Louis Dorfeuil s'empressa de parer.

Il ne renonça pas à ses sujets favoris, mais modifia légèrement sa manière. Aux récits précieux et aguichants il substitua une suite de considérations. Il avait été le romancier de "Madame" ; il en devint le moraliste. Il disserta de tout : des fiançailles et du tennis, des suffragettes et de la mode, des messes d'enterrement et du tango ; et toujours avec des sourires béats et des clignements d'yeux équivoques. Il jouait les Jean-Jacques en se souvenant de Crébillon fils. De bonnes âmes s'y laissaient prendre. Les "billets" de l'Oncle Louis pénétrèrent dans les familles.

En même temps, Dorfeuil opérait une demi-conversion politique.

Le même immeuble abritait deux journaux ennemis : "Le Républicain", feuille radicale où Dorfeuil collaborait depuis ses débuts, et "La Tradition", organe de la "Société" bien-pensante. Un jour, l'écrivain se trompa d'étage. L'accueil que firent au grand confrère ses adversaires de la veille l'obligea à la même courtoisie. Il revint et finit par rester, non sans avoir obtenu la permission de monter, parfois, à l'étage supérieur, saluer ses

anciens amis. Et tout le monde fut content. Dorfeuil restait ferme républicain, voire fort laïque. Mais il avait du monde et se piquait de conciliation. C'est ainsi que, dans une série de romans historiques, il narra longuement les faiblesses amoureuses de nobles dames, pour mieux faire admirer ensuite les conversions austères où s'abîmait leur âge mûr.

Sur ces entrefaites, un changement considérable s'opéra dans sa vie. Sa femme,—une amie d'enfance plus dévouée qu'intelligente, et qui avait payé cher l'honneur de devenir Madame Dorfeuil,—mourut juste au moment où ses humbles soins ne pouvaient suffire à la fortune du Maître. Il la pleura convenablement ; plaça comme interne chez les Pères le garçonnet sur qui elle avait concentré sa tendresse dédaignée par ailleurs et, après un an de recueillement, chercha l'établissement qui fixerait sa situation mondaine.

La Providence mit sur sa route une jeune fille appartenant à une très ancienne et très riche famille de la bourgeoisie parisienne. Elle lui témoigna son admiration ; il lui fit la grâce de l'épouser.

Le mariage eut lieu à Saint-Augustin avec une solennité de bon goût. Pas trop de monde, mais l'élite de la Littérature, de la Politique et de la Ville. Pas d'orchestre théâtral, mais de belle musique religieuse. Enfin, pour louer le talent de Dorfeuil, l'Evêque de Monte-Carlo usa de périphrases diplomatiques ; pour demander à Dieu l'évolution totale que permettait d'espérer déjà plus d'un heureux symptôme,—dont ce mariage même,—il trouva des invocations discrètes et pressantes.

Dorfeuil sortit de l'église consacré pour le monde. Il n'y eut pas de salon bien pensant dont il ne devînt le "grand homme", pas d'œuvre distinguée pour quoi on ne sollicitât son patronage. Il répondait à toutes les demandes, acceptait toutes les corvées, prodiguait aux belles dames en mal de bienfaisance la même éloquence douceuse, les mêmes grâces artificielles dont il célébrait naguère "*la Femme Emancipée*" et les "*Epouses de demain*".

Dans cette tâche, sa femme l'aidait avec un enthousiasme docile. Chrétienne sincère, en-

core qu'un peu superficielle, elle trouvait à se dépenser pour les autres, la satisfaction d'une bonté réelle, d'une inconsciente vanité, et d'une activité par ailleurs sans emploi. Trop jeune pour prétendre à une présidence, elle était, ici et là, la secrétaire la plus ponctuelle, la trésorière la plus généreuse. Autant que les pauvres, tant de zèle servait Dorfeuill lui même. Les chanoines les plus défiants, les douairières les plus renfrognées oublièrent peu à peu l'écrivain scandaleux pour ne plus voir en lui que l'époux de cette chère petite Marie Saint-Ange.

Son fils lui-même devenait, sans le savoir, le collaborateur de sa fortune. Elève de "Seconde" au collège Saint-François-Xavier, il n'était pas seulement un excellent enfant, laborieux et discipliné. Elevé par une mère que l'épreuve avait conduite à une dévotion vraie, il gardait à quatorze ans son innocence première et la plus édifiante dévotion. Congréganiste de la Sainte Vierge, il tenait également à honneur de servir la Messe ou de porter l'encens ; et quand, vêtu de la soutane rouge et du rochet brodé, François Dorfeuill

se prosternait devant l'autel, les jeunes Pères admiraient les insondables desseins de la Providence qui, à un des grands corrupteurs du siècle, donnait pour fils un jeune lévite digne de Samuel.

Quant à Dorfeuil, le succès l'encourageait à la sincérité, et il commençait à prendre au sérieux les idées qu'il défendait depuis plusieurs années.

De petits journaux s'avisèrent bien de railler ce qu'ils appelaient sa grande conversion; mais il haussa les épaules et, se targuant de demeurer fidèle à lui-même, rappela que dès, son premier roman—"*Libre Amour*", il s'était posé en moraliste. Moraliste indépendant, mais enfin, moraliste.

Le sophisme eut du succès. Une bonne feuille n'hésita pas à ranger l'auteur de "*l'Emancipée*", parmi les apologistes du dehors; et quand un fauteuil devint vacant à l'Académie Française, les journaux de droite opposèrent sa candidature à celle de Mr Henri Latour, ancien Président du Conseil et franc-maçon notoire. Ils réussirent même à évincer Mr Terrenoire, géologue

éminent, écrivain remarquable, mais dont le catholicisme trop accentué empêcherait certains modérés de faire bloc contre le candidat d'extrême-gauche.

Cette combinaison savante irrita un vieux pamphlétaire dont la verve intransigeante n'épargnait les politiciens d'aucun clan; et la veille même de l'élection, il lança contre Dorfeuil une brochure virulente. Non content de démasquer la fausse bonhomie du personnage, d'étaler l'immoralité perfide de son œuvre entière, et de secouer vigoureusement les habiles ou les aveugles qui se faisaient ses complices, il dénonçait ce qu'il appelait le chef-d'œuvre inconnu. "Consultez, disait-il, les catalogues réservés à certains "curieux"; en bonne place, vous y trouverez toujours "Dames et Demoiselles, récits galants du page Amaury". Ce qu'est ce livre livre? Du Brantôme modernisé, le raffinement dans l'infamie. Et qui, le page Amaury? Mais M. Louis Dorfeuil, hier marié par Mgr de Haumont, aujourd'hui patronné par le prince d'Offroy. Et ne croyez pas à un péché de jeunesse. M. Dor-

feuil ne renie pas son passé; il en vit. Grâce à une publicité spéciale "Dames et Demoiselles" ont atteint le centième mille, et l'on parle pour demain—après l'Académie—d'une édition illustrée dont les bibliophiles se promettent les plus pures délices .

"Les honnêtes gens finiront-ils par comprendre, ou verrons-nous le page Amaury distribuer des prix de vertu à d'innocentes religieuses?"

L'article fut distribué à profusion. Chaque académicien reçut, en même temps, un exemplaire de "Dames et Demoiselles", et, pendant quelques heures, ce fut un beau scandale.

Un communiqué dédaigneux rassura, dès le soir même, les consciences inquiètes.

Depuis leur apparition première, "Dames et Demoiselles" n'appartenaient plus à l'auteur mais à l'éditeur, qui en disposait à son gré. Quant à ses "droits" le page Amaury en faisait l'usage qui lui plaisait, tel peut-être cependant qu'il forcerait au respect les plus rigoureux censeurs.

Pour avoir su se défendre si discrètement,

Louis Dorfeuil perdit à peine deux ou trois voix; et pour avoir été plus violemment combattu, son succès prit les proportions d'un triomphe.

Dans le petit hôtel encombré d'amis, de chers confrères et de journalistes, il buvait les compliments et rêvait déjà au grand jour de sa réception. Pourtant un étonnement, un regret percèrent peu à peu dans son regard. Aux félicitations dont on l'accablait, manquaient celles qui eussent été le plus chères à son orgueil paternel, les félicitations de son fils. Depuis la première heure, d'ailleurs, il était inquiet. La veille au soir, François était revenu du collège l'air sombre et contraint. Le matin, il avait prétexté une migraine pour ne pas descendre; à midi il avait fait une apparition fugitive. Depuis, il demeurait invisible... Que les vicissitudes de l'élection eussent ému l'enfant jusqu'au malaise, le nouvel académicien ne pouvait qu'en être flatté. Mais, depuis?... Comment pouvait-il ignorer une victoire dont le tapage emplissait la maison tout entière? Le dépit, puis l'inquiétude s'em-

parèrent de Dorfeuil. Il voulut en avoir le cœur net et, ses admirateurs partis, il se précipita vers la chambre où se dérobait son fils.

L'enfant était à son bureau, près de la fenêtre, penché sur une lecture. Au bruit de la porte ouverte, il sursauta, enfouit brusquement un livre dans une poche intérieure et, voyant son père, demeura stupide. La figure rouge, les veines battantes, il baissait la tête.

Une minute, Dorfeuil resta lui-même silencieux devant une attitude qui le déconcertait. Puis, brusquement :

—Que faisais-tu là ?

—Rien. Je regardais par la fenêtre.

—Pardon... Tu lisais... Je t'ai vu et tu as caché le livre dans ta veste.

—Je t'assure...

—Assez de mensonges ! Et donne-moi ce livre...

La stupeur de François s'était changée en résistance hostile. Le front bas et plissé, le regard dur, il semblait un petit animal traqué.

Son père s'oublia jusqu'à le menacer.

Alors l'enfant releva la tête et, sans un mot, d'un geste brusque où il y avait de la honte et du défi, il tendit le livre à Dorfeuil.

Celui-ci pâlit. Il avait reconnu "Dames et Demoiselles" et, dépassant les premières pages, le pamphlet dénonciateur.

—Qui t'a donné cela, cria-t-il?

—Un camarade, confessa l'enfant.

—Ah! les misérables, protesta l'académicien, oubliant sa propre hypocrisie et rendant responsable de son humiliation paternelle ceux-là seuls qui, derrière le page Amaury, osaient démasquer Louis Dorfeuil.

Il s'effondra dans un fauteuil; un lourd silence plana sur ce père et ce fils entre qui la confiance venait de mourir.

Le père, d'ailleurs, ne pleurait pas l'innocence souillée de son fils et souillée par lui. La souffrance même de l'enfant ne le préoccupait guère. Il se songeait qu'à son prestige compromis, à la cruauté de l'outrage qui le frappait en pleine gloire. Puis, avec une légèreté qu'il prenait pour de la sagesse, il s'avisa que ce n'était pas le jour de rien

pousser au tragique. S'approchant de son fils, il lui dit avec douceur :

—François, calme-toi et ne juge personne. Il y a trop de choses que tu ne peux comprendre encore, Mais la preuve que ce misérable article est sans importance, c'est qu'il ne m'a pas empêché d'être élu.

—Alors, te voilà vraiment de l'Académie?

—Mais oui, et avec les voix de la droite. Cela doit te rassurer.

Dorfeuil souriait, ouvrant ses bras.

L'enfant, à qui il était si dur de condamner son père, se laissa convaincre. Il l'embrassa; Dorfeuil tout joyeux voulut laver lui-même la petite figure boursouflée, tracer une raie bien droite dans la chevelure en désordre, et, glissant deux louis dans la main de l'enfant :

—Un pour toi, dit-il, un pour tes pauvres. Maintenant fais-toi beau pour dîner.

Il sortit adressant à son fils le même sourire satisfait dont il gratifiait ses auditrices à la fin de ses conférences.

Une heure après, la famille et quelques amis de choix célébraient à table l'élection de

Dorfeuil. La joie générale, les félicitations l'orgueil unanimes achevèrent de rassurer François. Lui appartenait-il donc d'opposer sa sévérité d'enfant à l'indulgence de tant de personnes expérimentées et bien pensantes? Le curé de la paroisse ne venait-il pas d'envoyer un télégramme de félicitations? Il craignit d'être injuste et sentant peser sur lui le regard toujours inquiet de son père, il s'appliqua à lui sourire.

Dès lors, Dorfeuil fut tout à son triomphe. Ne l'avait-il pas payé assez cher pour le savourer maintenant avec délice? Et décidément optimiste, il se félicita presque de l'incident qui avait failli gâter sa joie.

Que diable! François allait avoir quinze ans. Ce n'était plus un petit garçon, encore moins une petite fille. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il eût appris la vie. Sans doute valait-il mieux qu'il fût initié par les livres de son père que par les confidences de ses camarades...

En dégageant ainsi sa responsabilité paternelle, c'est toute son œuvre que l'écrivain prétendait justifier. Corrupteur! lui avait-

on reproché souvent. Educateur, au contraire; et dont la virile franchise, tout en supprimant les curiosités inquiétantes, satisfaisait aux plus légitimes aspirations de la jeunesse.

Il s'endormit dans une parfaite béatitude, songeant à la coupe de son habit vert, à l'épée symbolique que lui offriraient ses admiratrices, aux conditions plus avantageuses aussi qu'il allait imposer à son éditeur.

François ignorait cette belle sérénité. Seul dans sa chambre, il revivait les impressions des deux derniers jours. Sa surprise, lorsqu'un camarade envieux lui avait dit devant les autres: "Hé! bien, il paraît que ton père en fait de belles", et lui avait tendu la brochure diffamatoire; son indignation à lire cette cette feuille; son refus d'y croire et sa protestation publique; puis le besoin impérieux de savoir; ses démarches, le soir, chez un libraire éloigné; sa fièvre, quand il avait tenu entre ses mains le livre coupable; sa stupeur, sa honte à découvrir le mal; et, en même temps, sa curiosité douloureuse à l'approfondir, son ardeur à s'en repaître; l'horrible sensation

d'empoisonner son âme avec un dégoût mêlé de délices; par dessus tout, enfin, l'accablément de se dire: "C'est papa qui a écrit ces infâmies!"

Il tâchait bien de réagir, invoquant pour incliner à l'indulgence, l'exemple de la société, l'autorité de l'Académie, et le quatrième commandement: "Tes pères et mères honoreras..." Mais loin de l'atmosphère viciée où avait un instant vacillé sa conscience, devant son crucifix d'écolier, il sentait combien ce qu'il venait de découvrir contredisait les habitudes et les principes même de toute sa vie. Il se rappelait les enseignements déjà lointains de sa mère, les sermons des Pères, les avis de son confesseur, les fêtes de la Congrégation, tout ce qui entretenait en lui la pureté, exaltait sa dévotion envers Marie-Immaculée. Il savourait—avec quel regret!—le souvenir de ses ferveurs, de ses scrupules aussi, de ses frémissements à la seule idée du mal, encore inconnu pourtant, de ses élans éperdus vers la Vierge, des résolutions qui l'engageaient jusqu'à la mort... Et c'en était fini! Jamais il ne connaîtrait plus

la joie de regarder lui-même et le monde avec deux grands yeux limpides.—Puis, comment retourner au collège? De ses camarades, les uns ne savaient rien; comment accepter sans hypocrisie leurs félicitations? Les autres, comment affronter leurs moqueries? Et les Pères, que diraient-ils? Ils ne pouvaient pas ne pas savoir: daigneraient-ils garder chez eux le fils du Page Amaury? et s'ils y consentaient, quelle pitié douloureuse remplacerait, pour lui, l'affectueuse confiance d'autrefois!

Il se sentait exilé; il se sentait déchu. Dans son imagination, dans son cœur, dans son corps, hélas! une révolution s'était produite, déchaînant contre lui-même des forces grossières et brutales. Devant elles il s'affolait, prêt au désespoir.

Alors, il leva les yeux, reconnut au mur son cachet de première communion. S'effondrant jusqu'à terre, il poussa vers Jésus un cri de détresse. Il se releva pacifié, mais accablé de fatigue. Il s'endormit.

Le sommeil même renouvela son angoisse. Des images hantaient son cerveau, des mots

se pressaient sur ses lèvres,—cris aigus ou gémissements plaintifs—ses bras battaient l'ombre pour chasser des fantômes, et, plus d'une fois, il se réveilla en sursaut, les tempes baignées de sueur, le cœur en déroute.

Le lendemain à dix heures, il n'était pas encore descendu. Dorfeuil, qui, avec sa jeune femme, dépouillait un courrier triomphal, sentit renaître son inquiétude. Il trouva François assoupi, les lèvres sèches, le souffle irrégulier. Mandé en hâte, le médecin ne put que constater une forte fièvre et réserver son diagnostic.

Ce ne fut qu'une alerte. Mais, avec la santé, l'enfant ne retrouva pas la joie. Un sombre chagrin pesait sur lui, un besoin de solitude. Son père s'ingénia vainement à lui plaire, à l'amuser. François ne lui souriait qu'avec contrainte et, visiblement, se dérobaux baisers.

Un jour,—on devait partir en vacances le lendemain—, il disparut. On s'enquit auprès de sa grand'mère maternelle, au collège Saint-François-Xavier. Rien. Malgré la répugnance de l'académicien à saisir la police, on

allait avertir la Préfecture quand un télégramme vint, à la fois, rassurer et irriter Dorfeuill.

"240 rue Croix-Nivert, Paris XVe-le 6, 7, 19. . .

Monsieur,

François est ici depuis une heure. Un peu fatigué, très ému surtout. Je travaille à le calmer et pense pouvoir vous le rendre bientôt. Mais, si vous voulez me faire confiance, ne venez pas sans un appel de moi. Une démarche prématurée risquerait de tout compromettre.

Je suis, Monsieur, votre dévoué In X°

R. Monceaux, S. J.

Oubliant son inquiétude toute récente, Dorfeuill s'emporta. "De quoi se mêle-t-il ce Jésuite? Non content d'accueillir un galopin, il prend son parti, il se permet de me donner des conseils! Si je veux lui faire confiance? . . . Non, non, mon Révérend Père. . . Votre protégé va revenir ici, dare dare; et après les vacances, ouste! au lycée."

Au lycée! . . . C'est précisément cette menace déjà proférée qui avait déchaîné la crise. François s'effrayait des vacances. Deux longs mois à passer dans ce petit château d'Ardèche, jadis si accueillant, mais dont la solitude se peuplerait désormais de mille fantômes tentateurs. . . . Deux longs mois avec ce père qui venait de profaner son âme et tout son être. Et, au retour, le lycée? Ah! non!—Et l'enfant, affolé, avait sauté dans une voiture, puis erré d'église en église, et finalement échoué devant une petite maison du plus lointain Vaugirard. La porte ouverte à son coup de sonnette, il avait bousculé un vieil homme en redingote noire, escaladé un étage, foncé vers une chambre où priait un prêtre, et haletant, suffoquant, s'était abattu sur le P. Monceaux, son ancien préfet de Congrégation.

Alors il laissa déborder son cœur. Longue et triste confession d'un enfant que vient de bouleverser la révélation du mal. Apre réquisitoire d'un fils contre un père sacrilège. "Je ne veux plus le voir! . . . Je ne veux plus le voir! . . ."

Dominant sa propre émotion, le religieux se fit très doux pour rassurer François. Puis l'ayant, au nom de Dieu, absous de toutes fautes possibles, il l'invita au pardon qu'exige l'Évangile.

— « Si coupable que puisse paraître votre père, il ne nous appartient pas de le juger, et à vous moins qu'à personne. Dieu seul peut prononcer. Nous, nous n'avons qu'à prier. Allons, mon enfant, récitez avec moi le Pater à l'intention de M. Dorfeuil, et arrêtez-vous sur les paroles : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. . . »

François s'inclina, mais en posant ses conditions.

— Je ne veux pas passer mes vacances là-bas. Je ne veux pas aller au lycée.

— Je vous promets de soumettre à votre père une demande que je crois raisonnable. Mais le succès de ma démarche dépendra de votre attitude. Consentez à revoir votre père. . .

— Où ?

— Ici.

—Soit.

—Vous vous excuserez de l'inquiétude où l'a jeté votre fuite...

—Et vous me garderez près de vous?, implora l'enfant.

—Je lui demanderai d'y consentir.

—Alors, je ferai ce que vous voudrez.

Aussitôt, le P. Monceaux avait prévenu Dorfeuil; et, une heure plus tard, après un dîner rapide, François retrouvait dans une cellule de religieux, le sommeil apaisé de son enfance.

Dorfeuil pensait régler d'un mot "une escapade de gamin". Sa désinvolture ne tint pas devant la courtoise fermeté du P. Monceaux:

"Je vous le répète, Monsieur; avant de rien promettre à François, je l'ai rappelé au respect de ses devoirs envers vous. Demain, après-demain, sa révolte se heurterait encore à ma résistance. Mais, sachez-le bien, dans l'âme de cet enfant se livre une lutte douloureuse et capitale. Ne parlons pas de son salut; sa destinée terrestre est en jeu. Je crois pouvoir la fixer au mieux de vos intérêts communs. Libre à vous d'en disposer vous-

même. Peut-être vaudrait-il mieux cependant ne pas user de vos droits dans toute leur rigueur. Il me serait plus facile alors de vous conserver dans le cœur de votre fils la place qui vous est due."

Un réquisitoire eût irrité Dorfeuill; une homélie l'eût agacé. A l'un ou l'autre, il se fût dérobé d'autorité ou par l'ironie. Le calme du Jésuite, sa discrétion, si riche pourtant de sous-entendus, le laissèrent désarmé. Tenant pour suffisantes les excuses de François, il accepta de confier "ce petit nerveux" à la sagesse du P. Monceaux.

Celui-ci emmena son dirigé passer les vacances en Angleterre, puis le ramena au Collège de Jersey, où lui-même était nommé préfet des études.

Grâce à lui, et malgré des tentations que leur origine rendait plus douloureuses, François reconquit peu à peu le calme intérieur. Le plus dur fut d'apaiser sa rancune filiale. Mais Dorfeuill, chargé d'une mission en Amérique du Sud, en profita pour faire le tour du monde. Son éloignement prolongé atténua la dureté de certains souvenirs. D'autre

part, les maîtres de François excitaient son ardeur au travail. Encouragé par le succès, il devint ambitieux et, quand son père revint, ce fut pour récompenser une réussite particulièrement brillante au double baccalauréat de mathématiques élémentaires et de philosophie.

Cependant la joie que Dorfeuill retrouva sur le front de son fils avait une cause plus profonde.

Hanté par l'horreur du mal, par la crainte du monde et de sa propre faiblesse, le jeune homme songeait depuis longtemps à un refuge où son âme s'épanouirait dans la paix : mais son directeur hésitait, discutait. Dans les appréhensions mêmes de François il trouvait une preuve de fragilité, dans son rêve de solitude, la trace d'un inconscient égoïsme spirituel. "Je vous veux, disait-il une délicatesse plus virile". Mais François s'était obstiné et, à la veille de quitter le collège, il avait vu le P. Monceaux lui sourire en disant : "Enfin, c'est oui!—Et maintenant allez en paix, mon enfant, sous la protection de Dieu".

“Allez en paix!” Douce parole, que le jeune homme avait emportée au fond de lui-même et qui, chaque jour, renouvelait sa confiance en l’avenir.

Comme à l’épanouissement d’une belle plante, Dorfeuil assistait, ravi, à la transformation de son fils. Qui eût prévu, naguère, que François deviendrait un grand garçon bien découplé, vigoureux rameur, infatigable au tennis et, dans un salon, parfait homme du monde? Quels rêves ne fit-il pas? Quels longs regards ne posèrent pas sur “le petit Dorfeuil”, tant de jeunes filles, tant de mères surtout qui, le sachant très pieux, s’étonnaient de le voir si beau et si manifestement heureux?

Son père se serait reproché de gâter de telles vacances en s’inquiétant de l’avenir. Cependant, à la fin de septembre, il fallut bien causer des choses sérieuses.

Dorfeuil le fit avec bonne humeur, un matin qu’ils prenaient seuls leur petit déjeuner dans la vaste salle où flambaient déjà de grosses bûches.

—Eh! bien, mon grand, où vas-tu te faire inscrire? A la Sorbonne? au Droit?

—Si vous le permettez, papa, j'entrerai au Séminaire.

Cette réponse directe atteignait Dorfeuil au plus profond de ses ambitions paternelles; sa simplicité respectueuse n'autorisait aucun reproche. Aussi bien, savait-il par expérience qu'il ne fallait pas heurter son fils. Réprimant sa surprise et son dépit, il se contenta de répondre:

—Pour inattendue que soit cette vocation, je ne veux pas y contredire. J'estime trop la liberté, pour ne pas respecter la tienne, même si tu dois en user contrairement à mes désirs. Mais songe à ma responsabilité. A un projet aussi grave, un père ne saurait consentir sans garanties. Je ne t'en demande qu'une, tu ne me la refuseras pas. Prépare une licence; devance l'appel; bref, fais dans le monde un stage de deux ans. Après, tu seras maître de ta destinée.

François, qui redoutait une opposition violente, se félicita de cette condescendance et sollicita seulement quelques jours de réflexion.

Moins d'une semaine après, et son directeur consulté, il annonça qu'il optait pour le service militaire.

—A ton aise, mon garçon, lui fut-il répondu. Et maintenant repose-toi, amuse-toi.

En réalité, Dorfeuil eût préféré l'autre solution. Sans aller jusqu'à compter sur les brasseries et les camaraderies du "quartier latin" pour déniaiser son fils, il espérait que le jeune étudiant se laisserait prendre au charme de la vie parisienne, et que de gentilles amourettes, des "flirts" tout au moins, lui feraient oublier ses projets saugrenus de congréganiste monté en graine.

A la caserne, au contraire, c'était ou la chute brutale, abjecte, à quoi répugnaient le goût académique et l'élégance mondaine de l'écrivain; ou, par réaction contre le milieu sordide, un élan passionné, presque désespéré, vers la dévotion.

Sans le soupçonner, et avec d'autres intentions, Dorfeuil raisonnait presque comme avait raisonné le P. Monceaux, qui, pour un âme délicate, redoutait moins les grossièretés

de la caserne que la solitude d'une chambre d'étudiant à certains soirs d'automne.

Quoiqu'il en soit, Dorfeuil s'ingénia à préserver son fils du danger capital.

Il alla rue Saint-Dominique, où il comptait des amis, étudia une liste de garnisons et marqua sa préférence pour Vaux-les-Roses. Pas de séminaire, petit ou grand, pas de cercle catholique, mais une ville délicieuse, une société élégante qui jouait, chassait, dansait. Dorfeuil y était connu, apprécié; son fils y trouverait des plaisirs faciles et distingués. Du diable, si sa vocation tenait contre le parfum des roses et le sourire des femmes!

François fut un excellent soldat; homme du monde, autant que pouvait l'être, dans une petite ville pleine d'officiers, un cavalier de seconde classe ou un modeste brigadier.

Renseigné par un ami, son père se reprenait à l'espoir. Il lui écrivait en camarade, alimentait généreusement sa bourse; et quand, au bout d'un an, François, fut promu sous-officier, il lui envoya pour arroser ses galons toute une caisse de champagne premier crû.

Le jeune homme cependant n'était plus heureux. Enfoui au plus profond de son cœur, son secret l'oppressait chaque jour davantage. Parmi les petits livres qui circulaient à la chambrée, il avait plus d'une fois surpris "Dames et Demoiselles"; plus d'une fois, il avait entendu porter sur cette œuvre le jugement qui pouvait lui être le plus cruel: "Lis ça, mon vieux: sans en avoir l'air, ça dépasse tout".—Plus d'une fois, il s'était, en refusant de la lire, attiré d'insultantes moqueries:

—Ca te fait peur, fille?

—Mais non, c'est pas assez raide pour lui.

—Ben, mon colon, qu'est-ce qu'il te faut?

Et, de temps à autre, brutale ou perfide, la question toujours la même:

—Le Dorfeuil qui pond tout ça, ça serait-il pas quelqu'un de ta famille?

Pour tout honnête homme, cette pensée eût été cruelle: "Chaque jour, des hommes, par centaines, se salissent avec les œuvres de mon père."—Pour un chrétien, la douleur était intolérable.—"Mon père souille des

âmes. Mon père tue des âmes. Et pour cela, maintenant encore, il reçoit de l'argent."

"Mon père tue des âmes!"—François se répétait ces mots dans les chapelles obscures où il se réfugiait le soir. Eperdument il demandait pardon pour la faute renouvelée chaque jour depuis trente ans; pardon, pour les fautes qu'engendrait cette faute première, et qui en engendraient d'autres à leur tour. Il suppliait Dieu de faire retomber sur lui-même—sans l'écraser— cette responsabilité toujours multipliée de son père inconscient.

Ainsi sa vocation prenait un autre sens. Jadis, dans le sacerdoce, son âme apeurée convoitait un refuge où préparer son salut personnel. Il y aspirait maintenant avec l'ardeur désintéressée d'un apôtre. Il voulait réparer envers les âmes et envers Dieu; il voulait expier pour un coupable que son incessant forfait risquait d'accabler au dernier jour.

Envers son père aussi ses sentiments avaient changé. Autrefois, il n'avait d'abord souffert que pour lui-même, et le sentiment d'un dommage tout personnel avait alimenté sa

colère, son mépris, presque sa haine. Aujourd'hui, devant la malfaisance infinie de l'œuvre paternelle, il n'éprouvait plus qu'une immense pitié; pitié pour les victimes, pitié pour le malfaiteur appelé à devenir lui-même la victime de Dieu.

Il cherchait alors les plus rudes sentiers où diriger sa vie d'expiation.

L'après-midi, sur le champ de courses, les belles dames l'admiraient bien sanglé dans son dolman noir à collet blanc; les sourires les plus engageants saluaient ses prouesses de cavalier. Le soir, il songeait à une cellule de trappiste où il coucherait, tout habillé, sur une planche.

Son directeur cependant le détourna d'une vocation trop exceptionnelle, et qui, en provoquant des commentaires indiscrets, pourrait rendre plus difficile la conversion de son père.

François se refusa, du moins, au ministère séculier, qu'il croyait trop facile; et, quand il quitta la caserne, ce fut pour le noviciat des Jésuites.

Dorfeuil ne témoigna d'aucun étonnement. Par ses correspondants, il savait depuis long-

temps que la vie du jeune sous-officier constituait un mystère pour la société de Vaux-les-Roses, et ce mystère, il en tenait la clef. Et puis, il professait qu'un malheur aurait toujours pu être pire. Quand son fils lui annonça sa résolution, il se contenta de goguenarder en lui-même :

—Original comme il l'est, il aurait pu se faire frocard : tête rasée, ceinture de corde et pieds nus. Jésuite, il reste, du moins, présentable.

Cependant quand, après les études, universitaires et théologiques, les plus brillantes, après plusieurs années de professorat dans un grand collège de Paris, François fut expédié au fin fond de Madagascar, Dorfeuill estima que les Révérends Pères abusaient. Avoir un sujet de tout premier ordre, lui faire conquérir diplômes sur diplômes à la Sorbonne et au Vatican, puis le préposer à un village nègre, c'était pousser un peu loin l'application du *perinde ac cadaver*. Il affecta pourtant une sérénité généreuse, et le monde lui sut gré de s'associer ainsi au renoncement apostolique de son enfant.

Renoncement plus grand qu'on ne croyait. C'est sur sa demande que le P. François avait quitté la France, sur sa demande qu'il demeurerait enfoui au cœur de l'île lointaine. Cet exil même, avec tout ce qu'il comportait de souffrances naturelles, ne suffisait pas à sa volonté d'expiation. Aux courses du missionnaire, il ajoutait le travail intellectuel, les mortifications les plus austères et, bien avant dans la nuit, la prière à genoux, les bras en croix. C'est que le mal qu'il voulait détruire renaissait partout sous ses pas. Les œuvres de son père, il les avait trouvées sur le paquebot, et, à Madagascar même, dans les bagages d'administrateurs, dans les cantines d'officiers, aux mains des Européennes désœuvrées, et jusque dans les bibliothèques publiques! Nos concurrents, nos ennemis exploitaient leur succès contre la France. Avec quelle pitié méprisante un pasteur anglican ne lui avait-il pas dit un soir, en lui tendant un paquet de mauvais livres: "Comment la France ne comprend-elle pas qu'elle ruine votre œuvre et se discrédite elle-même?"

Ce reproche d'un étranger, d'un protestant, avait réveillé chez le religieux la "marque" cuisante infligée jadis à son âme d'enfant. Son regard resta si douloureux, son corps devint si maigre que ses confrères inquiets en écrivirent à leurs supérieurs, pour demander son rappel en France.

Justement il était en passe d'y devenir célèbre. Un magnifique volume sur "Les Jésuites missionnaires" venait de lui valoir un des grands prix de l'Académie Française; et, après plusieurs couronnes décernées à ses travaux de linguistique malgache, l'Académie des Inscriptions le nommait membre correspondant.

Dans quelle carrière eût-il pu répondre plus brillamment aux ambitions de son père? Science, talent, vertu, que pouvait-il consacrer davantage à l'honneur du nom?

Dorfeuil oubliait ses griefs, et mettait au service de son fils toute la publicité dont il disposait pour lui-même.

Est-ce bien ce que souhaitait le religieux qui, là-bas, souffrait et se faisait souffrir pour tout accroissement de fortune ou d'hon-

neurs conquis par un écrivain trop fameux?

La guerre survint, qui bouleversa leur vie sans modifier leurs rapports.

Avec un zèle que gâtait à peine un peu de vanité, Louis Dorfeuil administra l'hôpital où sa femme était infirmière-major. Le Père François partit comme lieutenant avec son ancien régiment de cavalerie.

Versé dans l'infanterie, il fut admirable. Toujours dispos, calme, souriant, il prenait l'âme de ses hommes comme celle de grands enfants. Officier, on ne l'appelait que "le Père"; aux soirs de tristesse, on se confiait à lui comme à une veille de première communion; les jours d'attaque, on le suivait comme à une fête. Blessé deux fois, trois fois, toujours évacué malgré lui, toujours de retour avant l'heure, il devint légendaire. En 1917, il était chef de bataillon, officier de la Légion d'Honneur. Chaque jour, il ajoutait au prestige de son nom; et Dorfeuil, loin de se froisser, éprouvait un orgueil singulier quand, sur son passage, on disait non plus: "C'est Dorfeuil l'académicien," mais "C'est le père

du commandant Dorfeuil; vous savez bien, le fameux jésuite!"

Aussi, cruelle fut sa douleur, quand il apprit l'accident presque inévitable. Sa fierté souffrait autant que sa tendresse. Il trouva quelque réconfort dans les hommages unanimes qui saluèrent la dépouille de François. Une citation magnifique—la dixième—signée Pétain, une lettre du général de Castelnau, un noble article de Barrès lui fournirent les premiers matériaux du monument qu'il voulait élever à son enfant.

Il recueillerait tous les témoignages, il colligerait les carnets écrits au jour le jour par "le Commandant" et dont nul n'avait encore violé le secret: il entreprendrait un pèlerinage au front; puis, sûr d'avoir tout vu, tout entendu, tout compris, il écrirait le chef-d'œuvre qui, à l'admiration de la postérité, transmettrait, indissolublement unis, le nom du fils et celui du père.

Il songeait aussi à un service funèbre digne de son héros. Catafalque monumental, trophées de drapeaux, *Requiem* de Berlioz avec l'orchestre de Chevillard, et quelle assistan-

ce: les Ministres, l'Armée, l'Eglise, l'Institut, Tout-Paris! Il craignit bien que tant de pompe ne convînt guère à un religieux. Mais exalter la vertu des morts n'entretient-il pas celle des vivants? Et l'hommage rendu à un prêtre-soldat ne monterait-il pas finalement vers la France et vers Dieu lui-même?

En attendant, il se mit à compulser les carnets de guerre de François. Il n'y trouva pas ce qu'il attendait, mais seulement une espèce de diaire religieux: des examens de conscience, des invocations, des résolutions, le tout réduit en formules simples, presque algébriques. A peine, çà et là, une phrase plus personnelle semblant trahir une souffrance, mais presque toujours obscure. Puis le retour assez fréquent de notes singulières:

—“Encore “D... et D...”.— “Dans une autre cagna, E... d... D...” et “L... A...” — que suivaient toujours ces mots “prier... souffrir”.

A feuilleter ces pages volontairement énigmatiques, Dorfeuil s'irrita d'abord de ne pas comprendre; au retour incessant des mêmes

initiales, il redouta bientôt de comprendre trop. Comment! A trente-cinq ans, le prêtre, malgré son expérience du monde, l'officier de cavalerie, en pleine guerre, aurait gardé les scrupules du congréganiste en crise de puberté? Depuis vingt années, le fils aurait vécu hanté par l'imaginaire culpabilité de son père?

Dorfeuil aurait voulu hausser les épaules; il n'osa pas. Il continua sa lecture.

Une page plus pleine, plus suivie que les autres, arrêta son attention:

Jeudi.

“Journée horrible. Un petit aspirant blessé. De sa tunique sanglante, on retire pipe, portefeuille et un petit livre: “D... et D...” Je regarde l'enfant. Que lit-il dans mes yeux? Il me prend la main et, d'une voix sombre, il me dit: “Ah! mon Père, on ne saura jamais tout le mal qu'a fait cet homme”.—Entendre cela, moi!”

Les feuillets tremblaient cette fois aux mains du romancier. Mais son angoisse même le poussait à chercher jusqu'au bout ce qui déjà ne lui était plus un secret. Et il lut:

“Pour réparer ce mal, que faire? pour racheter tant d'âmes, pour en racheter une entre toutes? prier, souffrir, encore, toujours... Peut-être mourir...

Vendredi.

“Mourir, oui. J'y ai toujours été prêt. Maintenant il me semble que je dois le vouloir.”

Dimanche.

“Ce soir, attaque; sera-ce la dernière pour moi? je le crois, je le souhaite, si mon sang, uni au Vôtre, O Jésus, doit enfin sauver celui pour qui j'ai tant souffert...”

Cri presque involontaire d'une âme si longtemps comprimée. Et pour Dorfeuil, quel adieu! quel souvenir!

Pourtant il n'est pas bouleversé. Depuis trop d'années sa sagesse égoïste a supprimé en lui toute possibilité tragique. Mais son bon sens,—ce bon sens dont il fut toujours si fier,—l'oblige à reconnaître ce qu'il n'a jamais voulu voir. Ce n'est pas par fantaisie, encore moins par indifférence, par hostilité, c'est par amour que son fils est parti. Si loin qu'il fût, il a maintenu leurs

deux vies parallèles, jamais il n'a cessé de tourner vers son père son regard et son cœur; regard inquiet, cœur douloureux; et quand vint pour tous, en France, l'heure du grand sacrifice, François eut deux amours auxquels se dévouer. Mais, tandis que l'amour de la patrie laissait aux autres leur sourire jusque dans la mort, l'immolation de François fut une immolation d'angoisse, puisque le mal qu'il voulait expier se poursuivrait par delà sa mort même...

Dorfeuil baisse la tête. Sans accepter encore les exigences d'une foi qui veut redevenir la sienne, il se soumet à certaines convenances. Il renonce à célébrer celui qu'il appelait son héros, et qui fut plus encore. Pas de livre pathétique, pas de pompe funèbre... Mais, parfois, il entre en une église. Il cherche l'ombre d'un pilier; il songe à son fils, il lui parle. Peu à peu, souvenirs, causerie du cœur, se transforment en invocations.

"Le Page Amaury" prie pour le P. François Dorfeuil, S.J., son enfant et son martyr.

La Mort de l'Apostat

LA MORT DE L'APOSTAT

Dans sa chambre de malade, Dominique Salignac est seul. Sa femme, née Walpole, préside l'assemblée générale annuelle de la ligue féministe "L'Emancipée"; son fils Jean-Dominique doit aller et venir entre son journal "La Raison Humaine" et la Chambre, où il représente les électeurs de Muret (deuxième circonscription). Sa garde-malade somnole dans la chambre voisine, où il a relégué son zèle indiscret. Et, dans ce crépuscule d'octobre, le vieillard sent la tristesse l'envahir avec la nuit.

Pour chasser cette involontaire angoisse, il prend les journaux du soir empilés sur sa table; il les trouve vides de faits, vides d'idées; d'un geste las il les referme les uns après les autres, quand un entrefilet du "Citoyen du Monde" retient son attention. Entre l'éditorial et la chronique révolutionnaire, il voit son nom dominer en caractères gras cet entrefilet en italiques.

“LA MALADIE DE DOMINIQUE SALIGNAC.—
HONTEUSES MANŒUVRES DE LA HYÈNE
CLÉRICALE.”

“Dominique Salignac est malade, et son grand âge autorise les pires inquiétudes. Cette nouvelle, qui attristera tous les libres-penseurs, a fait naître chez les frocards de toute robe des espoirs indécents. Ils se rappellent que le Président Honoraire de notre “Cercle Etienne Dolet-Ferrer” fut jadis l’abbé Dominique Salignac, prédicateur prestigieux, sur lequel l’Eglise de France et Rome elle-même avaient fondé d’ambitieuses espérances. Trahis par lui à l’apogée de sa vie, ils voudraient le reprendre au seuil de la mort, pour entourer son cercueil de leurs mômeries, et brandir sur sa tombe leur goupillon triomphant; l’un d’eux osa se présenter hier rue du Luxembourg. Mais curés, capucins et jésuites en seront pour leur courte honte. Notre ami, notre maître garde toute sa lucidité d’esprit, toute sa volonté; de son passage dans l’Eglise, il conserve, aujourd’hui comme il y a quarante ans, le même dégoût

pour la saleté des sacristies, la même haine pour la tyrannie épiscopale et papale. Que si, par impossible, il venait à oublier, les siens seraient là pour le défendre contre lui-même. Ni sa femme ni son fils ne permettront qu'une parole, qu'un geste mal interprété vienne discréditer le grand tribun, sa famille ni son parti. Que ceux-là le sachent et se le disent, qui rôdent autour d'un vieillard agonisant comme des hyènes autour d'un cadavre."

A cette lecture, Salignac eut un sursaut de colère. Ainsi ses amis annonçaient brutalement sa mort prochaine; et, pour eux, elle était moins une occasion de regrets qu'un prétexte à polémique scandaleuse! On prétendait le défendre, à son insu, contre ses adversaires et contre lui-même; pour cela, on organisait je ne sais quelle surveillance, je ne sais quelle police clandestine, et pour le soustraire à l'Eglise, on le tenait prisonnier... Singulière façon de lui faire confiance et de respecter sa liberté!

— "Cléricaux, anticléricaux, murmura-t-il, partout le même sectarisme"...

A peine eût-il porté ce jugement, il le sentit tomber lourdement sur sa femme et sur son fils. Qui avait, au "Citoyen du Monde", annoncé sa maladie, la visite d'un prêtre et son expulsion brutale? Qui s'était permis de parler au nom de Salignac, de sa femme et de son fils, sinon son fils ou sa femme?

Cette évidence lui fut cruelle. Que ses amis politiques exploitassent sa fin prochaine, ce n'était de leur part qu'une indélicatesse de plus; mais que les siens eussent empiété sur son libre arbitre, qu'ils l'eussent chambré et, d'avance, condamné à une mort laïque, c'était un abus de confiance, une trahison.

La gravité de ces mots effraya Dominique et, bien qu'au fond de lui-même il ne conservât aucun doute, il résolut de s'enquérir aussitôt.

Justement Mme Salignac-Walpole rentrait toute triomphante. Ne venait-elle pas, à "L'Emancipée", de faire voter une motion tendant à soustraire l'âme de la jeune fille à l'emprise monacale? Elle allait entreprendre le récit de son succès: la pâleur de son mari l'en détourna.

—Te sens-tu plus fatigué? demanda-t-elle, avec une réelle sympathie.

—Non; mais je voudrais te parler.

—Et de quoi, grands dieux, qui puisse te faire prendre un air aussi tragique?

—C'est grave, en effet; assieds-toi.—Je vais mourir...

—Quelle idée!

—Je sais ce que je dis, j'ai entendu le médecin; j'en ai pour une semaine au plus; d'ailleurs, extinction lente, lucide, sans souffrance; pourvu, toutefois, qu'on ne trouble pas ma paix. C'est la seule faveur que je demande; mais je l'exige à tout prix, et de tout le monde.

Pour revendiquer ce droit suprême, la voix de Dominique s'était faite âpre; sur les draps, ses doigts longs et maigres frémissaient.

Sa femme feignit l'étonnement.

—En admettant que ton cas soit si grave, qui songe à troubler ta paix, à gêner ta liberté?

Pour toute réponse, il lui tendit le : "Citoyen du Monde".

—C'est toi, poursuivit-il, c'est toi ou

Jean qui avez envoyé cette note. Je ne vous en veux pas, vous avez cru bien faire. Mais vous auriez pu me consulter, m'avertir. Suis-je donc un homme à ne pas regarder la mort en face ? Suis-je si affaibli, si diminué que vous redoutiez de moi une palinodie déshonorante ? Et pourquoi ce tapage autour de mes derniers instants ? Quoi que j'aie pu dire, quoi que j'aie pu faire, je ne veux pas qu'on exploite ma mort, et que, par haine des mômeries cléricales, on organise autour de mon cercueil des contre-mômeries encore plus ridicules. Mon enterrement sera ce que je voudrai, et ce que je veux, le voici : pas de couronnes rouges, pas d'insignes, pas de discours. C'est bien entendu ?

Mme Salignac fit un geste d'assentiment.

— Et maintenant, reprit-il, ma porte grande ouverte...

— Mon ami, le médecin t'interdit toute fatigue...

— Crois-tu que l'incident d'aujourd'hui soit pour me reposer ?

— J'en suis désolée, mais ce n'est pas une raison...

—Je me ménagerai, sois tranquille, mais je veux recevoir qui me plaît, et décider seul à qui condamner ma porte.

—Je te connais, tu abuseras de tes forces.

—Non, la preuve, c'est que je tiens à recevoir une seule visite, une seule, celle de l'abbé Vincent.

—Jamais!

Pâle, frémissante, Mme Salignac avait jeté ce mot avec une violence qu'elle regretta aussitôt. C'était trop tard. A son tour, Dominique tremblait de colère.

—J'en étais sûr, gronda-t-il; c'est lui qui est venu me voir ces jours-ci, c'est lui que vous avez jeté à la porte, que vous avez fait grossièrement, lâchement insulter. Eh! bien, je ne veux pas qu'il me croie votre complice; je vais lui écrire mes regrets et le prier de venir me voir.

—Tu ne feras pas cela!

Mais, épuisé par sa violence même, Dominique, retombé sur son oreiller, haletait. Sa femme appela la garde. Elles allaient lui faire une piqûre, quand il se ressaisit.

—Qu'on nous laisse, ordonna-t-il.

—Tu ne vas pas recommencer?

—Je veux aller jusqu'au bout.

—Et te tuer!

—Non; mais tu sais bien qui je suis. Voilà cinquante ans qu'un vieux prêtre m'a surnommé "l'Indomptable". Je n'ai jamais plié, je ne plierai pas devant vous. Je tiens trop à ma dignité. Mais j'ai d'autres raisons d'accueillir l'abbé Vincent. Malgré ce que les autres appellent ma trahison, malgré ce qu'il appelle, lui, mon erreur, il ne m'a jamais abandonné. Par ses lettres d'abord, par ses visites ensuite, il m'a prouvé la fidélité de son attachement.

—Dis de son ambition.

—De son ambition! Comme si je lui avais valu autre chose que de mauvais traitements, et finalement une lamentable disgrâce!

—Parce que nous avons déjoué ses calculs. Mais si nous l'avions laissé faire!... Rame-ner au bercail Dominique Salignac, prêtre apostat; chasser de chez lui la femme qu'il avait préférée à l'Eglise; déshonorer le fils né de leur amour, et qui poursuit aujourd'hui l'œuvre commencée par eux; quel triomphe!

Quel orgueil pour ce petit curé, et de quel ca-mail, de quelle robe violette n'aurait-on pas récompensé son zèle!

A ces suppositions bouffonnes, Salignac haussa les épaules. Mais il se contint.

—Tu méconnaissais cet honnête homme. Qu'il m'aime à sa manière, c'est-à-dire en prêtre catholique; qu'au delà et au-dessus de mon bonheur terrestre, il désire ce qu'il croit mon bonheur éternel, c'est bien évident. Mais qui pourrait le lui reprocher, s'il ne s'en cache pas? Pourtant s'est-il jamais départi envers nous de la plus parfaite discrétion? de la réserve la plus délicate même? Je ne le paierai pas d'ingratitude.

Surtout je ne veux pas paraître avoir peur de lui. Sa dernière visite sera ce que furent les autres, j'en suis sûr. Que s'il aborde le sujet qui lui tient tant à cœur, je me sens de force à résister et, quel que doive être le résultat de notre entretien, je lui laisserai, moi aussi, le souvenir d'un honnête homme. Avec votre tactique, je lui laisserais le souvenir d'un lâche. Cela, jamais!

Madame Salignac parut se courber d'abord sous cette volonté farouche. Puis elle dit d'une voix calme :

— Mon pauvre ami, comme tu es injuste, ou plutôt comme tu demeures aveugle ! A ceux qui t'ont jaloué, haï, diffamé, persécuté ; qui, aujourd'hui encore, ne feignent de s'intéresser à ton âme que pour proclamer ta défaite et déshonorer ta mémoire ; à ces gens là, que tu connais bien cependant, tu réserves toute ton indulgence. Quant à ceux qui, seuls, t'ont compris, seuls aimé ; qui ont libéré ton cœur et ton esprit ; qui, depuis des années, ont confondu leur vie avec la tienne, tu les oublies, tu es prêt à les sacrifier !

— Oh ! Daisy ! . . .

— Tu protestes, et tu es sincère, mais depuis une heure que tu parles de toi, de ta liberté, de ton orgueil, de tes amis même, as-tu, un seul instant, pensé à moi, ta femme, à Jean, ton fils ? Nous existons cependant et, au moment de te perdre, nous devrions compter pour quelque chose à tes yeux !

Tu es sûr de toi, dis-tu, sûr de l'abbé Vincent. Mais n'ai-je pas le droit d'être un peu

moins confiante? Un mot mal compris, un geste mal interprété, une indiscretion involontaire, et voilà toute ta vie, la nôtre, jetée en pâture à nos ennemis. Plus que tes discours, plus que tes écrits, ton mariage, ta paternité prouvent ta rupture complète, définitive avec l'Eglise. Plus que tes succès de tribun, ton bonheur familial irrite, scandalise les gens de Rome. Aussi bien, plus que toi, c'est moi, c'est ton fils qu'ils détestent. Pour eux, je ne suis pas ta femme, mais ta concubine; la preuve, c'est qu'ils ne m'appellent pas Mme Salignac; ils m'appellent Mme Walpole dite Salignac, quand ce n'est pas la Walpole. Quant à Jean, s'ils ne peuvent lui refuser ton nom, ils ne voient en lui que l'enfant maudit d'un amour sacrilège, et, en attendant les feux de leur enfer, ils voudraient le vouer ici-bas au mépris des honnêtes gens. Une concubine, un bâtard, voilà ce que nous deviendrions, si, même sans te laisser reprendre par ces gens-là, tu autorisais, en un pareil moment, leur présence à tes côtés. Ce qui serait, de ta part, indul-

gence d'esprit supérieur, courtoisie de galant homme envers un vieil ami, ils en feraient aussitôt la preuve d'une rétractation publique, d'un repentir humilié. Ta femme répudiée, ton fils désavoué, quelle vengeance pour eux, et quels beaux sujets d'articles édifiants!

Tu n'avais pas pensé à tout cela parce que ton âme généreuse oublie la méchanceté des hommes. Mais maintenant que tu sais, tu ne laisseras pas déshonorer ta femme et ton fils. Tu as envers nous des devoirs; j'en ai moi-même envers Jean; plus que mes droits propres, je défendrai les siens, jusqu'au bout, par tous les moyens. Moi présente, pas un prêtre ne mettra les pieds chez nous, pas un mot ne partira à son adresse. De notre honneur à tous, je serai le gardien farouche, et quand tu voudrais me chasser, je refuserais de partir.

Salignac avait écouté sa femme les yeux clos, sans un mouvement. Aux derniers mots cependant, il eut un geste de protestation. Elle exploita aussitôt ce qui pouvait être un signe de faiblesse.

—Ah! j'étais sûre de ton cœur, et je te

retrouve tel que jadis; que dis-je? tel que toujours. Rappelle-toi nos premières années, l'élan de notre amour, l'ardeur de nos rêves. Rappelle-toi la venue de Jean, son premier sourire, ses premières caresses, ses premiers pas; rappelle-toi ses premiers succès d'écolier, d'étudiant; ses triomphes de journaliste et d'orateur. Et, après nos premières années, si dures mais si belles, ta retraite sereine, comblée d'honneurs, notre vieillesse heureuse d'époux toujours aimants...

Peu à peu la voix de Daisy s'était adoucie, baignée de larmes; la résistance de Dominique s'était détendue. De ses yeux toujours clos, des pleurs coulaient lentement. Il n'en fallait pas plus. Sa femme, se penchant sur son lit, lui baisa la main.

Puis elle sortit, sûre de sa victoire.

* * *

Quelques heures plus tard, il sortait d'un sommeil lourd et aussitôt se trouvait ressaisi par le drame de sa vie

Les paroles de sa femme avaient réveillé

en lui de vieilles passions assoupies. Il se rappelait l'enthousiasme sincère de ses jeunes années, alors qu'il voulait conquérir à l'Eglise l'empire des âmes; ses joies de prédicateur novice, alors qu'il laissait tomber du haut de la chaire des paroles impérieuses et caressantes; son premier contact avec le peuple dans les rues grailonneuses et les salles enfumées du quartier Mouffetard; l'ardeur de ses jeunes confrères à saluer en lui leur guide et leur maître; la bienveillance première du Cardinal-Archevêque; son transfert rapide d'une paroisse de faubourg à une paroisse du centre et, presque aussitôt, l'épreuve succédant à de si beaux débuts.

Les bourgeois de la Trinité avaient accueilli froidement ce jeune prêtre à la haute taille, au front vaste, au nez aquilin, au regard impérieux. Ils avaient éveillé la défiance de son nouveau curé, prêtre âgé, pieux et sage; et celui-ci, à quelqu'un qui le félicitait de posséder un nouveau Lacordaire, répondait en hochant la tête: "Pourvu que ce ne soit pas un nouveau Lamennais!"

Rapporté à l'abbé Salignac, ce propos l'a-

vait profondément blessé; et il avait tonné en chaire contre le pharisaïsme bourgeois; dans quelques salons, dans certains cercles ecclésiastiques même, il avait dénoncé la faiblesse du vieux clergé, serviteur humilié des partis réactionnaires, et qui compromettait, avec le salut du peuple, l'avenir même de l'Eglise.

Pour lui, il prétendait faire et laisser dire. La contradiction l'excitait comme une preuve qu'il avait raison et, dans la Bible comme dans l'histoire de l'Eglise, il trouvait plus d'un texte, plus d'un fait pour établir que Dieu avait toujours éprouvé ses serviteurs par l'inintelligence de leurs supérieurs.

Il invoquait également l'Evangile pour fréquenter chez les mécréants. Bientôt, d'ailleurs, des conversions sensationnelles attestaient sa vocation à faire revivre l'apôtre des Gentils. Aux longues confessions de belles dames ou de vieilles filles, aux homélies pour Enfants de Marie, à la corvée des mariages mondains et des enterrements pompeux, il avait bien le droit, pour lui et pour quelques autres animés de l'Esprit, de subs-

tituer un ministère indépendant, plus actif, plus hardi, plus souple, et surtout plus spirituel. Il demanda donc à quitter sa paroisse pour une aumônerie de Lycée. Peu de besognes matérielles, une situation honorable au sein même de l'Université, toute facilité d'atteindre la jeunesse et ses maîtres. Voilà ce qu'il souhaitait pour le plus grand profit du Siècle et de l'Eglise.

On ne l'avait pas compris.

Abusant de quelques mots confidentiels, on l'accusait de prétendre, tout à tour ou tout ensemble, à la Sorbonne, à la Chambre, à Notre-Dame et à l'Académie. On réduisit à une vanité mesquine sa légitime conscience des dons providentiels, à une ambition vulgaire sa volonté d'imposer, dans le monde, avec sa personne même, la personne du Christ.

D'accord avec lui pour l'enlever au ministère paroissiale, l'Archevêque, circonvenu par les Vicaires généraux, ne l'était plus sur le meilleur emploi de son activité. Au lieu du lycée de ses rêves, on lui attribua une aumônerie de couvent dans la banlieue; avec

cela, interdiction de tout ministère extérieur. C'était la disgrâce, injuste et injurieuse. Le Cardinal, il est vrai, tâcha d'en adoucir l'amertume par de bonnes paroles et de vagues promesses. Officiellement, l'abbé Salignac changeait de poste sur sa demande et pour raison de santé. En fait, personne ne fut dupe. Les journaux de sacristie commentèrent l'évènement avec une onction perfide; et les confrères qu'offusquaient le talent et le succès de Salignac se réjouirent sans vergogne de sa mésaventure (1).

Seuls, deux ou trois évitèrent de le trahir, et lui, dans sa générosité, fit bénéficier l'Eglise de la gratitude qu'il crut leur devoir.

La Providence le dédommagea, d'ailleurs de l'injustice humaine. Peu de temps après son arrivée chez les Clarisses, il vit venir à lui une jeune Anglaise que ne satisfaisait plus l'Anglicanisme. Elle avait entendu Salignac

(1) Pas besoin, sans doute, d'indiquer que, dans tout ce récit, l'Apostat pense et parle en "apostat", et que, si le respect de la vérité objective a interdit au narrateur toute intervention personnelle, celui-ci juge son personnage comme le jugeront tous les fils de l'Eglise.

à la Trinité, elle l'avait vu soumis dans l'épreuve; conquise par sa vertu encore plus que par son talent, elle souhaitait lui confier son âme.

Quelle douceur alors dans ce ministère délicat et grave! Mlle Walpole brûlait des plus nobles ambitions: elle voulait la sainteté, pour le salut du monde. Devant le jeune prêtre ébloui, elle étalait ses rêves d'apostolat universel. Et Dominique rendait grâce à Dieu, qui, ayant suscité cette femme généreuse, l'avait choisi, lui pauvre prêtre disgracié, pour collaborer à son œuvre magnifique.

Son exil dans un couvent de banlieue ne lui apparaissait plus que comme une épreuve que devait suivre, seule revanche digne d'un prêtre, un long ministère triomphant.

Et quand,—malheur qui naguère lui eût paru presque intolérable—, l'abbé perdit sa mère, il comprit que la Providence voulait le détacher des tendresses humaines les plus légitimes, le réduire aux pures affections mystiques nées de Dieu, épanouies en Dieu.

Mlle Walpole, en effet, sut, à la fois, partager son deuil et l'élever au-dessus de sa douleur. La dirigée, l'amie, la sœur devenait

directrice. N'ayant jamais connu que la bonté un peu austère des Sulpiciens ou la froide correction de l'administration diocésaine, lui s'abandonnait au charme, à l'exaltation de sa néophyte.

Joies et rêves, il s'en délectait devant Dieu; mais avec ses meilleurs amis, avec l'abbé Vincent lui-même, il s'en taisait par prudence et par humilité. Ils le supposaient uniquement fidèle à la consigne de l'Archevêché, et lui faisaient entrevoir déjà son prochain retour en grâce.

Pauvres fonctionnaires du sacerdoce, et qui, sauf l'abbé Vincent, ne pouvaient comprendre un cœur d'apôtre!

Aussi quelles clameurs de dépit indigné quand éclata ce qu'ils appelèrent le scandale Salignac!

Symphorien Legrand, ancien jésuite devenu libertaire, promenait à travers les quartiers populeux une conférence sacrilège: "Les douze preuves de la non-existence de Dieu". De grandes affiches rouges éclaboussaient les murs de leur insolent défi: "J'invite

tous les prêtres sincères à une loyale discussion. Combien oseront venir?"

A lire ces pauvretés orgueilleuses, Salignac bondit d'indignation sacerdotale, et, tout haut, devant les badauds que fascinait le papier rouge, il affirma: "Eh! bien, moi j'oserai!"

C'était promettre de violer publiquement la défense de son archevêque. Il s'en fit un instant scrupule; un instant, il songea à solliciter une permission exceptionnelle; il craignit un refus inintelligent; il espéra que son audace même et son succès seraient mieux appréciés qu'une démarche timide, et fortement encouragé par Mlle Walpole,—(les Saints ne furent-ils pas coutumiers de ces illégalités apparentes?)—, il courut affronter la lutte non seulement avec l'anticléricalisme grossier d'un Symphorien Legrand, mais avec la timidité d'une Église infidèle à ses origines et à ses traditions.

Il avait compté sans la mauvaise foi. L'anarchiste avait feint d'abord de l'accueillir correctement; puis il avait gouaillé; puis subitement inquiet, il avait lâché la meute de

ses hurleurs à gages. Bousculé, frappé, l'abbé avait été jeté hors de la salle, et, le lendemain, copieusement ridiculisé par la presse d'extrême gauche. Avec lui, l'Eglise et le clergé recevaient une lourde bordée d'injures.

Il allait offrir à Dieu cette épreuve, signe nouveau de sa vocation apostolique, quand l'injustice de ses supérieurs avait dessillé ses yeux. Incapables de comprendre la générosité de son imprudence, uniquement sensibles à son échec matériel et à sa désobéissance, ils le suspendirent "a divinis", sans avis préalable et sans discrétion. La nouvelle, parue le jour même dans "L'Intransigeant catholique", faisait de lui le pire des parias, le paria d'Eglise.

Les abandons, les reniements, il les avait tous connus. Et quelle humiliation, le jour où la Supérieure des Clarisses avait refusé de recevoir son adieu!

Il serait mort, sans doute, d'amère tristesse, si le Christ, meilleur que l'Eglise, ne lui avait ménagé une inestimable consolation.

En rentrant de ce couvent où ne régnait plus la charité de St-François, dans la petite

chambre qu'il prévoyait vide et froide, il avait trouvé son amie, sa sœur en Dieu.

Indignée, frémissante, mais fidèle à leur vocation commune, elle lui avait rappelé ses propres courses à travers les confessions d'Angleterre, son élan vers le catholicisme, puis sa stupeur de voir, là aussi, régner la médiocrité jalouse ; enfin, sa conviction lentement, cruellement mais définitivement acquise que toutes les Eglises trahissent le Christ, et qu'il faut, dans la Liberté et l'Amour, constituer la Libre Eglise des âmes. A cette œuvre toujours essayée, toujours à reprendre, elle proposait de consacrer sa fortune, sa vie ; et pour sceller sa promesse, pour attacher Dominique à la seule cause digne de lui, elle se refusait à distinguer entre la nouvelle Eglise et son prêtre ; à l'un et à l'autre, elle se donnait toute, toute... Et s'abattant sur sa poitrine, elle offrait des yeux pleins de larmes à ses baisers éperdus.

Le lendemain, une lettre publique porta à l'archevêque de Paris la démission de Dominique Salignac, son anathème à tous les pha-

risaïsmes, son appel à toutes les âmes éprises de Dieu seul.

Le mariage Salignac-Walpole consacrait bientôt la rupture; un an plus tard, la naissance de Jean-Dominique apportait aux fondateurs de l'Eglise libre un gage vivant de la bénédiction divine. Et ç'avait été pour Dominique des années délicieuses d'amour conjugal et de tendresses paternelles.

Voilà les souvenirs qu'il évoquait, avec une complaisance voulue, après quarante ans passés, dans son fauteuil de paralytique, insensible aux allées et venues, aux soins sans âme de sa garde-malade.

D'autres se présentaient aussi, qu'il ne voulait point accueillir mais qu'un incident allait déchaîner dans son cœur.

La sonnette du vestibule avait tinté, quelqu'un avait franchi la porte, et aussitôt une discussion s'était élevée, dont on voulait vainement étouffer le bruit.

Devinant ce qui se passait, Dominique voulut le constater de ses yeux. D'un effort violent, il surgit de son fauteuil; la douleur le rabattit sur son siège. En même temps,

il entendit claquer la porte, des pas feutrés rentrer dans la pièce voisine, puis le silence.

Quand la garde reparut, Salignac l'interpella brusquement :

—C'est l'abbé Vincent qui est venu ?

—Mais, Monsieur...

—Et vous l'avez chassé?...

—Madame m'avait ordonné...

Sa femme ! Par respect pour elle, Dominique refusa de poursuivre.

Se détournant de la mercenaire, il souleva le rideau de la fenêtre. Il souhaitait, et tout ensemble redoutait, d'apercevoir celui dont d'inlassables outrages ne pouvaient lasser la charité. Il vit plus qu'il n'espérait. Sur le trottoir d'en face, les yeux attachés à la fenêtre des Salignac, l'abbé Vincent s'était arrêté...

Et, tout à coup, la main droite contre sa poitrine, il avait tracé en l'air un signe de croix.

Dominique laissa tomber le rideau, et replié sur lui-même, s'abandonna à ces souvenirs dont le flot venait, malgré lui, balayer les premiers.

Oui, il avait connu des joies que lui aurait interdites la fidélité à son sacerdoce : joies de la chair, joies du cœur, joies de l'esprit et de l'orgueil. Car il n'avait pas seulement eu, à son foyer, un bébé souriant, une femme ardente à le pousser encore plus qu'à lui plaire. Les foules l'avaient acclamé, le gouvernement l'avait choyé : chaire au Collège de France, Légion d'Honneur, rosette ; et, dans les salons républicains, que d'hommages à l'orateur, que de sourires féminins pour l'homme. A certains jours, il s'était senti comblé, prêt à défaillir sous des couronnes trop lourdes et trop parfumées.

Etait-il bien sûr, cependant, d'avoir connu le bonheur ? Même aux jours de triomphe et de griserie, il avait éprouvé la souffrance d'une mutilation secrète. Il n'osait plus penser à sa mère, et tout ce qui lui restait d'elle, même les photographies jaunies, il l'avait relégué au fond d'une malle, en un coin du grenier. Non qu'il éprouvât des remords. Suivant la loi du progrès, il avait dépassé sa mère, voilà tout. Mais un tel désaccord lui rendait impossible la conversa-

tion même du souvenir; et si, sûr qu'il était d'avoir écouté l'Esprit, il s'absolvait de toute apostasie religieuse, il ne pouvait regarder en face son reniement filial.

Penser à sa mère, il se l'était interdit davantage encore quand les déceptions étaient survenues pour le fondateur de l'Eglise libre, comme jadis pour le prêtre de Rome.

En effet, Dominique n'avait pas tardé à juger ses nouveaux amis, admirateurs et bienfaiteurs même. Les chefs de l'anticléricalisme l'avait accueilli en recrue précieuse et flatté pour l'asservir. Son indépendance, sa répugnance à certaines pratiques les avaient blentôt inquiétés et refroidis. Sous prétexte de respecter son travail, de ménager sa santé, on le fit passer dans la seconde section de l'Etat-Major anticlérical. (Ah! cette métaphore qu'on croyait plaisante, comme elle lui avait été odieuse!) Pour la libération de la Pensée Humaine, pour l'anathème à toutes les puissances de réaction, on ne constituait aucun Comité d'Honneur sans l'y faire figurer au premier rang; mais on ne faisait jamais appel à sa personne; on perdit même l'habi-

tude de le consulter sur l'emploi de son nom, et, une ou deux fois, il dut protester contre des libertés qui devenaient de véritables abus de confiance.

Il ne pouvait non plus s'habituer à certaines violences. Dans ses campagnes les plus ardentes contre Rome, il gardait la correction d'un adversaire courtois. Nommer le Pape M. Pecci ou M. Sarto lui semblait ridicule.—“Appelez-vous Guillaume II M. Hohenzollern?”, demandait-il non sans impatience. Et quand il s'agissait du clergé de France, le désaccord s'accroissait avec les politiciens. A ses anciens confrères, il ne manquait pas de reprocher leur timidité intellectuelle, leur servilité, et même leur inconscient égoïsme. Mais il reconnaissait, et ce par point d'honneur, proclamait leur parfaite dignité de vie. Les faiblesses de quelques rares individus l'attristaient au lieu de le réjouir, et il s'indignait de les voir exploiter par des adversaires sans scrupules. Penser que des journaux “populaires” consacraient chaque jour des colonnes aux “Monstres en Soutane” ou aux “Crimes de

la Calotte"! Ces calomnies de justiciers, ces ignominies d'éducateurs du Peuple le blessaient comme autant d'atteintes à sa dignité de Libre-Penseur. Et voilà que son fils s'associait à ces manœuvres! Bien plus, acoquiné à un jeune prêtre chassé de l'Eglise pour inconduite, il dirigeait une feuille où la grossièreté de l'anticléricalisme touchait à la pornographie.

Et Mme de Salignac l'approuvait!...

Elle aussi, elle avait passé de la lutte doctrinale à la polémique brutale. Dominique croyait bien connaître les causes de cette violence. Elle n'y apportait pas seulement le sectarisme d'une protestante libérée pour ce romanisme qui avait failli la séduire ; ni même l'impatience d'une féministe anglo-saxonne contre la discipline qui subordonne la femme; elle y apportait la haine d'une épouse et d'une mère qui se sent menacée dans ses droits les plus sacrés: ceux de sa chair, ceux de son cœur et de sa dignité même. Elle l'avait-dit: Plus que de toute autre chose, elle en voulait à l'Eglise de faire d'elle une "illégitime ", de son fils, un "bâtard". Si elle

redoutait la conversion, peu probable, de son mari, c'était qu'une sorte de reniement familial en serait la condition première; et Rome dût-elle leur apporter la sanction du Sacrement, ils devraient, eux, désavouer leur passé, au moment même de le consacrer pour toujours. A cette trahison de leur libre amour, elle ne consentirait jamais; voilà pourquoi, après avoir toléré les relations de son mari avec l'abbé Vincent, elle s'était employée à les rompre. Le prêtre ne caressait-il pas le rêve de ramener à l'Eglise non seulement Salignac mais le ménage Salignac-Walpole? Du coup, l'ingénieuse bonté de l'abbé lui était devenue odieuse et, d'accord avec son fils, elle avait ourdi contre lui une machination déshonorante.

Jean-Dominique partageait, en effet, tous les sentiments de sa mère. Pour avoir éprouvé que, même dans les milieux anticléricaux, on le regardait un peu comme un irrégulier; parce que, au lycée, des camarades hostiles ou blagueurs, l'avaient appelé "fils de curé", il avait conçu, de bonne heure, la haine de la soutane. Contre l'Eglise, il défendait, lui

aussi, la légitimité de son existence. Et comme la "vie" lui importait plus que les "idées", il recourut bientôt aux armes les plus simples et les plus brutales. Il n'éprouva donc aucun scrupule, aucun étonnement même le jour où sa mère lui apporta, pour les publier dans son journal, les lettres de l'abbé Vincent à Dominique Salignac.

Le scandale, d'ailleurs, fut médiocre et le seul résultat connu fut la disgrâce infligée à l'abbé Vincent.

Un autre suivit pourtant, que n'avaient prévu ni Mme Salignac ni son fils. Vainement Dominique s'appliqua à les excuser; vainement il tenta de s'attribuer à lui-même la responsabilité première. Toujours il lui apparut que l'un et l'autre, en lui dérobant, puis en publiant une correspondance toute confidentielle, non seulement avaient péché contre lui et contre un ami qui avait été leur hôte, mais l'avaient, avec eux-mêmes, déshonoré, lui, le père, lui, le mari. Alors, sans les renier, (le pouvait-il, lui cause première de leur souffrance et de leur méchanceté?), il avait perdu en eux toute confiance.

Il aurait tant voulu, au contraire, rester le père spirituel de son fils! Par honnêteté traditionnelle, par fierté d'apostat qui se défend d'avoir cédé à des passions médiocres, il souhaitait que la vertu régnât chez les libres-penseurs et plus particulièrement chez lui. Or les jeunes du monde républicain justifiaient trop certains soupçons de leurs adversaires. Avides de jouissance, ils confondaient la politique avec les affaires, et le service de l'Etat avec le leur propre. Des scandales éclataient, trop fréquents, éclaboussant les dauphins de la Démocratie. Salignac tremblait que Jean-Dominique n'y fût un jour compromis. Il le chérissait tendrement, mais il le sentait si différent de lui-même, si différent aussi de cette mère austère et violente qui, trop heureuse d'associer son fils à ses violences, se souciait peu qu'il imitât son austérité!

De fait, après bien des aventures, Jean-Dominique avait, à grand tapage, épousé une actrice trop connue; bientôt, après des transports d'amour suivis de démêlés bruyants, le ménage s'était disloqué, laissant à l'abandon un tout petit bébé. On était loin

de cette libre Eglise qu'avait rêvée Salignac, de cette communauté chrétienne où l'affranchissement du dogme et de la discipline rendait plus sévère la pratique de la morale évangélique!...

A revivre ce passé, déjà lointain, Salignac sentait refluer à son cœur et jusqu'à ses lèvres une amertume toujours refoulée. Il ne consentait pas à s'avouer vaincu et, encore moins, coupable. L'œuvre de libération et de régénération entreprise à la fois contre l'Eglise et contre le péché, exigerait plus de temps qu'il n'avait cru d'abord. Simple initiateur, il laisserait ses principes et son exemple à des successeurs plus heureux; et le jour où, sur l'Humanité Libre, régnerait enfin la Justice, la reconnaissance universelle proclamerait la beauté de son effort et la fécondité de sa souffrance.

Ainsi, et une fois de plus, cherchait-il à endormir ses inquiétudes. Il lui sembla pourtant que son espoir vacillait, tandis qu'il revoyait, comme malgré lui, le signe de croix tracé près de lui, pour lui, par un prêtre fidèle, tout ensemble, à l'Eglise et à l'amitié.

Fidèles, d'autres encore l'étaient demeurés, qui avaient été ses confrères et dont il avait, de loin suivi la carrière. Plusieurs, qu'il estimait, s'étaient vus, à des heures troubles, suspectés, frappés. Tous s'étaient inclinés, les uns en silence, d'autres en publiant leur soumission. Contre tous, Dominique—"l'Indomptable"—s'était indigné; et maintenant il ne pouvait plus les juger. Dans l'Eglise de France, ils avaient repris leur place, honorable parfois éminente. Avaient-ils donc racheté ce retour de faveur? Rien n'autorisait à le croire. Sans ostentatoire repentir, ils s'étaient enfermés dans le travail et la prière. Le calme revenu, on avait pu leur rendre doublement justice.

Cette évolution troublait Dominique. Non seulement il ne pouvait refuser toute estime à ces prêtres qui avaient su concilier l'esprit d'obéissance et l'esprit scientifique; mais il ne pouvait méconnaître la sagesse de l'Eglise. La tempête avait pu provoquer le zèle de sauveteurs sans mandat ou même la rigueur de certains chefs trop inquiets; le bon sens, l'équité avaient bientôt repris leurs droits,

et certaines faveurs venues de très haut avaient pris figure de réparations.

Et quand Mgr Léger, jadis exilé des Universités Catholiques, prêchait devant le Cardinal de Paris; quand l'abbé Lechaume, autre suspect de naguère, présidait des Congrès officiels, Salignac se demandait si, du seul point de vue naturel, ils n'avaient pas fourni une carrière plus honorable, plus heureuse que lui avec toute la fortune qu'il devait à la compagne de sa révolte, avec tous les honneurs qu'il devait aux exploiters de son talent ?

Il en venait presque à admirer certaines intransigeances, si odieuses naguère à son libéralisme. Avait-il assez détesté Pie X ! Que de fois ne l'avait-il pas dénoncé comme l'ennemi forcené du monde moderne, et l'aveugle fossoyeur d'une Eglise un instant rajeunie par Léon XIII ! Comme il lui avait reproché notamment d'avoir, pour un beau geste, condamné à la misère tous les curés de campagne ! Mais cette misère avait grandi l'Eglise de France. Fidèle jusqu'au dépouillement, elle étonnait le monde par la géné-

rosité et la simplicité de son sacrifice. Réduite au pain et à l'eau, elle se réjouissait d'avoir reconquis la liberté de l'apostolat; et, de son cœur de pauvre, elle déversait sur ses ennemis mêmes les trésors infinis de son amour.

Où trouver pareil exemple, dans quel comité dit républicain, dans quelle loge, dans quelle synagogue, dans quel syndicat?

Et que d'autres démentis les faits n'infligeaient-ils pas, chaque jour, aux prédictions anticléricales!

Anglicans et luthériens, calvinistes et orthodoxes, garibaldiens et jacobins, tous, avaient conspiré pour évincer la Papauté des "concerts européens". Or, de partout, les regards se portaient vers le dôme qui domine tous les autres,—les plus grands et les plus beaux. Appels à la pitié, appels à la justice montaient vers la chaire de Pierre, lancés par des peuples plus clairvoyants que leurs chefs. Parfois même, contraints par la nécessité, les chefs venaient, une supplique à la main; mais pour ne pas se déshonorer, ils évitaient la grande porte et passaient par l'escalier de service. Humiliation volontaire, dont

ils se vengeaient ensuite par des déclamations haineuses.

Comédie sinistre dont s'indignait Salignac, et qui changeait en amer découragement son fougueux optimisme d'apôtre à rebours.

Ainsi, de quelque côté qu'il se tournât, il se sentait isolé.

Ses amis faisaient leur politique, et quelle ! Son fils vivait sa vie. Sa femme dépensait au dehors une activité étrangère à la famille. Avec eux, plus rien de commun ou presque. Et parce que la réalité avait démenti tous ses rêves, sa pensée retournait malgré lui vers ceux qu'il avait abandonnés, et dont le séparait à jamais, avec son reniement, l'opposition forcée des siens.

C'est dans cet abandon qu'il allait mourir !

Pour cet événement, Jean-Paul reviendrait sans doute de sa circonscription. Daisy renoncerait à une conférence féministe. Leurs corps seraient près de lui, mais leurs âmes ?

Et après ?

Après, sa veuve, son fils retourneraient à leurs affaires, le monde resterait le monde. Mais lui, Dominique Salignac, ancien prêtre

de l'Eglise romaine, premier grand-prêtre de l'Eglise libre, quel Dieu trouverait-il devant lui? puisque toujours il avait reconnu et prêché Dieu... Il avait même prêché le Christ, Christ comme il disait à la manière affranchie. Christ serait-il pour lui le Rédempteur?

A ces questions, il ne pouvait répondre. Car, se refusant toujours à l'aveu d'une apostasie coupable, il se défendait mal contre l'inquiétude d'une erreur. Pour s'échapper à lui-même, il demanda du chloral. Il s'assoupit quelques heures, mais d'un sommeil agité, où passaient les images hostiles de son passé contradictoire.

A son réveil une de ces images l'obséda: c'était l'image d'une agonie.

* * *

Dans une petite chambre de logement parisien, une femme va mourir. A moins de cinquante ans, elle s'en va, pour avoir trop souffert d'un veuvage prématuré, trop peiné pour son fils, trop travaillé plus tard au ser-

vice des pauvres. Très pâle mais très calme, elle dit son chapelet, les yeux fixés sur un crucifix. Elle vient de se confesser, elle attend le retour du prêtre.

Le voici: il est encore tout jeune, et tout pâle, lui aussi, presque plus pâle que la malade. Sa voix, ses mains tremblent; pourtant il articule les prières avec une lenteur concentrée, il accomplit les gestes rituels avec une dévotion, une dignité pathétiques. Parfois ses regards se voilent, sa gorge se serre; mais il apporte la force de Dieu, et plus la voix de l'Eglise se fait suppliante, plus la voix du prêtre s'affermir. Enfin, quand il a prononcé la formule d'abandon: "In manus tuas, Domine", il se penche sur la mourante, lui baise le front, les mains, s'agenouille à son chevet; et elle, dans un dernier soupir, murmure: "Mon Dieu, mon fils!..."

Son fils!... Il reste silencieux le temps d'offrir à Dieu sa peine d'orphelin; puis il reprend son ministère sacerdotal. Sa mère est en marche vers le Juge; à sa rencontre, il appelle les Anges, les Saints; sur elle, il incline la miséricorde du Christ; pour elle, il invoque

le Père avec les mots qu'enseigna le Fils... Alors il peut se relever. Comme sa mère s'en est allée dans la paix, il gardera d'elle et de son ministère à ses côtés un souvenir tout pacifié.

Ce souvenir pourtant, voilà quarante ans que Salignac s'en est exorcisé. Pourquoi l'accueille-t-il aujourd'hui ? Avec quel remords, avec quel espoir ?

Il ne se le demande même pas. Son premier passé s'empare de lui avec une force irrésistible. Et loin de le repousser, il s'y accroche de toute la force de ses regrets. Ils ne vont d'abord qu'à une femme, à cette mère qui, si d'autres furent dispensatrices de joies, fut, elle, prodigue de renoncement. Il la voit comme au temps de son jeune sacerdoce, comme au temps de son enfance. Faute de pouvoir lui sourire sans remords, il voudrait tendre vers elle des bras suppliants. Pleine de miséricorde, elle viendrait à lui, le prendrait sur son cœur, et, seule fidèle, bercerait son agonie. N'a-t-il pas jadis adouci, sanctifié l'agonie maternelle ?

Mais que forme-t-il des souhaits ? La voici

sous ses yeux. Conduite par lui à la demeure de paix, elle vient pour l'y mener à son tour; elle prononce les paroles dont il avait salué le seuil maternel : "Pax huic domui". Et lui de répondre : "Et omnibus habitantibus in ea".

Ces mots, qu'il croyait si loin de son esprit, ont surgi spontanément des profondeurs de son être. Devant eux, il tressaille comme devant des revenants. Mais il ne cherche plus à mettre en fuite ce passé qui l'assaille. Dédaigneux maintenant de toute controverse, il ne désire plus que rejoindre celle qui lui a pardonné. Son désir peut être fou; son espoir, chimérique, qu'importe? A celle qui ne veut que son bien, il obéit avec une simplicité enfantine. Elle continue à entonner des versets, il continue à répondre; elle lui signifie de faire sur lui-même les gestes qui guérissent ou qui purifient; il se signe sur les mains, sur les yeux, sur les oreilles, sur les narines, sur la bouche. Il ne sait plus toutes les longues oraisons; mais les supplications arrivent à ses lèvres, brèves et pressantes: "Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison.

—Domine, exaudi orationem meam... Et clamor meus ad te veniat"...

Un scrupule l'arrête un instant: comme il avait renié Rome, n'est-il pas en train de renier son Eglise? Sous prétexte de retrouver sa mère, ne va-t-il pas trahir sa femme et son fils? Et les trahir vilainement, en silence, en cachette?

Mais, aussi, pourquoi l'ont-ils claustré? Pourquoi ont-il juré d'étouffer ses dernières paroles, si elles ne se pliaient pas à leurs exigences? Leur tyrannie l'a libéré.—Envers eux sans doute... Mais envers la Vérité?

Dominique hésite davantage.—Mais non! Il est sûr de demeurer fidèle à lui-même. Dans sa pensée, la Libre Eglise ne devait-elle pas n'être qu'une élite digne de l'Eglise primitive? Il a bien le droit, dès lors, d'appeler à son aide ces Patriarches, ces Apôtres, ces Martyrs, ces Confesseurs, ces Vierges, qui furent, du moins, les précurseurs ou les témoins du Christ.

Pour avoir prétendu dégager la personne de Jésus de toute superfétation humaine, a-t-il

perdu le droit d'implorer sa miséricorde divine ?

Pour avoir combattu la tyrannie romaine, ne peut-il employer les paroles liturgiques quand, au chevet du moribond, l'Eglise ne veut plus être qu'une mère en larmes entre un fils coupable et un Père rigoureux ? Ah ! pharisaïsme des pharisaïsmes, celui qui prétendrait dicter à la mort son rituel et son formulaire laïques !

Et pour affirmer son indépendance, Salignac revient à ces prières des agonisants, toutes palpitantes de pitié, toutes enluminées d'espoir : "Mon Seigneur Jésus, par votre très sainte agonie, par la prière que vous avez priée pour nous au Jardin des Olives, quand votre sueur devint une pluie de sang coulant jusqu'à terre, je vous en supplie, cette sueur surabondante et sanglante que la crainte et l'angoisse vous ont arrachée pour nous, daignez la présenter, l'offrir à Dieu, le Père Tout-Puissant, pour laver les innombrables péchés de votre serviteur... Mon Seigneur Jésus... sauvez cette âme à l'heure de la mort ; ouvrez-lui la porte de la vie ; associez-

la à la joie des Saints- dans la gloire éternelle. O vous, très miséricordieux Seigneur Jésus... prenez en pitié l'âme de votre serviteur, daignez l'introduire au domaine toujours vert, toujours riant de votre paradis; qu'elle y vive pour vous, dans cet amour indéfectible qui attache pour jamais à Vous et à vos élus"...

A réciter ces prières, Salignac s'exalte. Il revoit sa mère; elle lui tend ses mains qu'il baisa sur son lit d'agonie; elle lui sourit de ce sourire où s'exhala son dernier souffle. Elle l'appelle, il s'abandonne.

— "In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum."

Il a d'abord employé la formule liturgique; mais, instinctivement, il la reprend et la modifie suivant les besoins de son cœur; comme sa mère avait, dans un acte suprême de reconnaissance et d'amour, associé son fils et son Dieu, le fils, pour paraître devant Dieu, vient s'abriter derrière sa mère:

— "In manus tuas, mater, commendo spiritum meum. In manus tuas, mater, mater..."

Il répète ces mots indéfiniment y mêlant

parfois le cri pathétique: "Domine, exaudi orationem meam, et clamor meus ad te veniat" ou la supplication si douce: "Requiem æternam dona ei, Domine, et lux perpetua luceat ei. . ."

Puis son souffle se fait plus rare, sa prière n'est plus qu'un murmure. . . Il joint les mains, ouvre les yeux comme pour y absorber une chère image, et s'endort pour toujours.

* * *

Un communiqué proclama le lendemain que Dominique Salignac était mort fidèle à son parti, à sa famille, à lui-même. Un long cortège, aux rouges églantines, suivit le cercueil. Sur sa tombe, des orateurs enflammés songèrent moins à le louer qu'à vilipender l'Eglise, le Capitalisme et la Patrie. Au retour, une bande de jeunes communistes assomma des agents trop peu respectueux du drapeau rouge.

Cependant, dans la chapelle pauvre d'un lointain couvent, un prêtre fidèle pleurait et priait, sans soupçonner que, faute d'un se-

cours sacerdotal, mais ayant retrouvé dans son cœur souffrant le souvenir d'une mère chrétienne et l'image de Jésus, l'apostat avait tenté un de ces gestes que la Miséricorde divine ne laisse jamais inachevés...

TABLE DES MATIÈRES

Le secret enseveli.	11
M. Albéric Variot, professeur.	39
Le Cadet.	79
Un Homme d'Honneur.	117
L'Expiation.	163
La Mort de l'Apostat.	205

BNQ



000 404 244